

**Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

**La Logique, Ou Systeme De Reflexions**

Qui peuvent contribuer à la netteté & à l'étendue de nos Connoissances

**Crousaz, Jean-Pierre de**

**Lausanne, 1741**

La Logique. Seconde Partie. Du Jugement, seconde Operation de l' Esprit.

**urn:nbn:de:gbv:45:1-9219**



L A

# LOGIQUE.

SECONDE PARTIE.

Du Jugement, seconde Opération de l'Esprit.

## CHAPITRE PREMIER.

*De la naissance des parties, & de la Nature de cette seconde opération.*



Si nous n'avions qu'à vouloir, pour faire naître en nous des idées qui représentaient parfaitement tout ce que nous souhaiterions de connaître, la simple perception suffiroit pour nous procurer la connoissance de toutes choses: Juger, raisonner,

Origine & définition de l'acte qui s'appelle juger.

Tome V.

A

dis-

## 2 LA LOGIQUE.

discourir seroient des actes superflus. Des que je souhaiterois de connoître l'Aiman, incontinent un amas d'idées, ou ce qui revient au même, une idée composée me feroit, m'occupoit, & me manifesterait tout ce qu'est l'Aiman, la figure de ses parties, la grosseur de ses pores, le mouvement de la matière qui y passe; la seule perception, dis-je, m'exposeroit tout cela incontinent. Il en seroit de même sur le Triangle, je verrois ses parties, sa génération, le rapport de ses parties les unes avec les autres, & toutes ses relations avec les autres figures. Et c'est ainsi que l'Intelligence suprême & toute parfaite connoît tout d'une seule vûe.

Mais nous débutons ordinairement par imposer un nom à un sujet entier, duquel néanmoins nous n'avons que quelque idée *partiale*, ou qu'une idée *vague*. Ensuite cette idée *vague* devient un peu plus déterminée; il se joint de nouvelles idées à l'idée *partiale* que nous avons déjà: peu-à-peu notre idée devient plus *remplie* & représentative d'un plus grand nombre d'attributs. Avec cette idée,  
ainsi

ainsi augmentée & ainsi perfectionnée, nous comparons la dernière qui lui est survenue, c'est-à-dire, nous comparons une partie avec son Tout, ou avec d'autres parties de ce Tout, & trouvant qu'elle lui convient, qu'elle s'unit & s'assemble réellement avec les autres parties, que nous connoissons déjà, nous acquiesçons à cet assemblage, & nous appellons cela *Juger*.

En apprenant à compter je forme l'idée du nombre 6, comme surpassant 5 d'une unité, & surpassé d'autant par 7. Ensuite je viens à considérer qu'il se partage en deux nombres égaux, dont chacun renferme trois unités. Par là l'idée du nombre 6 devient plus composée, l'idée du nombre pair est une de ses parties. En comparant cette nouvelle idée avec celle du nombre 6, devenue plus *pleine* par cette addition je vois qu'elle lui convient, & je sens qu'elle se lie avec les autres idées que j'avois déjà de ce nombre, de sorte que je tombe d'accord de cette liaison, & pour parler en termes ordinaires je *juge* que 6 est un nombre pair.

A 2 J'ai



J'ai l'idée du *Triangle*, & cette idée est composée chez moi de plusieurs autres : entre ces idées *partiales*, je choisis celle de *deux côtés surpassans en grandeur le troisième*, & cette idée, que j'ai d'abord comme tirée à part, je la réunis avec les autres dont je l'avois séparée, en disant, *le Triangle contient toujours deux côtés, qui pris ensemble sont plus grand que le troisième.*

Quand je dis, *le Corps est divisible*, entre les idées qui s'unissent pour former chez moi l'idée du *Corps*, je fais attention en particulier à celle de *divisible*; & je vois qu'elle s'unit effectivement aux autres, j'en tombe d'accord, & cela s'appelle *juger* que le *Corps* est divisible.

Quand je dis que la *modestie* sied bien aux *plus grands hommes*; que la *politesse* fait l'ornement d'un *Magistrat*; que la *douceur* & l'*humilité* sont les caractères d'un véritable *Ecclesiastique*; Dans l'assemblée des vertus qu'on admire dans les *Grands hommes*; Dans le concours des qualités qui font trouver un *Magistrat* digne de son rang; Dans la multitude des talens, qui doivent s'u-

nir

nir pour rendre un Ecclesiastique véritablement respectable, & lui soumettre les cœurs, je vois la *modestie* la *politesse*, la *douceur* & l'*humilité*. Je m'apperçois de l'effet que font ces qualités, parmi les autres auxquelles elles se joignent, je sens cela, je l'avoué, & quand je pense ainsi, je *juge*.

Soit qu'un jugement naisse d'une simple vûe, soit qu'il se trouve la conclusion d'un raisonnement, il est manifeste qu'il doit passer pour un acte de l'Esprit, différent du raisonnement, puis que l'on ne doit pas confondre l'effet avec la cause. Voir simplement & donner son attention à une idée composée, c'est une certaine manière de penser. Séparer une idée d'avec celles auxquelles elle est unie, ou auxquelles elle peut s'unir, & la rejoindre ensuite; passer ainsi tour à tour de la séparation à l'assemblage, c'est une autre manière de penser. Il y a de la différence entre voir simplement, & réfléchir que l'on voit, se le dire à soi-même, ou le dire aux autres, ces dernières manières de penser ont reçu le nom de *Jugement*.



Un Jugement ne perd pas ce nom, quoi qu'il soit l'effet d'un Raisonnement, car une conclusion n'est pas elle-même un raisonnement, c'est une proposition dont on tombe d'accord en vertu des principes qui viennent de l'établir. Quand donc on demande, par exemple, si cette phrase, *Un homme mortel ne doit pas conserver une haine immortelle*, est un raisonnement, ou un simple jugement? On peut répondre que c'est un jugement qui renferme assez d'idées, pour en former un raisonnement, propre à en démontrer la vérité.

Il y a des gens qui ne pensent qu'à l'avanture, & à qui il suffit que deux choses se soient présentées en même tems, & que leurs idées se reveillent à la fois, pour les confondre en une, & les assembler dans une même proposition: Mais il seroit ridicule de définir la nature du Jugement par une circonstance si accidentelle & souvent si déraisonnable. Est-ce que ceux qui ont imaginé de nouvelles Courbes, & de nouvelles propriétés dans les Courbes, n'ont rien prononcé là-dessus, qu'à la fa-  
veur

veur de quelques idées qui se font reveillées chez eux en même tems ?

II. Toutes les fois donc que l'on juge: on compare une Idée *totale*, avec une *partiale*, & l'on convient que la seconde fait réellement partie de la première, cette première a reçu le nom de *Sujet*, & la seconde celui d'*Attribut*.

Comment on discerne l'*Attribut* du *Sujet*.

Dans le discours, ces deux parties d'une proposition ne se trouvent pas toujours placées chacune dans son rang; mais pour les reconnoître & les discerner l'une d'avec l'autre, il n'y a qu'à se demander, *de quoi s'agit-il ? sur quoi roule la question ? de quoi parle-t-on ? quelle est cette chose de laquelle on affirme on l'on en nie une autre ?* La réponse à ces questions indiquera le *sujet*: & on aura l'*attribut*, si l'on se demande, *que dit-on ? qu'affirme-t-on ? que nie-t-on de cette chose dont on parle ?* L'attention de l'Esprit s'excite par ces questions, & pourvu que les propositions, où l'on cherche un sujet, & un attribut, ne soient pas un tissu de mots, dont l'assemblage ne signifie rien, ou ne soit pas entendu, parce qu'il roule sur des matières dont on n'a pas la connoissance, il n'y a qu'à avoir



e sens commun & se rendre attentif, infailliblement on répondra juste; & si pour cela il faut quelque chose de plus, ce n'est que de l'exercice.

¶ L'acte que j'explique, quand on le conçoit comme renfermé dans l'Esprit, s'appelle un *Jugement*, mais exprimé, c'est une *Proposition*. Or une Proposition est quelquefois conçue d'une telle manière, que chacun de ses termes peut être regardé comme *sujet* & comme *attribut*. Par exemple, quand je dis dans les termes de St. Paul, que *la mort est le gage du péché*, on peut regarder le péché, comme un *sujet* auquel on attribue la mort pour une de ses suites, & on peut aussi regarder la mort comme un *sujet*, auquel on attribue de tirer son origine du péché. Alors il faut se déterminer par l'enchaînement du discours; car s'il paroît qu'il roule sur la mort, & que l'on remonte à sa source, en disant que c'est le péché; la mort, sera le *sujet*; mais si l'on traite du péché, & qu'on veuille, par exemple, le rendre odieux par ses suites, le péché est le *sujet*, & la mort l'*attribut*. On comprendra dans la suite qu'il y a des cas où ce

dis-

discernement du *sujet* d'avec l'*attribut* est nécessaire.

III. Quand il s'agit d'expliquer aux autres une proposition, ou de l'examiner soi-même, pour s'affurer de sa vérité, il faut commencer par celui de ses deux termes dont l'intelligence est la plus aisée, & qui est le plus connu, afin que sa lumière répande du jour sur l'autre, qui l'est moins : car comme ces deux termes sont liés, & que leurs significations s'assemblent dans une même idée, l'intelligence de l'un doit nécessairement servir à l'intelligence de l'autre.

Comme le Langage des hommes est très-imparfait, pour l'expliquer juste, & pour entrer dans leurs idées, il faut tantôt resserrer & tantôt étendre la signification des termes dont ils se servent ; or le sujet étend, ou resserre l'attribut, & réciproquement : Le mot de saint, par exemple, a une tout autre étendue appliqué à J. C. qu'appliqué aux autres hommes.

IV. Puis que l'attribut exprime une nouvelle idée qui vient tout fraîchement de s'unir au sujet, il

Le Sujet & l'Attribut s'éclaircissent réciproquement.

Des Propositions Identiques.

A 5 est

est manifeste que l'attribut doit indiquer quelque chose, que le seul nom du sujet ne fait pas d'abord connoître à tout le monde ; Car une proposition qui n'apprend rien de plus, que ce qu'un de ses termes a suffisamment mis devant les yeux, est appelée *Identique* ou *Nugatoire* : C'est une badinerie : les enfans répondent ainsi, quand on leur demande qu'est-ce qu'un cercle ? c'est un cercle, disent-ils ; qu'est-ce qu'un arbre ? c'est un arbre.

Les explications d'une Métaphore par une longue suite de Métaphores, ne sont souvent que des entassements de propositions identiques.

Toutes les propositions, énoncées sous une telle forme ne sont pourtant pas Nugatoires ou Frivoles. M. L. L. IV. C. VIII. Elles méritent seulement ce nom, lors que l'on prétend éclaircir une chose, & que dans le fonds, soit que l'attribut répète le même sujet, en même termes, soit qu'il le répète en termes différens, il n'en vient aucune lumière. Mais il y a des occasions où ces propositions Identiques sont à  
pro-

## PART. II. CHAP. I. II

propos: Comme si je disois, qu'il ne faut pas confondre les choses, que chaque chose est ce qu'elle est, & non pas une autre; ainsi l'unité est unité, un arbre est un arbre, une pierre est une pierre, &c. Ces propositions contiendroient tout autant d'exemples, qui feroient sentir la vérité de ma pensée & de ma règle générale. Quelquefois encore le même terme, dans la seconde place, n'a pas le même sens que dans la première, ou il a une nouvelle force, ou il renferme quelque allusion. Ainsi je dis que l'honnête homme est toujours honnête homme, pour apprendre qu'un homme, qui veut mériter ce nom, doit se soutenir en toutes sortes de circonstances. Ainsi encore je dirai d'un homme de cœur, qui vient d'en donner des marques, ou d'un fourbe qui vient de tromper, en les nommant chacun par son propre nom, un tel est toujours un tel.

Il y a plusieurs propositions qui pourroient sembler nugatoires, mais qui ne le sont pourtant pas. Quand je dis que le Triangle est une Figure fermée de trois côtés, j'avoue que je n'apprens rien de nouveau, rien qu'on

qu'on ne fût déjà ; mais ce n'est pas là un badinage ; car premièrement, j'avertis que le premier de ces mots rassemble toute la signification des quatre suivans ; En second lieu, je déclare & je pose que la première idée que l'on se forme, quand on pense à un Triangle, est celle d'un espace fermé de trois lignes, & que de cette première idée il faudra tirer les autres, qui, en se joignant à elle, rendront la connoissance du Triangle plus entière & plus parfaite. Je dis de même sans tomber dans l'*Identique* & dans le *Négatoire*, que le *Triangle* est une *Figure*, que le *Cerisier* est un *Arbre*, lorsque l'occasion demande que je fasse souvenir que le Triangle & que le Cerisier font du nombre de ces choses, auxquelles on applique l'*idée vague* de *Figure*, & l'*idée vague* d'*Arbre*. Enfin, quand on définit, non pas seulement un mot, mais une chose, quoique l'idée de la définition doive être la même que celle de la chose définie (autrement la définition ne seroit pas bonne, & l'on définiroit une chose pour une autre) cependant la pro-

po-

position qui exprime une telle définition ne doit pas passer pour Identique & Nugatoire. Car quand je définis le *Cercle*, par exemple, ou le *Mouvement*, c'est comme si je disois, cette figure, dont vos yeux vous ont déjà fourni une idée, si vous voulez la connoître plus pleinement, concevez un *Espace fermé d'une ligne courbe, décrite par l'une des extrémités d'une droite, qui se meut autour de son autre extrémité*. De même ce que vous appelez *Mouvement*, & dont les effets, que vous avez vû, vous ont déjà donné quelque notion, en vous le faisant concevoir comme quelque chose qui déplace, qui casse, &c. vous le concevrez mieux si vous vous formez l'idée d'un *Corps qui applique successivement sa surface, à la surface de ceux dont il est environné*.

Lors même que l'on répète ces définitions à ceux qui en sont déjà instruits, & qui ont déjà toute entière l'idée qu'elles expriment, ou lors que l'on se les réitère à soi-même, elles ne doivent point encore passer pour identiques & superflues. Un assemblage de termes, qui

#### 14 LA LOGIQUE.

qui développent une idée, & qui en présentent les parties distinctement, l'une après l'autre, nous met mieux en état, que ne feroit un seul mot, d'en voir les suites, d'en tirer les conséquences, & de passer des idées que nous avons déjà à celles qui nous manquent. C'est un très-grand secours pour décider des questions, pour résoudre des difficultés, & pour avancer en connoissance, de se rendre attentif aux définitions, & de comparer entr'elles les choses ainsi développées. Pourquoi les arcs de plusieurs Cercles concentriques renfermés entre les mêmes rayons font-ils proportionnels? Si je répète la définition du Cercle, j'appercevrai incontinent que la moitié, le tiers, la septième partie du petit, &c. est précisément décrite en même tems que la moitié, le tiers, la septième partie du grand; & que par conséquent les deux rayons, qui renferment le quart ou la neuvième partie, &c. de l'un, renferment aussi le  $\frac{1}{4}$  ou la  $\frac{1}{9}$  de l'autre.

Je veux savoir, s'il y a des atomes de mouvement, ou s'il n'y en peut

peut



peut avoir. Pour m'éclaircir & pour m'assurer là-dessus, je rappelle la définition du mouvement, j'y vois distinctement que c'est un état successif, je comprends qu'un atome ne peut être parcouru avec la moindre succession; & de là je conclus que pendant que le mobile seroit sur un atome, il n'auroit point de mouvement.

V. Quand donc on juge, *premièrement* on a au moins deux idées; *en second lieu* on les compare; *en troisième lieu* on apperçoit que la première contient la seconde, ou qu'elle l'exclut; *enfin* l'on acquiesce à cette remarque.

Conclu-  
sion.



## CHAPITRE II.

*Division des propositions en affirmatives  
& négatives.*

I. **U**N proposi-tion s'énonce ordinairement en trois termes, *Ce que c'est qu'affirmer & nier.*  
*Le Triangle est figure: 6. est un nombre pair: l'étendue est une Substance: le Corps est divisible. On a donné aux pre-*



premiers de ces termes, *triangle, six, étendue, corps*, le nom de *sujet*, comme nous l'avons déjà dit. *Figure, Substance, nombre pair, divisible*, ce sont des *attributs*. Le mot *est*, qui joint le sujet & l'attribut, a reçu le nom de *copule*.

Ces noms conviennent visiblement aux Propositions *affirmatives*, dont nous venons de donner quelques exemples; mais dans les *negatives*, comme quand je dis que *le Cercle n'a pas des angles*; au lieu d'attribuer quelque chose à un sujet, on sépare au contraire une chose de ce sujet: on dit, on soutient que la chose niée ne fait point un attribut du sujet dont on la nie. Les mots de *copule* & d'*attribut* sont appliqués, dit-on, à de telles propositions, dans un sens *impropre*, & on les retient parce qu'ils occupent dans les propositions *negatives* les mêmes places que la vraie copule, & le vrai attribut, dans les affirmatives. Mais on pourra conserver à ces noms leur signification *propre*, pourvu que, dans les propositions *negatives*, par l'attribut on entende l'*exclusion* de la chose marquée par le second terme;

ain-

ainsi le Cercle contenant l'exclusion des angles, cette exclusion lui est attribuée dans un sens très-propre ; ainsi encore quand je dis que l'étendue ne pense pas, j'attribue à l'étendue l'exclusion de la pensée.

Quand on *affirme*, on pose donc en fait que *l'idée de l'attribut est enfermée dans l'idée du sujet* ; & quand on nie, on pose en fait au contraire que l'idée du sujet contient l'exclusion de l'attribut. C'est en cela que consiste la nature de l'affirmation & de la négation : *j'affirme*, signifie, *j'entens que ma seconde idée est contenue dans la première*. La notion de la divisibilité est contenue dans la notion du Corps, la notion de figure dans celle de Triangle. Et *nier*, c'est soutenir que l'exclusion de la seconde idée est contenue dans la première ; 5. & 2. ne font pas 8, signifie, je vois l'exclusion de l'idée de 8. dans l'idée de 5. & de 2.

Il y a bien de la différence entre ne voir pas la seconde idée dans la première, & entre voir l'exclusion de la seconde dans cette première. Le premier de ces cas nous engage à suspendre notre jugement, mais le second

second nous détermine à nier Un homme qui n'a point appris de Géométrie ne voit pas la valeur de deux angles droits enfermés dans l'idée des trois qui composent le Triangle; cependant il auroit tort de nier cette égalité de valeur; car on n'est pas en droit de nier ce que l'on ne voit pas, non plus que de l'affirmer. Pour avoir raison de nier, il faut voir l'exclusion d'une seconde idée dans une première. Ainsi, je nie que le diamètre partage le Cercle en deux parties inégales, parce que la génération du Cercle, & l'idée de sa nature me fait voir l'exclusion de cette inégalité.

Une proposition peut être exprimée en termes négatifs, & avoir cependant tout le sens & toute la force d'une affirmative? Pour s'en assurer on demandera 1. quel est le sujet? 2. qu'elle idée on unit à ce sujet? *La pesanteur de l'or, en comparaison de celle du verre, ne passe pas la raison de 19. à 8, & n'est pas moindre.* Il est visible que je parle du poids de l'or, & que j'affirme qu'il surpasse celui du verre dans la raison de 19. à 8. A l'idée de l'or, je

je joins celle d'une pesanteur qui surpasse celle du verre dans la raison de 19. à 8.

II. Afin qu'une seconde idée soit contenue dans une première, c'est-à-dire, afin que ma première manière de penser me présente tout ce que la seconde m'offre, la seconde ne doit renfermer quoi que ce soit, qui ne se trouve contenu dans la première, de sorte que *le sujet d'une proposition affirmative doit renfermer toutes les idées qui composent la notion de l'attribut.* Si l'idée de la Figure contenoit la notion de quelque propriété, qui ne fut pas dans le Triangle, & si l'idée de l'arbre contenoit de même quelque notion, qui ne fut pas dans l'idée du Cérifier, le Triangle ne seroit pas une figure, & le Cérifier ne seroit pas un arbre, non plus que la pierre n'est pas du métal, car si même plusieurs des idées du métal se trouvent dans l'idée de la pierre, comme dureté, pesanteur &c. elles ne s'y trouvent pas toutes, la ductibilité, par exemple, ne convient pas à la pierre, & après avoir été fondue, elle ne se durcit pas derechef en pierre, &  
ne

Propriétés  
des affir-  
matives.

ne retourne pas dans son état précédent ; voilà pourquoi je ne puis pas dire que la pierre soit du métal, puisqu'il lui manque quelque chose de ce qui fait le métal. Toute la *compréhension* de l'attribut, c'est-à-dire, tout ce qu'il renferme de propriétés doit donc être contenu dans le *sujet*, si la proposition est affirmative.

Mais il n'est pas nécessaire que, dans ces propositions, l'attribut convienne au sujet, suivant toute son *extension* : c'est-à-dire, il n'est pas nécessaire que chacun des deux termes ait la même étendue de signification, & que l'on puisse appliquer l'un à tout ce à quoi on applique l'autre : Il n'est pas nécessaire que l'idée du *Triangle* s'applique à tout ce à quoi s'applique l'idée de *Figure*, afin de pouvoir dire que le Triangle est une Figure ; & il n'est pas nécessaire que l'on puisse appeler pierre tout ce que l'on appelle dur, afin de pouvoir dire que la pierre est dure. *L'idée de l'attribut ne convient donc à l'idée du sujet, que dans une partie de son étendue*, c'est-à-dire, qu'elle s'applique encore à plusieurs  
au-

autres choses, car des choses fort différentes se ressemblent souvent, par quelques-unes de leurs propriétés ou de leurs accidens.

L'égalité d'étendue entre le sujet & l'attribut a lieu, lors que l'attribut exprime l'essence du sujet; on appelle ces propositions *Réciproques*, & telles sont toutes les bonnes définitions, qui expriment au juste la nature d'une chose, la caractérisent & la distinguent d'avec toutes les autres; car l'essence d'une chose ne convient qu'à cette chose, & convient à tout ce qui porte son nom. Tout Triangle est fermé de trois lignes, & tout ce qui est fermé de trois lignes est Triangle.

Dans les propositions où l'attribut est un terme de *comparaison*, la compréhension de son idée ne renferme pas toutes les parties qui composent le positif, pris dans un *sens absolu*: la signification de ces termes de comparaison doit se régler sur l'usage, & il suffit que ce que l'usage y attache d'idées se trouve dans le sujet. On dit d'un homme, qui a quelquefois besoin d'indulgence, que c'est un *parfaitement honnête homme*.

Un

Un Orateur qui a des défauts ne laisse pas de passer pour un excellent Orateur ; & pour ignorer bien des choses on ne laisse pas d'être estimé très-savant Théologien , très-habile Jurisconsulte &c. Il suffit pour mériter ces éloges d'être honnête homme , excellent Orateur , savant Théologien &c. au sens dans lequel on a accoutumé d'employer ces termes. Un terme peut exprimer un mérite au dessus du commun , mais sans en déterminer le degré & sans donner de cette supériorité , qu'une idée très-vague. Il en faudroit demeurer là , se contenter d'une idée vague , étudier soi-même le sujet qu'on entend louer pour assurer à quel point il mérite de l'être. Mais on aime à déterminer , on rabat , ou on exagère , suivant l'humeur dont on se trouve ; L'inclination que l'on a pour ceux qui sont loués ; la complaisance qu'on a pour ceux qui louent , & la prévention où l'on est sur leur lumière & leur sincérité , jettent dans l'erreur ceux qui ne sont pas en état de juger exactement des choses.

III. Il faut dire tout le contrai-  
 re des propositions *negatives*. Afin  
 que la première idée contienne l'ex-  
 clusion de la seconde, il n'est pas néces-  
 saire qu'elle exclue tout ce qui est ren-  
 fermé dans une seconde ; il suffit  
*qu'elle ne puisse en admettre quelques-unes des parties*, & quelques-uns des at-  
 tributs. Afin que la pierre ne soit  
 pas du métal, il n'est pas nécessai-  
 re que son idée exclue toutes celles  
 qui composent la notion du métal,  
 il suffit qu'elle n'en admette pas quel-  
 ques-unes. Afin qu'une action soit  
 condamnable, il n'est pas nécessai-  
 re qu'elle n'ait rien de bon, il suf-  
 fit qu'elle renferme quelques-unes des  
 circonstances qui sont incompatibles  
 avec le devoir. Ainsi une Idée n'est  
 pas niée d'une autre dans toute sa  
*compréhension* ; Mais elle est niée dans  
 toute son *extension*. Si une des cho-  
 ses auxquelles le nom de métal con-  
 vient, pouvoit s'affirmer de la pierre,  
 il ne seroit pas vrai que la pierre ne  
 fût aucune espèce de métal ; & si u-  
 ne plante ou un mineral peut ser-  
 vir à guérir une seule maladie, quand  
 même il seroit empirer toutes les au-  
 tres, on ne pourroit pas lui refuser  
 le

Propriétés  
 des négati-  
 ves.



le nom de remède. On ne peut pas dire qu'un homme n'est point aimé dès qu'il a un seul ami. Ainsi l'*attribut* d'une proposition *negative* est exprimé dans toute son étendue, il est nié dans toute son extension. Tout ce à quoi il peut s'appliquer est éloigné du sujet.

Quand on compare un sujet avec un *Attribut*, pour décider juste sur le rapport qu'ils ont entr'eux, il est souvent nécessaire d'ajouter quelque idée à celle que le nom du sujet ou de l'attribut présentent d'abord. *L'Etude des Mathématiques vous occupera beaucoup sans que vous en tirés des fruits proportionnés au tems que vous y donnerés.* Cela peut être vrai d'une étude profonde & universelle, & non pas de celle qui influe sur le gout de l'évidence de l'ordre & de la précision. Le Conseil peut regarder un homme qui se destine à être Mathématicien, ou un homme qui se propose d'entrer dans des Tribunaux de justice ou dans des Conseils d'Etats.

On voit par là qu'afin d'éviter l'erreur, il est tout-à-fait nécessaire d'avoir sur les deux termes que l'on compare

compare, pour les unir ou pour les  
 separer, des idées aussi entières qu'il  
 faut pour faire juste cette comparai-  
 son. Afin de pouvoir assurer qu'une  
 viande est saine & la conseiller sans au-  
 cun risque, ce n'est pas assez de savoir  
 qu'elle est saine pour quelques per-  
 sonnes ni même qu'elle est un remè-  
 de à quelques maladies, il en faut con-  
 noître toutes les propriétés & leur rap-  
 port avec l'état de celui à qui on la con-  
 seille. Pour s'assurer de même qu'on  
 est en droit de faire ceci ou cela,  
 ce n'est pas assez de considerer à de  
 certains égards, ce qu'on trouve à  
 propos de se permettre, il faut l'exami-  
 ner dans toutes ses faces, & dans  
 tous ses rapports, soit avec nous-  
 mêmes, soit avec les autres. Quel-  
 que légère convenance ne doit pas  
 suffire pour se persuader que les cho-  
 ses, entre lesquelles on l'apperçoit,  
 sont effectivement unies; que l'une  
 mérite le nom de sujet, & l'autre ce-  
 lui d'attribut, & que la seconde est  
 tout-à-fait renfermée dans la premié-  
 re. Mais c'est là une discussion dont  
 peu de gens s'imposent la nécessité.  
 Des intérêts, quelquefois assez min-



ces font naître les passions qui déterminent leurs jugemens. Sans se mettre en peine d'examiner, & de démêler les significations de chaque terme, afin de voir celles qui conviennent, & dont l'une renferme l'autre; on sent en gros ce qui plait, on le distingue de ce qui ne plait pas, & là dessus on décide sans hésiter.

Quand on se trompe en affirmant, ce n'est pas qu'on voie l'idée d'un attribut renfermée dans l'idée d'un sujet, quoi qu'elle n'y soit pas, car il est impossible de voir ce qui n'est point. Une Idée est un acte qui se sent, & qui fait immédiatement sentir ce qu'elle est, & non ce qu'elle n'est pas. Mais on suppose d'avoir vu ce qu'on n'a pas vu; on suppose une liaison dont on ne s'est pas aperçu. Il en est de même des oppositions: On suppose une opposition qu'on n'a point sentie, & sur ces suppositions on affirme ou on nie.

On a demandé si toute Proposition est nécessairement ou vraie ou fausse. Les Stoiciens soutenoient qu'oui, & sur ce fondement ils établissoient leur fatalisme. *Le 25 May*

à

à 4. heures après midi Pierre ou jouera , ou ne jouera pas. L'une des deux se trouvera la véritable. Elle l'étoit un an , cent ans auparavant, si elle étoit véritable , elle ne pouvoit être fausse. Une destinée immuable est donc la cause de sa vérité si elle est véritable , ou de sa fausseté si elle est fausse.

Ne supposons point ce qui est en question , & mettons à part la fatalité ; au cas que ce *Pierre*, dont il est parlé dans cette proposition, soit un Etre exactement libre. Celui qui pose en fait comme vrai qu'il jouera, se trompe en décidant, puisqu'il ne s'exprimera pas conformément à la nature des choses , desquelles il fait mention , & celui qui décide, qu'il ne jouera pas tombe dans la même faute. L'événement ne justifiera aucun des deux , puisque l'événement ne pourra pas faire que ce qui n'étoit pas raisonnable l'ait été. Tous deux abusent de leur liberté & décident contre la raison. L'une de ces deux choses arrivera , mais l'une n'arrivera point plutôt que l'autre ; au cas qu'un tel choix dépende d'une détermina-

tion libre. *Pierre jouera ou ne jouera pas* ; l'alternative est vraie, *Pierre jouera*, cela n'est pas certain. *Pierre ne jouera pas*, cela est de même incertain, celui qui affirme & celui qui nie, affirment & nient tout à propos, & se trompent, puisqu'ils posent comme certain ce qui ne l'est pas. Poser l'un de ces deux cas inévitable, afin d'en conclure la *Fatalité*, c'est employer une preuve qui suppose ce qui est en question.



### CHAPITRE III.

*De la division des propositions en vraies & fausses, en certaines, incertaines, & probables.*

Défini-  
tion du  
vrai & du  
faux.

I. **U**N proposi-  
tion est *Vraie*,  
lors qu'elle affirme ce qu'il  
faut affirmer, & qu'elle nie ce que  
l'on doit nier; elle est *Fausse*, lorsqu'elle affirme ce qu'il faut nier, ou qu'elle nie ce que l'on doit affirmer. Car nous pensons vrai, ou nos jugemens sont vrais, quand les choses sont telles que nous les disons, que nous

nous unissons ce qu'on doit lier, & que nous opposons ce qu'on doit séparer.

On ne sauroit contester ces définitions. Ceux qui affectent de douter si nous connoissons effectivement quelque chose, & qui demeurent toujours suspendus entre le oui, & le non, dans la crainte, disent-ils, de se méprendre, ne flottent dans cette incertitude, que parce qu'ils ignorent si les choses sont conformes à nos idées, & qu'ils croient manquer de caractères auxquels on reconnoisse sûrement celles de nos idées qui représentent les choses, d'avec celles qui ne les représentent pas.

II. Pour découvrir ce caractère, sans lequel nous ne rencontrerions la vérité que par hazard, & sans lequel ou tantôt nous rejetterions comme faux ce qui seroit vrai, & tantôt nous embrasserions comme vrai ce qui seroit faux, ou enfin nous nous trouverions réduits à une perpétuelle défiance & à une perpétuelle incertitude, pour découvrir, dis-je, ce caractère, je me demande d'abord ce que c'est que *d'être assuré*,

Ce que  
c'est qu'être  
assuré.



*c'est ne pouvoir douter, c'est ne pouvoir s'empêcher de croire*, toutes ces expressions sont visiblement synonymes. On se contrediroit trop impudemment, si l'on disoit qu'on doute de ce qu'on ne peut s'empêcher de croire; Or dès qu'un homme se contredit si grossièrement, ou qu'il se plait à parler sans savoir ce qu'il dit, le meilleur est de le laisser, & il auroit tort de se plaindre, si l'on refuse de raisonner avec lui, puisqu'il affecte de ne raisonner pas. On peut toujours s'empêcher de croire, lors que par négligence, ou par opiniâtreté, on ne se rend ni attentif à ses idées, quand on pense; ni à la signification des mots dont on se sert, quand on parle, ou que l'on écoute les autres. Mais lors que l'on applique son attention, je soutiens qu'il y a bien des cas où *l'on ne peut s'empêcher de croire*, & par conséquent de tomber d'accord que *l'on pense vrai* & conformément aux choses.

Quand on fait ce qu'on ne faudroit éviter de faire en prenant ces expressions dans toute la rigueur de  
la

la lettre, on n'est ni blâmable ni louable.

Cette évidence victorieuse il faut s'y rendre attentif quand elle se présente, il faut la chercher quand on ne l'apperçoit pas encore. Mais on n'abuse que trop souvent de sa liberté, en détournant son attention d'une vérité, qui gêne & souvent par paresse souvent encore par intérêt & par divers motifs, on prend le parti de demeurer en suspend ou de rester dans l'ignorance; on se détermine même à embrasser ce en quoi on trouve son compte, on l'adopte avec empressement, quelques fois nonchalemment, mais toujours on l'adopte. Qu'on interroge ceux qui se sont ainsi déterminés, & on se convaincra bientôt, qu'ils ne voient point, qu'ils croient sans lumière, ou qu'ils s'imaginent de croire, & tels sont une infinité de chrétiens qui vivoient tout autrement s'ils s'étoient déterminés à croire pour avoir senti la force des preuves.

Certitude  
dans nos  
idées. Mr.  
Sg. Intr.  
Ch. XIII.

III. Pour établir cette vérité par ordre, je considère que nos jugemens & nos propositions roulent, ou sur nos idées ou sur les choses

B 4 qui





qui existent au dehors de nous, Quant aux jugemens que nous portons sur nos propres idées, le moyen de douter qu'on ne voie la seconde, ou l'exclusion de la seconde contenue dans la première, quand elle y est effectivement? on le voit, on le sent, car les perceptions sont des actes qui se sentent, & peut-on s'empêcher de croire que l'on sent en effet ce que l'on sent? il faut pousser l'impudence au dernier excès pour oser soutenir le contraire. Mais, dira-t-on, souvent je me suis trompé en méditant & par conséquent j'ai crû voir dans mes idées ce que je n'y vois point, voilà pourquoi je doute, & à chaque moment j'appréhende que peut-être je ne croie voir ce que je ne vois pas. Je réponds que l'on parle seul aussi bien qu'en compagnie, & qu'en méditant, si on ne roule pas des mots dans sa bouche, on les roule au moins dans sa tête. Il peut donc arriver qu'emporté par la chaleur du discours intérieur, aussi bien que de l'extérieur, qu'entraîné par le feu de la composition, l'on suppose au delà de ce qu'on voit; mais il n'est pas

pas permis de conclure, je me suis trompé quand j'ai supposé sans voir, donc maintenant que je vai pié à pié, maintenant que j'examine partie après partie, que je me rend attentif, & que je sens invinciblement que je vois, peut-être néanmoins que je ne vois pas; on ne sauroit se parler ainsi sérieusement, hormis d'avoir le cerveau renversé. Il y auroit autant de folie à tenir ce langage, qu'à s'imaginer, malgré son sentiment, que peut-être on n'a pas la main dans de l'eau fraîche, parce qu'une fois on s'est brûlé dans de l'eau chaude.

Pour éviter la précipitation & les erreurs où elle jette, pour voir effectivement, & ne pas supposer simplement que l'on voit, il faut, comme nous venons de l'insinuer, aller pié-à-pié, commencer par les idées simples, se rendre toujours attentif à la génération des composées, examiner enfin les jugemens que l'on a prononcés, & les conclusions que l'on a tirées, en désassemblant & en rassemblant les idées qui les composent. J'en donnerai un exemple facile; Lors que j'ai dit avec trop de

B 5 . pré



## 34 LA LOGIQUE.

précipitation 7. & 8. font 6. j'examine mon calcul & je reconnois mon erreur, en disant 16. c'est une dixaine & 6; afin donc que 7. & 8. égalent 16, il faut que comme la première partie de l'un, savoir de 7. est plus petite que dix (la première partie de 16) de 3. unités, la seconde de son côté, savoir 8, surpasse aussi de 3. unités la seconde de 16 qui est 6, or cela n'est pas, il s'en manque un : je recommence donc & je vois que je ne me ferois point trompé si j'avois dit, Je veux assembler 7. & 8, la première partie 7. est inférieure à dix de 3 unités, je les prens sur la seconde 8 & il reste 5, donc 7 & 8 font 7, 3 & 5 ou 10 & 5, ou 15. Mais il faudra bien du tems, dira-t-on, & on avancera peu dans les Sciences, si on n'y va ainsi que pie-à-pié, & si on ne marche que par examens réitérés; en passant avec tant de précaution du simple au composé. Je ne sai qu'y faire. Que l'on me montre une autre route plus courte, mais également sûre, je la suivrai avec empressement & je la recommanderai aux autres de tout mon



mon pouvoir. Mais jusqu'à ce que l'on m'ait fait part de cette découverte, j'estimerai que faire des progrès c'est assembler des vérités, quand même elles feroient en petit nombre, & non pas entasser pêle-mêle, dans sa Mémoire le faux & le vrai, un peu de certain & beaucoup de douteux; car de cette manière la perte absorberoit la gain. D'ailleurs, avec la méthode, qui me paroît nécessaire, on ne laisse pas d'avancer, & beaucoup plus qu'on ne le croiroit d'abord, 1. parce que la Vérité éclaire l'Esprit, & lui donne tout autrement de fécondité que l'Erreur, 2. si même chaque jour on ne fait pas de longues traites dans l'heureux País de la Vérité, quand on y voiage avec tant de circonspection; on n'est pas non plus obligé de s'arrêter tout court, & beaucoup moins de rebrousser, comme il arrive à tout moment à ceux qui se laissent aller à leur impatience. Après tout la justesse d'Esprit qu'on se procure en conduisant ses études avec cette circonspection, est infiniment plus estimable, qu'une Mémoire chargée d'un très-grand nombre de propositions



tions rassemblées à la hâte, quand même par un heureux hazard, elles se trouveroient toutes véritables. Qu'on règle exactement ses heures, qu'on soit assidu au travail, on aura fait bien des progrès en moins de tems qu'on ne pense.

Au reste, les connoissances, qui roulent sur nos idées, ne se renferment pas dans une petite étendue. La Science de la Quantité en général, la Science des Nombres, la Géométrie, le grand Art de raisonner juste, la connoissance de nous-mêmes, la Doctrine des mœurs, tout ce que ces Sciences renferment, est établi sur des principes de sentiment, & roule uniquement sur la comparaison des idées du vrai & du faux, de l'égal & de l'inégal, de la proportion, de la convenance, de l'équité, de la bienséance : idées qui sont certainement en nous, & sur lesquelles il est en notre pouvoir d'arrêter notre attention aussi souvent, & aussi long-tems qu'il nous plaira. Il y auroit-là de quoi occuper plusieurs vies.

P. Buff. Met. Entret. IV.

On distingue les Vérités en *Inter-*

*ter.*



ternes, & externes. Les premières consistent en liaison d'idées; & les secondes, dans leur rapport avec les objets extérieurs.

Entret. V. Il pose pour caractère de Vérité & de Certitude *ce qui est tellement imprimé dans les Esprits des hommes.* ( Je dirois, ce qui fait une telle impression sur un esprit attentif ) *qu'il leur est impossible d'en juger autrement.*

Entret. VI. Il est des vérités dont l'évidence est plus vive : Il en est dont l'évidence est moins vive, mais qui n'en sont pas moins réellement évidentes : Il faut donc distinguer la vivacité de l'évidence, d'avec la certitude.

IV. Je viens aux propositions, qui ont pour objet les choses qui existent au dehors de nous. Celui qui avoué qu'il croit, & croit sans pouvoir s'en empêcher, mais ajoute en même tems qu'il doute, si ce qu'il croit ainsi est vrai, ne pense pas à ce qu'il dit, & parle en homme qui ne se fait point une peine de se contredire. Or il nous est impossible de ne pas croire : par conséquent il nous

Certitude  
sur les  
choses ex-  
ternes.

est

est impossible de ne tenir pas pour vrai, que, s'il y a des Cercles & des Triangles au monde, tels que nos idées les représentent, ils renferment certainement & réellement les propriétés dont nous trouvons les idées dans la notion des Cercles & des Triangles; de sorte que, sur ce principe, le Système que nous bâtirons sur l'Univers, fera du moins un Système lié.

Mais lors que sur les idées que j'ai de l'acier, du leton, du mouvement, des roués, des pignons, des dens qui s'y engrainent, & de leurs combinaisons &c. je me persuade que je puis construire une montre, & je crois voir que le succès répond à mon attente; Lors que j'en fais une seconde, une troisième, une centième, &c. & que je crois voir de même le profit qui m'en revient; quand je destine ce profit à de certains capitaux, dont les revenus, ou les idées des revenus, viennent me saisir à point nommé, suivant l'ordre de mes projets: Quand, dis-je, je me rends attentif à cette suite de Sensations, il m'est impossible de douter que les choses que je crois

crois

crois voir, ne soient réelles; je ne faurois m'empêcher d'être plein de certitude, non par un principe d'impatience qui m'entraîne à croire, mais parce que je m'y trouve forcé par l'évidence qui m'éclaire, & par la répugnance que je me sens à soutenir des contadictions.

Mr. Locke Liv. IV. Chap. XI. 8.

„ Si après tout cela un sceptique  
 „ me dit que tout n'est que songe,  
 „ je le prierai de considérer que lui  
 „ même songe qu'il forme cette ques-  
 „ tion, & qu'il n'importe pas beau-  
 „ coup qu'un homme éveillé prenne  
 „ la peine de lui répondre. *Il ajoûte*  
 „ *ensuite*, que la certitude de nos  
 „ connoissances est aussi étendue que  
 „ nôtre condition le requiert, puis-  
 „ que nous parvenons, avec une  
 „ certitude suffisante, à connoître  
 „ ce qui est convenable à nôtre na-  
 „ ture, & à le distinguer de ce qui  
 „ lui est contraire.

„ Et L'Art. 7. Mes yeux voyent,  
 „ ma main écrit, je ferme mes yeux,  
 „ & j'arrête ma main, quand il  
 „ me plait, je recommence à vou-  
 „ loir; mes caractères se forment;  
 „ je les fais lire à un autre qui pro-

„ non-



„ nonce précifément tout ce que je  
 „ m'étois propofé décrire: Il en eft  
 „ de même le lendemain, les mêmes  
 „ objets font les mêmes impreffions  
 „ fur les mêmes organes. Vous croyés  
 „ voir du feu: Voulés vous favoir  
 „ fi c'eft fonge ou réalité, plon-  
 „ gés y la main. Quelle différence  
 „ encore entre sentir l'impreffion &  
 „ fe fouvenir qu'on l'a sentie! Qu'el-  
 „ le ait été agréable ou douloureuse,  
 „ il dépend de nous d'en exciter le  
 „ fouvenir, mais non pas d'en re-  
 „ nouveller le fentiment.

Par l'impreffion que des objets  
 ont faite fur mes yeux, j'ai apper-  
 çu en eux quelque changement, c'est-  
 à-dire, la naiffance de quelque effet;  
 Je cherche à me former les idées de  
 quelque caufe capable de produire  
 cet effet. Je viens à bout de m'en  
 former une, qui, comparée avec cel-  
 le que j'ai du fujet fur lequel cette  
 caufe fupposée s'exerce, je vois que  
 ce que j'ai apperçu pourroit en re-  
 fultier.

Dès-là j'ai recours à mes fens,  
 & s'ils m'apprennent qu'une caufe  
 répondante à mes idées existe effec-  
 tivement, & agit fur un fujet, tel  
 que

que je me le suis représenté, j'adopterai mes conjectures, ou du moins, en mettant à part mes préventions, je m'animerai à les vérifier, & de cette manière, de la liaison de mes idées je passe à m'affirmer qu'il y en a de toutes semblables, entre des objets qui existent au dehors de moi.

On se trompe donc, & on avance des propositions fausses, en deux manières. Premièrement, lorsqu'on suppose l'idée, ou les idées d'un attribut renfermées dans celles du sujet, sans s'être donné le tems & le soin de sentir, si effectivement si elles y sont.

En second lieu, on se trompe en supposant entre les objets extérieurs & nos idées, des rapports qui n'y sont pas, & en supposant celles-ci plus exactement représentatives qu'elles ne le sont.

Il me semble que cette remarque servira à démêler les Paradoxes que le P. Buffier s'est divertis à écrire dans l'exemple deuxième de sa II. Logique.

Dans l'exemple III. il prouve très bien, que toutes les sciences, qui

qui ne roulent que sur nos idées internes, sont susceptibles de Démonstrations, autant que la Géométrie; mais en même tems, il a raison de remarquer, que dès que les objets ajouteront quelque chose aux idées abstraites, sur lesquelles roule la Démonstration, la certitude tombera.

Le même Père Buffier fait semblant de prouver, que tous les hommes raisonnent également juste; car dit-il, chacun raisonne sur ses idées, & est fondé à raisonner sur elles: car, ajoute-t-il, nos idées sont des actes qui se font sentir, nous les apercevons & nous voyons ce qu'elles renferment; or chacun a raison de dire, mon idée renferme ce que j'y vois, ce qu'elle me fait sentir.

L'un dit, chés moi l'idée d'un bon Livre c'est l'idée qui contient du nouveau & du brillant, j'apperçois dans un Livre ce nouveau & ce brillant.

Un autre dit, chés moi l'idée d'un bon Livre c'est l'idée d'un livre estimé des connoisseurs; or je m'apperçois que les connoisseurs n'estiment pas ce livre, donc mon idée a droit de lui refuser le Titre de bon.

Mais

Mais 1°. il n'est pas vrai que les hommes raisonnent toujours suivant leurs idées; car souvent une conclusion assemble des mots dont la signification de l'un détruit la signification de l'autre; & souvent encor les Principes d'où l'on conclut, ne signifient rien, ou signifient peu.

2°. Souvent encor les idées qu'on assemble dans une conclusion s'étendent plus loin que les idées renfermées dans un Principe du quel la conclusion se tire.

3°. Lors même que les idées du Principe sont parfaitement d'accord avec celles de la conclusion; cette conclusion ne laissera pas d'être trompeuse, si les idées du Principe ne sont pas de justes représentations de l'objet que la conclusion doit faire connoître: car dans ce cas, plus il y a de conformité entre le principe & la conclusion, moins celle-ci est instructive.

4°. On assemble plusieurs idées, il n'y a rien dans cet assemblage que la raison n'approuve: on exprime cet assemblage par des mots; jusques ici tout est bien. Mais il arrive, dans la suite, qu'on oublie une partie  
des

des idées que l'on a attachées à un terme ; il arrive même qu'aux idées qui se sont échappées, on en substitue d'autres. Alors, on ne laisse pas de supposer vrai. Ce terme ainsi métamorphosé, on se dispense d'un nouvel examen, & on tire une conclusion de ce principe dont on croit toutes les idées bien assorties, quoique quelques unes ne le soient pas.

Le Père Buffier fait lui-même cette remarque, & il y en ajoute d'autres qui se rapportent à celles que nous avons aussi établies entre les principales causes de nos erreurs.

Il y a outre cela des propositions qui peuvent me paroître douteuses, quand je ne considère les choses que sous des idées *vagues & abstraites*, mais qui deviennent indubitables dès que je me rends attentif aux idées *déterminées & concrètes*. Par exemple, il n'implique pas contradiction que plusieurs milliers d'êtres s'accordent à me dire de bouche & par écrit qu'il y a un Paris au monde, sans que pourtant il y en ait un. Mais que les hommes, bâtis comme ils sont, s'accordent uniquement à se gêner toute leur vie, en vue de former

mer un Systême de mensonges, si lié qu'on n'en puisse découvrir l'illusion, & soient continuellement sur leurs gardes, pour ne rien laisser échapper qui soit contraire à leurs fictions, sans que de tant d'attention il leur revienne aucun avantage, que le plaisir de se voir dans l'erreur, c'est ce qui implique contradiction avec leur naturel, & qu'il m'est impossible de croire. La connoissance que nous avons des hommes, jointe à l'amas de tant de circonstances, suffit pour nous persuader sûrement des faits, sur lesquels des abstractions métaphysiques pourroient répandre des doutes.

V. Quand on n'est déterminé par aucune lumière à convenir d'une proposition, quand la relation du sujet avec l'attribut est tout-à-fait obscure, une telle proposition est appelée *Incertaine*.

On définiroit mal l'incertain par un mélange de vrai & de faux, de croiable & d'incroiable: on est dans l'incertitude lorsque des raisons font panacher à acquiescer, mais se trouvent affoiblies par d'autres, qui font demeurer en suspens.

VI. Quand l'*affirmative* est appuyée par des raisons, & la *negative* par d'autres qui nous paroissent *égales* en force, elle mérite encore le nom d'*incertaine*. Que si les raisons sont un peu plus fortes d'un côté que de l'autre, mais seulement *un peu plus*, elle est moins incertaine, & on l'appelle *douteuse*.

Vraisem-  
blance.

VII. A mesure que les raisons se fortifient d'un côté, & que celles du côté opposé s'affoiblissent, la proposition devient moins douteuse, & par conséquent elle prend des degrés de *probabilité* & de *vraisemblance*.

Dans les cas où l'Evidence ne prouve pas une parfaite certitude, & dans lesquels on se trouve obligé ou même en liberté de choisir, il faudroit avoir perdu l'Esprit, pour préférer le parti qui paroît le moins sûr & le moins probable, à celui qui paroît, & que l'on sent plus vraisemblable. Il n'y a que sur des faits d'une entière indifférence, où il soit permis de se déterminer ainsi par fantaisie; encor doit on se faire un scrupule de se déterminer si légèrement. Un ou deux actes réitérés suffisent pour faire naître le commencement  
d'une

d'une habitude. On passe par degrés de la vraisemblance à la certitude, à mesure que les Propositions vraisemblables se trouvent avoir plus de rapport avec les Certaines ; à mesure encor que l'examen fournit de quoi en fortifier les preuves ; car de degrés en degrés on peut parvenir à des découvertes démonstratives.

VIII. Ce ne sont pas là des noms qui conviennent aux propositions regardées absolument en elles-mêmes. Ces termes marquent simplement les rapports d'une proposition avec l'état présent de notre connoissance. La même proposition sera par-là *incertaine* pour l'un, *douteuse* pour un autre, qui verra un peu clair, & elle paroîtra *vraisemblable* à un troisième qui l'ayant examinée plus longtems, ou avec plus d'attention, aura mieux vû la force des raisons qui l'appuient, & la foiblesse de celles qui la combattent. Elle sera enfin *certaine* pour un quatrième, qui aura poussé les preuves qui en établissent l'affirmation ou la négation, jusqu'à cette évidence qu'on ne peut éluder, sans tomber en contradiction.

Rapport  
des propositions  
avec  
nous.

Cha-





Chacun peut s'en former quelques exemples, en réfléchissant sur les degrés par lesquels il a avancé ses connoissances; car pour ceux que je pourrois proposer, ils ne conviendroient pas à tous, puisque ce qui est *douteux* pour l'un, est déjà *probable* pour l'autre, & paroît *démontré* à un plus habile. Je me contenterai donc d'un seul.

IX. Je suppose qu'un homme comprend ce que c'est que *Triangle*, *Angle droit*, *valeur* de deux droits, & qu'il n'en fait pas d'avantage. Si là-dessus on lui demande, s'il croit que *dans chaque Triangle la valeur des trois Angles se reduise à la somme de deux droits*, il sera absolument dans *l'incertitude*, & il y resteroit encore, si deux Mathématiciens, d'une égale reputation, & également ses amis, lui assuroient, l'un que cela est vrai, l'autre que cela est faux. Mais s'il avoit ouï dire que cette proposition passe constamment pour démontrée, & qu'un homme habile & de ses amis l'assurât qu'on s'est trompé, ce témoignage seul opposé à plusieurs le mettroit dans le *doute*. S'il s'avisait de  
me-

mesurer les trois Angles de plusieurs Triangles, avec un demi-cercle bien exact, plus il en mesureroit, plus la proposition, que ces mesurages réitérés confirmeroit, lui deviendroit *vraisemblable*. Cependant de cent & de mille expériences, il ne pourroit pas conclure, sans aucune défiance, à toutes celles qui pourroient se faire dans la suite des siècles; il lui faudroit, pour l'amener à la *certitude* d'une démonstration tirée de la nature même du Triangle, qui lui prouvât que le moindre écart, soit en dessus, soit en dessous de cette égalité, implique contradiction avec la constitution du Triangle.

Quand on ne veut pas se donner la peine, ou qu'on n'est pas en état d'examiner la force des preuves sur lesquelles une proposition est établie & d'en juger par ses propres lumières, on regarde comme *vraisemblable* ce que quelques hommes savans soutiennent; comme plus *vraisemblable* ce dont plusieurs tombent d'accord; comme plus *vraisemblable* encore ce dont tous les Savans conviennent. Une proposition enfin, que personne ne conteste, est dans le



plus haut degré de la vraisemblance. Je suppose toujours qu'on ne l'a pas examinée elle-même.

*Deux corps qui tombent perpendiculairement, s'ils sont d'égale matière & d'égale forme, parviennent chacun, au bout de la même longueur, au même degré de vitesse, l'expérience ne permet pas d'en douter; A & B sont deux boules égales qui tombent l'une perpendiculairement, l'autre obliquement; A aura plutôt fait son chemin A C, que B son chemin B D, mais la vitesse acquise en C sera précisément égale à celle qui est acquise en D.*

Si les hauteurs A B & E F sont égales, la boule G emploiera plus de tems, pour parcourir G H qu'il n'en faut pour parcourir B D. Mais en H & en D les vitesses seront égales, puisque les plans obliques sont de même hauteur, & que la vitesse acquise en H, est égale à celle qui est acquise en P; & celle-ci égale à celle qui est acquise en G.

Il faut avouer que ces vérités sont dans le plus haut degré de vraisemblance: aussi Galilée les suppose-t-il, & ne s'est point trompé en le supposant,

tant, mais M. Varignon les a démontrées. Ces vérités naissent immédiatement avec plusieurs autres d'un même principe Général.

Je doute qu'il y ait de Mémoire assez heureuse pour se rappeler incessamment, & dès le moment qu'on le veut, non seulement le sens de toutes les propositions, dont on s'est une fois convaincu; mais de plus leurs preuves, & l'enchainure des idées qui ont amené à la certitude. Cependant, en ces cas là, on ne sera pas réduit à douter, & on persévérera dans la certitude, appuyé sur cette maxime évidente, que dans les matières nécessaires, ce qui a été une fois vrai, le demeure immuablement. Par là on demeurera persuadé de ce dont on se souvient d'avoir été très convaincu.

Cependant lors que l'on entreprend de faire servir une connoissance que l'on a déjà, à s'en procurer de nouvelles; pour plus grande sûreté, & pour éviter de se faire illusion à soi-même par des équivoques, il importe de se rappeler le sens précis d'un Théorème sur lequel on veut bâtir, & rien n'est plus à



pos que de se rendre bien attentif aux preuves de ce Théorème, dont la vérité, & par conséquent le vrai sens dépend des preuves qui en ont fait naître la persuasion.

Le Père Buffier, *Log. II. Art. IV.* appelle Jugement par voye de *Principe*, une connoissance qui nous vient immédiatement des objets, sans qu'elle puisse être tirée d'aucune connoissance antérieure ou précédente.

Il appelle Jugement par voye de conséquence, la connoissance que notre esprit, agissant sur lui-même, tire de celle qui nous est venue par voye de principe.

Cette distinction me paroît revenir à celle, par où j'ay commencé ce Chapitre ; seulement la mienne laisse à part la question de l'origine des idées, elle n'en a pas besoin.

Les exemples que nous avons allégués, dans ce chapitre, prouvent que de la connoissance, qu'il appelle *intérieure*, on passe à *l'extérieure*, & par conséquent, de celle de conséquence, à celle de principe. Il est fondé à dire, que les propositions qui roulent uniquement sur nos Idées,

se

réduisent à des proposition *Identiques* 2 fois 3 c'est 6, se réduit à 6; c'est 6. Les 3 Angles d'un Triangle sont égaux à 2 droits, se réduit à celle-ci *la Mesure de 2 Droits* est la mesure de deux droits. L'analyse exacte des Idées les plus composées justifiera cette remarque; mais il faut bien prendre garde, de ne confondre pas des suppositions avec des Idées. *Un esprit ne peut pas agir sur un Corps.* Pour être en droit d'acquiescer à cette Conclusion, il faut avoir une idée de la substance qui pense, plus complète que celle que nous en avons. La Logique donne des règles, pour arriver au vrai sur les objets extérieurs, car elle en donne pour s'éclairer sur la Physique par la voye des expériences, & en général sur l'usage de nos sens.

Dans des matières nécessaires comme font des Théorèmes de Géométrie, on a des preuves nécessaires. Dans des matières contingentes, on en a, qui, sans être si nécessaires ne laissent pas d'être indubitables; c'est ce qu'on appelle des preuves *Morales*, quand elles suffisent pour établir une parfaite certitude: car on



donne aussi quelques fois le nom de preuves *Morales*, à celles qui ne vont qu'à une simple vraisemblance.

Il n'implique pas contradiction que dix faux témoins bien instruits de la vérité, & bien assurés qu'ils mentent, aiment mieux mourir dans les supplices que d'obtenir une entière impunité en se dédisant; cela n'implique pas contradiction, comme il implique contradiction, que deux côtés d'un Triangle soient plus petits que le troisième: Mais cela n'est pas moins indubitable. Jamais un homme qui fait usage de sa raison, ne se persuadera qu'une telle fureur puisse tomber dans l'Esprit de gens d'ailleurs sensés, tranquilles, de bonnes mœurs, & qui par l'obscurité de leur naissance & de leur vie très simple, doivent être très éloignés de la plus folle & de la plus excessive vanité.

Certitude  
qui tient  
contre les  
objecti-  
ons.

X. Lorsque la certitude d'une proposition est établie sur des preuves, dont l'Evidence force l'Esprit à acquiescer, cette certitude ne sauroit s'ébranler par des objections, quand même on ne pourroit y répondre, si on sent que l'impuis-  
san-

sance où l'on se trouve de les résoudre, vient, non de quelque contradiction que l'on découvre nettement dans la proposition, mais uniquement de ce que le sujet dont il s'agit n'est pas assez connu, pour démêler toutes les questions auxquelles il peut donner lieu. Un homme raisonnable doutera-t-il que la chaleur n'amolisse la cire, & ne durcisse la boue, & que le froid n'affermisse l'eau & ne casse les pierres humides, lors qu'un Métaphysicien déploieroit sa subtilité à lui prouver qu'une même cause ne pouvant être contraire à elle-même, & combattre sa propre nature, ne peut produire des effets si opposés? Il sent bien qu'il n'est pas exercé à démêler & à expliquer ces idées vagues, & qu'il ne connoît pas assez la nature du chaud & du froid, non plus que la constitution des sujets sur lesquels ces qualités agissent, pour expliquer toute leur action, & rendre raison de toutes ses suites. On s'en tient à ce qu'on fait & qu'on voit, on y demeure ferme, & on laisse à part ce que l'on ignore & qui est obscur. Cette ma-





xime doit s'appliquer à une infinité de sujets, mais principalement à la Religion.

Lors que d'un Principe, qui avoit paru certain, on vient à tirer une conséquence qui étonne; la première chose qu'on doit faire, c'est de bien développer le sens de cette conséquence; Elle peut renfermer diverses parties, dont les unes, suites nécessaires du principe vrai, d'où elles sont tirées, ne présenteront rien que de très-croiable: Mais le reste, qui faisoit paroître la conséquence fausse, le fera en effet, & n'aura aucune liaison avec le principe d'où les parties véritables découlent.

*La Sagesse est un Bien. Le Bien rend heureux. Donc le Sage est heureux dans les tourmens.* Le Sage est heureux de ne les avoir pas mérités. Il est heureux de les soutenir avec patience; Il est heureux d'en espérer la fin, & de s'assurer qu'ils seront suivis d'un heureux sort. Ce sont là des biens que la Sagesse lui procure. Mais sa félicité reçoit elle quelque atteinte par ses douleurs? Oui sans doute, car la Sagesse n'est pas le

le seul bien. La Sageſſe ne renferme pas ſeule tous les biens.

Quand la difficulté ne fera pas entièrement levée par de ſemblables diſtinctions, il faudra de nouveau examiner les principes qui ſont obſcurcis par les conſéquences qu'on en tire ; Il en faudra développer les différens ſens, en bien peſer toutes les preuves, & comparer, l'une après l'autre, chaque partie de la conſéquence avec chaque partie du principe. Cette méthode ſervira ſouvent à corriger quelque erreur, & à dégager entièrement le vrai d'avec le faux. Elle eſt ſur tout d'uſage lors qu'un principe vague ſe trouve combattu par quelque concluſion déterminée ; car alors l'erreur de la conſéquence eſt manifeſte, & la vérité du principe eſt obſcure. Une propoſition vague eſt, pour l'ordinaire, du moins un peu équivoque, & il ſe peut qu'on l'ait priſe dans un ſens qui n'eſt pas vrai pour en tirer cette concluſion qu'on trouve fauſſe. On a beau m'embarrasſer, par des reflexions vagues, ſur la facilité des hommes à ſe tromper, ſur leurs diſputes continuelles, ſur le grand



nombre d'erreurs où ils sont tombés; quand on conclud de là qu'on ne peut s'affurer de rien, j'oppose à cette conclusion vague, ces propositions déterminées: Ne suis-je donc point assuré que je pense? Est-il incertain que la douleur soit plus incommode que le plaisir? Est-il incertain qu'on soit plus aimable quand on ne pense qu'à nuire aux autres, que quand on a à cœur leurs intérêts? De même encore, on a beau me dire qu'il n'y a qu'une seule Substance; que pour faire le plus petit changement, il faut produire ce qui n'étoit pas, & par conséquent avoir une force infinie; que l'infini fait tout, & qu'il est nécessairement ce qu'il est: Dès que de là on conclud que je n'ai ni liberté ni pouvoir, mon propre sentiment m'engage à me défier de ces idées vagues, j'y soupçonne du sophisme & de l'équivoque, & en les examinant, je le découvre.

Mais quelquefois aussi les principes d'où l'on tire une conclusion qui étonne & qui paroît les ébranler, ces principes sont si précis & si clairs, que plus on les examine de près plus on se convainc de leur vérité,  
&

& ces conséquences qui surprennent en font des suites si nécessaires qu'on ne peut plus refuser de les admettre, dès qu'on est convenu des principes d'où elles naissent.

La divisibilité de la matière en fournit un exemple. Il ne peut y avoir dans un Corps aucune partie assez petite pour manquer absolument d'étendue, car des parties sans étendue ne sauroient former, par leur assemblage, aucune étendue & aucune grosseur; L'une ne sauroit ajouter quoi que ce soit à l'autre. Mais il suit de là qu'on divisera l'épaisseur d'un gland, en un si grand nombre de petites peaux, qu'il y en aura assez pour envelopper la Terre, & beaucoup au delà. Ces enveloppes seront trop minces, pour mériter encore le nom de peau, mais ce seront pourtant des enveloppes. L'Imagination a beau se révolter contre cette conclusion, & traiter de chimère ce qu'elle ne fait pas venir à bout de saisir; L'Entendement est convaincu & de la vérité des principes & de la nécessité de la conséquence, il comprend de plus, d'où vient que l'Imagination y répugne;



mais il méprise ses murmures & n'en est point ébranlé.

Les difficultés qu'on oppose à une vérité bien démontrée, aboutissent à prouver, non que nous nous trompons dans ce que nous connoissons évidemment, mais que nous ne savons pas tout. Ce qui n'a sa source que dans la foiblesse de nos yeux, ne doit pas nous empêcher de sentir la présence de ce que ces yeux voient, & de la lumière qui les éclaire suffisamment sur ces objets.

Il ne faut pas se laisser déconcerté par une difficulté, qui paroît renverser un système, il faut avoir le courage de l'envisager de près, & l'attention qu'on y donne fait naître de quoi la dissiper.

On lit dans l'hist. de 1711. qu'un Thermomètre qui avoit sa boule dans de l'eau, qu'un grand froid, qui régnoit alors, gela bien vite, monta toujours pendant 24. heures; l'eau où l'on plongea la boule, d'abord plus chaude que l'esprit de vin, le fit monter; qu'ensuite l'eau, en se gelant, & en s'étendant, pressa la boule, en diminua la capacité, & fit

fit monter sa liqueur ; qu'enfin elle cassa la boule , qu'on retira effectivement cassée.

Des événemens fortuits peuvent donner lieu à des circonstances paradoxes.

Il arrive souvent à deux personnes , qui sont dans des sentimens opposés , de s'embarraffer également l'un & l'autre , par des objections , auxquelles ni l'un ni l'autre , n'a rien à répondre de satisfaisant. Dans des cas de cette nature , chacun reste dans son sentiment , & soit par opiniatreté , soit par paresse , on se refuse à un nouvel examen.

Cependant , dans des matières fort composées , & dont l'éclaircissement dépend de la combinaison d'un grand nombre de conséquences , il se peut aisément qu'on se soit fondé sur quelques suppositions. Quel risque court on de recommencer l'examen tout comme si la question étoit nouvelle & qu'on ne l'eût jamais étudiée. Peut-être viendra-t-on à s'appercevoir qu'on s'étoit trompé en tout ou en partie , & par là on aura lieu de se féliciter : peut-être trouvera-t-on des éclaircissèmens qu'on n'avoit pas su dé-

découvrir ; peut-être enfin verra-t-on clairement, que l'éclaircissement de certaines difficultés exigeroit des lumières, qui passent nôtre Sphère présente.

D'où vient  
qu'il y a si  
peu de  
certitude  
dans les  
Sciences.

XI. Si, pour parvenir à la certitude, il est nécessaire de suivre la méthode que nous conseillons dans ce Chapitre, il ne faut pas s'étonner de l'imperfection où sont encore les Sciences humaines. La plupart des Ouvrages sont un amas irrégulier de clair & d'obscur, de certain & de vraisemblable, & apparemment de vrai & de faux. Qu'on réfléchisse de bonne foi sur l'ordre, ou plutôt sur le désordre dans lequel on a fait ses études. Combien peu y en a-t-il qui se soient fait un devoir de les recommencer avec toute l'attention & la circonspection, dont il faut nécessairement user pour se garantir d'erreur ? Après avoir amassé des matériaux, par ci par-là, avec beaucoup de désordre, on vole aux emplois, où l'on aura occasion de les mettre en œuvre. Alors, à force de répéter ce qu'on n'a jamais bien examiné, on se persuade qu'on le fait. Une infinité  
de

de choses se présentent à tout moment, qu'on fait encore moins, qu'on n'a pas le tems d'examiner, & sur lesquelles pourtant on se croit engagé par honneur de dire quelque chose; on en parle donc, & on en parle conformément au caractère dont on est revêtu, c'est-à-dire, décisivement.

Une décision faite ainsi à la hâte, & sans connoissance de cause, le moien de l'appuier que par des raisons tout au plus vraisemblables? on s'accoutume par là à se payer de la vraisemblance, & à exiger que les autres s'en paient. On prête le poids de son autorité à des raisons qui en manquent: Or dès que le poids des raisons & de l'autorité sont une fois confondus, on ne sauroit en trouver un léger, sans se faire accuser de manquer de respect pour l'autre & de commettre un grand scandale; de sorte qu'aimer la Vérité, & ofer s'appercevoir que de certaines gens se trompent, c'est, aux yeux de bien des gens, fouler aux piés les plus sacrés devoirs, & insulter la Religion. Tous les jours des ignorans, à force de se méprendre, & de se faire  
crain-



craindre, en viennent enfin, quoi que peu à peu, à cet excès de fierté & d'aveuglement.

Quand vous avoués simplement que vous ignorés une chose, qu'un autre croit savoir, cela flate son amour propre : Mais si vous ajoutés que les preuves qu'il en allègue ne vous paroissent nullement convaincantes ; Vous vous commettés avec la Vanité, & s'il ne s'irrite pas, c'est le plus souvent parce qu'il vous méprise affés, pour ne daigner pas vous haïr.



#### CHAPITRE IV.

##### *Du Pyrrhonisme.*

Explication des noms.

I. **C**E que nous venons de dire dans le Chapitre précédent suffira, sans doute, pour établir le repos, & former un goût de certitude dans tout Esprit raisonnable ; mais il y a des gens qui affectent de rester dans l'incertitude, & semblent craindre d'en sortir. On les a appellés autrefois *Academiciens*, parce que

que les Philosophes qui paroissent  
pancher à ce doute universel, ensei-  
gnoient dans une maison qui por-  
toit le nom d'*Académie*, en mémoi-  
re d'*Academus* Bourgeois d'Athènes,  
qui l'avoit leguée au Public pour les  
exercices de la jeunesse. On les ap-  
pelloit aussi *Scepticiens*, d'un mot Grec  
qui signifie *considerer*; parce, disoient-  
ils, qu'au lieu de se précipiter à dé-  
cider, ils aimoient mieux appliquer  
leur esprit à examiner, & à considé-  
rer les choses de tous les côtés. En-  
fin Pyrrhon, un des plus célèbres  
défenseurs de cette Secte, lui don-  
na son nom. Jusques à lui l'on dou-  
toit, s'il y avoit quelque chose de  
sûr dans nos connoissances; mais lui  
plus hardi décida, que cela seul n'é-  
toit point douteux, & que la seule  
proposition certaine, c'étoit que tout  
le reste étoit incertain. Les Scepti-  
ques en attendant la certitude, fai-  
soient cas de la vraisemblance; mais  
les Pyrrhoniens ne vouloient pas re-  
connoître qu'une proposition fût  
plus vraisemblable. En effet, com-  
ment dire qu'une proposition est vrai-  
semblable & approche du vrai, quand  
on soutient que l'Esprit humain n'a  
pas



67 LA LOGIQUE.

pas l'idée du vrai & n'en connoit pas le caractère ? Mais, d'un autre côté, comment ose-t-on dire que *un & un font deux*, n'est pas plus vraisemblable, que ce qu'il y a au monde de plus incertain ?

Je ne m'amuserai donc pas à faire sentir le ridicule & la contradiction de ces prétendus Philosophes ; car pourquoi disputer avec des gens qui visiblement, sans pudeur & sans amour pour la Vérité, ne cherchent qu'à se donner des airs de distinction, *Montagne*, dont l'imagination étoit assujettie au faux éclat, a bien senti qu'il y avoit plus d'air dans l'opinion de Pyrrhon, que dans celle du commun des Sceptiques ; aussi l'a-t-il adoptée, en disant à sa manière, sans se mettre en peine s'il se contredit ou non, & si ses paroles signifient quelque chose ou si elles tiennent du galimathias ; *Le sentiment de Pyrrhon est plus hardi & quant & quant plus vraisemblable.*

Deux sortes de Pyrroniens.

II. Qu'il y ait des gens dans le monde qui doutent absolument de tout, & n'osent se persuader qu'ils existent, c'est ce que l'on ne sauroit s'imaginer, à moins qu'on ne leur

sup-



suppose le cerveau troublé. Le gros des Pyrrhoniens font des gens qui croient plusieurs choses, car on ne fauroit entièrement étouffer la nature, ni venir à oublier tout-à-fait ce que l'on est. Ils se sentent donc, & non seulement ils sentent qu'ils font quelque chose, ils croient encore de commercer avec les autres hommes, & il se rendent à plusieurs vérités : C'est ce qui leur arrive toujours quand ils ne sont pas sur leurs gardes : mais dès qu'on les interroge, ou dès qu'ils viennent eux-mêmes à réfléchir sur la Loi qu'ils se sont faite de penser tout autrement que le reste des hommes, ils ne veulent rien avouer, ils cherchent des défaites, & des embarras pour se troubler & pour troubler les autres.

Il est des erreurs qui ne peuvent jamais triompher entièrement de la Nature. Il est des préventions, qu'on défend avec chaleur dès que quelcun les conteste, mais qu'on ne fuit du tout point, dès le moment qu'on cesse d'y faire une attention expresse ; On pense, on parle, on agit tout comme si on étoit dans des principes opposés ; C'est-là l'état,  
par

par exemple, d'un homme qui nie la liberté, qui s'est mis en tête que tout est Méchanisme; au dedans, au dehors, dans les Corps, & dans les Esprits; car dans l'occasion il délibère, il pèse les raisons de côté & d'autre, & suivant l'importance des matières & l'intérêt qu'il y prend, il aime mieux suspendre son jugement, que de se déterminer à la légère. Il se fait bon gré de ses précautions; il fait cas de ceux qui en usent bien avec lui; Il se croit obligé à la reconnoissance; Il hait les ingrats; Il se plaint de l'injustice, de l'impolitesse, de la fierté; Il condamne ceux dont il croit avoir sujet de se plaindre; Il aime à les rendre odieux; Il les met tant qu'il peut dans le tort, il étale leurs fautes & dans l'occasion il les accable eux-mêmes de reproches. Quelle comédie si tout est machine! j'aimerois autant qu'on fit des complimens au vent du Nord, & qu'on querellât celui du Midi, quand on a besoin de l'un, & que l'autre vient à le traverser. Quand on maltraite un Pyrrhonien, pourquoi se plaindrait-il s'il n'y a rien d'injuste?

Mais



Mais ils sont tous accoutumés à se contredire, ils se moquent de la crédulité des autres : mais suivant leurs principes, ils ne devoient railler personne, puis qu'il n'y a rien de ridicule.

En vain une teinture trop légère des Sciences, & une trop grande précipitation à les parcourir, avoit fait prendre à Cicéron le parti de l'incertitude ; de tems en tems, il revient à lui-même, & se rendant à la voix de la nature, il reconnoit qu'il y a des vérités si évidentes qu'il n'est pas possible de les ébranler. (1)

Dès que l'on reconnoit un homme affermi dans cette manière de penser, & obstinément résolu à y persévérer, qui s'y plait & méprise les autres, quand ils essaient de l'en ramener ; il faudroit être atteint d'une folie presque égale à la sienne pour perdre son tems à lui parler. On pourroit lier un homme qui au-  
roit

(1) *Est quedam ita perspicua veritas ut eam infirmare nulla res possit.*

*Quantquam omnia alia falsa, incerta sunt, caduca, mobilia, Virtus est una altissimis de fixa radicibus, que nunquam ulla vi labefactari potest, nunquam dimoveri loco. Orat. pro P. Quintio.*



roit la fureur de vouloir se crever les yeux du Corps, mais comment retenir un homme qui aime à fermer ceux de l'esprit, & qui veut sans cesse abuser de sa liberté, & établir, dans cet abus continuel, son plaisir & sa gloire? Il faut le laisser & le mépriser, puisque rien n'est plus digne de mépris que de s'armer contre l'évidence; car qu'y a-t-il de plus méprisable & de plus fou que de combattre par des raisons les principes du raisonnement? Que prétendent-ils conclure, s'ils n'ont point de principes, & s'ils ignorent de quelle manière on doit tirer une conséquence, afin qu'elle soit raisonnable & digne de quelque attention?

Si l'on regardoit des hommes si prévenus & si obstinés, avec tout le mépris dont ils sont dignes, peut-être qu'ils auroient honte d'eux-mêmes, & du moins ceux, qu'ils n'ont pas encore gâtés auroient honte de les admirer; mais quelque feu d'imagination, quelque politesse dans les manières, quelque apparence d'érudition, & sur tout une secrète corruption du cœur, & une habileté à déguiser & à colorer les Vices, leur

leur procure le commerce & les applaudissemens de bien des gens d'une médiocre vertu.

Un homme a porté le Pyrrhonisme à son comble, & son mal est absolument incurable, lors que forcé par une évidence qu'il ne peut éluder, sans tomber de contradiction en contradiction, il refuse néanmoins de s'y rendre, sous le ridicule prétexte que des réponses & des défaites qu'il ne fait pas trouver, un plus habile que lui les trouvera. Quand un *peut-être* de cette nature, le plus obscur & le plus incertain, l'emporte, chez un homme, sur la lumière la plus pressante & la plus convaincante, je le répète, seroit-on beaucoup moins fou que lui, si on continuoit à le vouloir persuader?

Si chacun de nous étoit ( ou se P. Buff.  
croioit ) le seul être au monde, il Met. Ent.  
ne faudroit plus penser à disputer. V.

Avant que de se mêler de Philosopher, on devroit se demander d'abord, y a-t-il du sens commun parmi les hommes? Qu'est-ce que le sens commun?

Ils fuient les éclaircissemens pour  
n'é





n'être pas contraints d'avouer, que leurs réflexions profondes se terminent à des idées creuses.

Quant à ceux qu'une excessive timidité, qu'une foiblesse de tempérament, ou que les sophismes de quelque imagination dominante, ont jetté dans le doute, l'embarras & la suspension d'esprit; j'estime qu'il faut les traiter comme on traite les malades d'esprit & les mélancholiques. Quand la tristesse s'est emparée d'une personne, & qu'elle paroît résolue à s'y enfoncer, il ne faut pas heurter sa marotte directement, ni se hâter trop de l'en tirer; Il vaut mieux la combattre de loin à loin, & lui présenter tantôt une petite récréation, tantôt une autre un peu plus intéréssante: Il ne se peut qu'à la fin on ne trouve quelque moment favorable, où le plus sombre consentira à sortir de sa tristesse pour se laisser aller à quelque étincelle de joie, & alors même il ne faudra pas y trop insister; il vaut mieux y revenir de tems en tems; Ce n'est que peu à peu qu'on pourra le ramener dans le goût du plaisir; & quand il s'y sera un peu  
for-

fortifié, ce sera le tems de lui demander, si cet état de joie ne vaut pas mieux que celui d'une humeur sombre, & de l'exhorter ensuite à se combattre & à se vaincre entièrement. On demandera de même à un esprit qui a la maladie d'une suspension affectée & opiniâtre, s'il pense, s'il existe, si le doute lui plait, s'il aimeroit à en sortir; s'il se sent dans l'incertitude, s'il est vrai qu'il s'y sente; & quand un plaisir succedera à une douleur, on lui demandera si ces deux états lui sont indifférens, s'il est assuré que le dernier est plus agréable que le premier. On le disposera par ces essais à connoître cette évidence qui force, & ce sentiment de vérité qui convainc, quand on veut bien le sentir & s'y rendre attentif.

Si les Pyrrhoniens ont raison, il faut avouer que le Genre-humain a de grandes obligations à ceux qui l'ont trompé, & qui, après s'être flattés eux-mêmes de savoir ce qu'ils ne favoient pas, font venus à bout d'établir diverses maximes, & de les faire passer pour indubitables. Sans de si heureuses erreurs, nous vivrions



sans principe & sans règle, & il n'y  
 auroit aucune lumière, aucune leçon  
 & aucune preuve que nous ne fus-  
 sions prêts d'abandonner, à la pré-  
 mière fantaisie qu'il nous en pren-  
 droit : car pourquoi se gêner pour  
 suivre ce qui, peut-être, est bon,  
 mais qui peut-être, ne l'est pas ?  
 Quels reproches peut-on faire à un  
 homme qui n'abandonne que des ma-  
 ximes incertaines ? Tout ce que Ci-  
 ceron trouve d'affreux pour le Gen-  
 re humain, dans l'opinion de ceux  
 qui ne reconnoissent point de Pro-  
 vidence ( *de Nat. Deorum* lib. I. )  
 convient encore plus juste aux Pыр-  
 roniens. S'ils ont raison, il n'y a  
 ni Religion, ni Piété, & dès là,  
 plus de justice, plus de liaison en-  
 tre les hommes. Il faut que la So-  
 cieté périclite dans la confusion & dans  
 le désordre.

Naissance III. J'emploierai le reste de ce  
 du Pыр- chapitre à remonter aux sources d'u-  
 rhonisme. ne manie si honteuse à notre espè-  
 ce, & à rechercher les causes qui  
 y jettent encore aujourd'hui plusieurs  
 personnes, & qui les y affermis-  
 sent.

Le travail corporel, & le soin de  
 pour-

pouvoir aux besoins les plus pres-  
 sans de la vie, firent d'abord tou-  
 te l'occupation des hommes, mais  
 dès que l'œconomie, l'amas de quel-  
 ques héritages, l'acquisition de plu-  
 sieurs domestiques, en eurent tiré  
 quelques-uns de la dure nécessité de  
 travailler de leurs mains, les uns se  
 laissèrent aller à la mollesse ; d'au-  
 tres, plus actifs & plus turbulens,  
 cherchèrent leurs plaisirs dans l'agi-  
 tation ; à la chasse succéda la guer-  
 re ; de petits Etats se fondèrent, &  
 de l'assemblage des petits, se formé-  
 rent peu-à-peu les grands Empires.  
 Mais, & avant la formation des E-  
 tats, & depuis qu'ils furent réglés,  
 les Génies les plus excellens s'ap-  
 pliquèrent à perfectionner leur Rai-  
 son, & leurs plus grands soins fu-  
 rent de s'avancer en connoissance.  
 Des gens tout occupés de ce dessein,  
 & par là peu sensibles aux voluptés  
 & à tout le reste de ce qui amuse,  
 qui divise les hommes, & les rend  
 vicieux, se firent remarquer par leur  
 sagesse & leur désintéressement ; de  
 sorte que leur probité d'un côté, &  
 d'un autre la justesse & l'étendue de



discernement qu'ils s'étoient acquis par la méditation, les mirent en état de servir utilement les autres hommes ; ils brillèrent par là dans la Société.

Les Grecs, dont le génie étoit naturellement actif & ambitieux, & qui se trouvoient partagés en un grand nombre de petites Républiques, remarquant que les génies cultivés s'emparoiéent toujours de l'estime publique, s'élevoient toujours aux dignités, recommandérent les Sciences à leurs enfans & eurent à cœur de les faire étudier. Des Philosophes sages, ensuite des Sophistes présomptueux se chargérent de ce soin ; quelques-uns se contentérent de la gloire de servir par là leur Patrie, & d'autres se firent paier quelque salaire de leurs travaux. L'éducation de la jeunesse étant devenue un Métier, on chercha à s'y distinguer comme dans les autres. Ceux qui pouvoient mettre au jour quelque nouveau sentiment, & qui avoient assez d'habileté ou de bonheur pour accréditer quelque nouvelle méthode, se procuroient le plaisir d'immortaliser leur nom, &

de

de voir que leurs Disciples se faisoit un honneur de le porter. (3)

On donna donc dans les nouveautés; elles valoient à leurs Auteurs. La diversité des sentimens alluma des disputes; ces exercices plurent & aux Auditeurs & aux Acteurs mêmes; ils amusoient les uns & repaissoient la vanité des autres. Or rien de plus nouveau que de douter universellement de tout; rien de plus brillant dans les disputes, que de s'élever, sans exception, contre tout ce qui a été dit, & tout ce qui se pourra dire. Ils tiroient encore de là un grand avantage, c'est que jamais on ne pouvoit répondre à leurs argumens par *retorsion*; on ne pouvoit jamais les battre par leurs propres armes; on ne pouvoit point avoir de revanche contr'eux, ni les prendre par leurs paroles; car il n'embrassoient aucun sentiment, & ce qu'ils avoient soutenu aujourd'hui, ils étoient prêts à le combattre demain; ils l'avançoient non comme une vérité, mais comme une difficulté: ainsi ils avoient le plaisir

D 3 fir

(3) *Graci homines contentionis cupidiores quam veritatis.* Cic. de Orat. Lib. I.



fir de battre sans s'exposer à être battus à leurs tour ; ils ne donnoient point de prise sur eux.

Les Pyrrhoniens se donnèrent du crédit en se faisant honneur de quelques noms illustres desquels ils abusoient. Comme le nombre des ignorans & des crédules surpasse de beaucoup celui des Esprits éclairés, circonspects & judicieux, il n'y a qu'à avoir un peu de bonheur, & qu'à parler hardiment, pour être crû par la multitude & pour imposer au grand nombre. Il se trouva donc quantité de Sophistes, qui, trop avides de louanges, & peut-être encore de gain, décidoient sans hésiter sur tout ce qu'on leur proposoit ; ils ne vouloient pas qu'il fût dit que quoi que ce soit leur fût difficile ; & ils ne craignoient rien tant que de paroître hésiter sur quelque chose ; la vanité & le galimathias de ces Pédans devint un objet d'horreur à tous les véritables Philosophes ; les plus sages, scandalisés de cette immodestie, prirent le parti opposé & parlèrent, sur les sujets qui leur étoient le plus certainement connus, avec autant de retenue que s'ils les examinoient en-

co-



core, & vouloient simplement en délibérer avec les autres. Au lieu de prononcer en maîtres, comme ces présomptueux que l'on appelloit *Dogmatistes*, ils paroissoient plutôt vouloir s'instruire; ils questionnoient ceux de qui ils étoient interrogés, & les conduisoient insensiblement à découvrir eux-mêmes ce qu'ils souhaitoient de savoir. On interpreta mal cette modestie; on la regarda comme un caractère de suspension, & comme la fuite d'une juste défiance de leur peu de lumière; peut-être aussi que quelques-uns d'eux outrèrent ces expressions modestes, & ces manières de parler douteuses, car il n'est que trop ordinaire à l'Esprit humain d'aller d'une extrémité à une autre.

*Proverbe. XVIII. 1.* Un particulier cherche à parler suivant son goût, & il veut se faire considérer en affectant de savoir comme tout doit aller.

*Ecclesiastique XVIII. 24.* Les habiles gens font paroître leur sagesse dans leurs discours. Bien instruits de la vérité & de la Justice, ils donnent modestement d'exquises instructions





tions. Parler avec autorité c'est ce qui n'appartient qu'à Dieu.

Ecclesiastique. XIX. 19. La science de malice n'est point sagesse, & le conseil des méchans ne mérite pas le nom de Prudence.

Il est certain que la précipitation est une cause des plus universelles de nos méprises. Le plaisir de décider, quand on s'y livre, en fait naître l'habitude, de là les erreurs & l'obstination dans les erreurs. Pour prévenir la naissance d'une dangereuse habitude, un moyen des plus justes & des plus efficaces, c'est de s'accoutumer, sur les sujets même les plus légers, à ne prononcer point décisivement, c'est de ne prendre pas ce ton dans les choses même dont on est le plus persuadé; mais de se borner à faire connoître ce qu'on pense, par la solidité réelle des preuves, dont on l'appuie. C'étoit le Stile de Socrate, il faisoit semblant de chercher à s'instruire, & il amenoit insensiblement ceux avec qui il s'entretenoit, à découvrir eux mêmes les vérités, qu'il avoit paru chercher, quoiqu'il les connut déjà.



Il faut ne se faire aucun scrupule d'abandonner la sincérité & la bonne foi, pour accuser Socrates de Pyrrhonisme, lui qui ne prévoit point de fin aux calamités des hommes, que quand ils seront gouvernés par des véritables sages & non par des Pyrrhoniens, des Philosophes sans Principe : il n'y a qu'à consulter les définitions qu'il en donne. Il y revient souvent il les étend & les appuie.

En lisant ce que Platon nous en a conservé, on trouve, par-ci par-là les règles de la Logique, telles que nous les donnons. *Je vois, dit-il, la figure de mes doigts & je ne revoque point en doute ce témoignage de la vue, parce que jamais elle ne varie à cet égard.*

Quand les sens représentent le même Corps petit & grand, dur & mou, pesant & léger, vite & lent tout à la fois, l'entendement démêle ces embarras, il sépare les idées qu'on avoit confondues & ramène à la vérité.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'encore aujourd'hui une juste aversion pour les pedans, qui sans savoir presque rien, affectent de savoir tout,



empêche de grands hommes de prendre un air de confiance, sur les sujets même qui leur sont le plus connus, & sur lesquels il ne leur reste aucun doute.

L'esprit décisif paroît d'autant plus méprisable que c'est le caractère des petits génies, qui ne voient presque rien au delà de leurs préjugés, de leurs intérêts, & de ce à quoi la coutume les a assujettis; il faut avoir de l'étendue & de la force d'esprit pour savoir douter à propos & suspendre son jugement; mais c'est une mollesse de douter toujours; on s'exemte par là de la peine de discerner le certain d'avec ce qui ne l'est pas, discernement qui ne se fait pas sans beaucoup d'attention & de peine.

On s'étoit trop hâté; on avoit d'abord voulu savoir une infinité de choses, & au lieu de s'attacher premièrement aux essentielles, c'est-à-dire, à celles qu'il nous importe le plus de bien connoître, & dont on auroit pû s'assurer, si on avoit eu autant de goût pour la simplicité que pour le brillant, & les subtilités hors de leur place, on s'aban-

don.

donna à mille questions dont non seulement on pouvoit fort bien se passer, mais dont même l'on ne possédoit pas les principes. De là les disputes, les doutes, & enfin l'incertitude universelle. Les Dogmatistes promettoient la lumière, & ne donnoient souvent que des ténèbres: Les Pyrrhoniens, trop impatiens, & chagrins de ne voir pas d'abord les choses, comme ils souhaitoient de les voir, se condamnèrent à ne faire aucun usage de leurs yeux.

Les Sciences ne faisoient encore que de naître; Un heureux naturel suppléoit à la *Logique*, dont on ne connoissoit que très-peu de règles. En matière de *Physique*, l'on ne s'étoit point avisé de vérifier toutes ses conjectures par des expériences; on n'avoit point pensé à faire un juste amas des Phénomènes, avant que de hazarder des principes, qui devroient ensuite servir à les expliquer. On n'avoit aucun *Système de Morale*; on discernoit la Vertu d'avec le Vice par goût & par instinct. Néanmoins dans ces foibles commencemens, on se laissoit déjà aller à mille questions très-composées; on decidoit



hardiment sur une infinité de cas, dont les principes n'étoient pas assez connus. Faut-il s'étonner si alors on embrouilla tout & si on donna prise aux Pyrrhoniens ? Mais sommes-nous aujourd'hui dans le même cas ? & tant d'attentions, tant d'expériences, tant de méthodes & tant de précautions, tout cela n'aura-t-il abouti qu'à nous convaincre qu'on ne peut rien apprendre ? C'est aujourd'hui qu'on est en droit de dire beaucoup plus que du tems de *Cicéron*. „ Parce que dans un tems „ où tout étoit nouveau dans les „ Sciences, les hommes n'en auront „ parlé qu'en hésitant, & comme des „ gens qui n'auroient fait que de naître, faut-il s'imaginer qu'on en doit „ ve toujours parler avec la même „ incertitude, après que de grands „ génies ont donné, depuis tant de „ siècles, tous leurs soins à s'éclairer ?

Causés in-  
terieures.

IV. Il faut avouer que les hommes sont prévenus de plusieurs dispositions, qui s'accroissent tout à fait avec cet Esprit de suspension, & les engagent à se contenter de la sim-



simple vraisemblance, sans se mettre en peine de la certitude.

Premièrement, il faut bien de la peine pour démêler la vérité de l'erreur, & la certitude de la probabilité; il faut de l'attention, du tems, de l'ordre, & le cœur humain aime à s'affranchir de la peine. L'homme est un animal d'habitude, & parce que dans la conduite de sa vie, il se voit à tout moment obligé d'agir avant que d'avoir eu le tems de se bien instruire, & que souvent la combinaison multiple des circonstances, jointe au peu de tems qu'il a pour délibérer, le met dans l'impuissance de voir sûrement quel est le meilleur de plusieurs partis qui se présentent, il choisit, comme il peut, & ensuite il s'accommode & se contente de la simple probabilité, dans les matières de spéculation, à force de s'accoutumer à ne suivre point d'autre lumière dans la pratique.

On n'a pas l'esprit assez formé dans le premier âge pour examiner les choses dans l'ordre & avec les précautions nécessaires pour s'en assurer. La manière même dont on élève ordinairement les jeunes gens, leur



leur rend ce discernement impossible ; le plus souvent on ne se trouve en état de le faire , qu'après être fortis de dessous des maîtres , qui ne l'ont jamais fait , & qui ne savent ce que c'est ; mais malheureusement alors on ne s'en soucie plus, l'habitude de s'en passer est prise.

On aime naturellement à parler : ceux qui parlent le plus passent dans l'esprit de bien des gens pour les plus habiles, & l'amour propre s'applaudit toujours quand on est longtemps écouté. Or pour obtenir ce but , c'est assez d'être parvenu à des connoissances vraisemblables ; le tems même qu'il faudroit donner à éplucher exactement & à méditer profondément , ne laisseroit acquérir que tard la facilité de l'expression & l'abondance des paroles.

L'esprit humain est encore naturellement fort léger ; il se peut aussi que l'éducation & l'habitude contribuent beaucoup à ce défaut ; mais quoi qu'il en soit , naturellement , ou par habitude , il est sûr que ce défaut règne. Il faut donc se surmonter soi-même , & par conséquent il

en.



en coûte bien des efforts pour s'arrêter longtems sur le même sujet, revenir sur ses pas, repasser sur ce qu'on a acquis, le lier avec ce qu'on y ajoute. Or tous ces soins sont nécessaires pour s'acquérir des lumières sûres.

Les maux où l'on s'expose, dès qu'on ne pense pas à la mode, la contrainte dans laquelle on se voit obligé de vivre par rapport aux sentimens, tout cela fait qu'au lieu de travailler à acquérir une pleine certitude, on est ravi de s'en tenir à quelque légère vraisemblance; on se fait une loi de s'en contenter: Par là on perd le goût de l'évidence, & on se dispose au Scepticisme. Des Docteurs fiers & ignorans sont souvent cause que les hommes ne croient rien, en voulant les assujettir à croire tous la même chose.

Mais rien n'est comparable à la fatigue de tout recommencer; l'idée seule d'un travail de cette nature épouvante; Il faut un courage extraordinaire, & un amour invincible de la Vérité pour s'y résoudre. Cependant, de la manière dont on est obligé de faire ses premières études.

des





des, & dans le désordre où l'on étudie, sous l'autorité impérieuse de la plupart des Maîtres, qui exigent de leurs disciples une dépendance fervile, on ne sauroit se procurer un Système sûr & suivi, à moins de revenir sur ses pas, & de se remettre dans la route des premiers principes & des élémens, pour débrouiller peu à peu les embarras où l'on se trouve. Mais quand on s'est fait une habitude d'étudier sans examen, il n'est pas facile de se résoudre à la changer; On prend donc le parti de ne rien croire, parce qu'on ne veut rien chercher comme il faut.

Comme très-peu de gens étudient uniquement dans le dessein de connoître la Vérité & de la suivre, & que très-peu même en font leur principale vûe, toute digne que soit cette vûe, & de la Vérité elle-même & de Dieu qui en est la source, peu de gens veulent se donner les soins nécessaires, pour arriver effectivement à cette connoissance. On se contente de passer pour savant & pour bien instruit de la Vérité, sans se mettre en peine si on l'est en effet, & pourvû que les autres le croient

croient, on a tout ce que l'on souhaite. Or on s'approche tout autrement de ce but, en n'examinant pas, qu'en examinant, car ceux qui ont la mémoire chargée d'un plus grand nombre de lectures, ceux qui peuvent parler sur un plus grand nombre de sujets, & faire sur chacun d'eux un plus grand nombre de remarques, passent, dans l'esprit de la plupart des gens, pour les plus habiles.

Dans le tems où les Sciences étoient encore, comme dans leur berceau, l'affectation de tout savoir étoit déjà à la mode. Cicéron (*de Orat. lib. III.*) fait mention d'un Hippias qui faisoit profession aux jeux olympiques de n'ignorer quoi que ce soit, ni dans les Arts liberaux, ni dans les Arts mécaniques: Géomètre, Musicien, Poète, Physicien, &c. lui-même avoit fait ses habits, ses souliers &c. il n'y avoit pas jusqu'à l'anneau qu'il portoit à son doigt qui ne fut de son ouvrage. Socrate étoit le fleau de ces gens là, & c'étoit pour rendre leur orgueil plus méprisable par sa modestie, qu'il disoit, *une seule chose sai-je, c'est que je ne sai rien*, expression dont les  
Pyr-



Pyrrhoniens ont abusé pour s'autoriser par un si grand nom.

Mais peut-on se faire un Nom, quand, dans l'érudition qu'on étale, le faux se trouve mêlé avec le vrai? Fort aisément; car enfin, entre ce grand nombre de Juges qui décident de la réputation, combien peu s'en trouve-t-il qui soient en état de démêler le solide d'avec le vraisemblable?

On aspire à des emplois, & on s'y élève le plutôt qu'on peut; on en embrasse encore tout autant que l'on en peut obtenir, on travaille à sa fortune, on s'occupe à s'acquiescer du bien, & outre cela l'on veut se donner des recreations & passer agréablement sa vie. Ainsi distraits, & ainsi occupés de tant de choses différentes du vrai savoir, quels progrès peut-on faire dans la connoissance sûre de la Vérité? Mais on ne se reproche point sa négligence à la chercher cette Vérité, dès que l'on suppose au dessus de l'homme le bonheur de s'en assurer.

De quoi serviroit-il de passer dans le monde pour un savant & pour un bel esprit, si on ne se donnoit pas

pas



pas le loisir de profiter des avantages que cette réputation procure ? Elle donne entrée chez les Grands, on mange à leur Table, & on est de leurs plaisirs. N'est-il pas juste de se prévaloir d'un heureux génie ? Pourquoi négligeroit-on de recueillir les fruits de ses travaux ? Mais par cet empressement à se prévaloir de la récompense, ne cesse-t-on point de la mériter ? On perd la meilleure partie de son tems, & on interrompt ses progrès ; on les abandonne même précisément quand on s'est mis en état de les mieux pousser. Mais, qu'importe, répond un cœur séduit par les plaisirs & par l'éclat de la fortune, pourquoi passeroit-on sa vie dans des efforts surperflus, quand l'Esprit humain est condamné à n'aller jamais au delà de la vraisemblance ? La Nature lui laisse voir des dehors amusans, mais dès qu'il en veut percer le fond, elle se dérobe à ses regards. Or il en est de toutes les Sciences comme de la Physique ; l'on s'y repaît d'agréables illusions, ou si on ouvre plus attentivement les yeux, on n'avance que pour condamner les pas que l'on a déjà faits.



Il y a de certaines bornes qu'on ne fauroit toucher dans le Pais des monstres & des difficultés. C'est ainsi que des gens d'esprit & de réputation, en faisant l'apologie de la mollesse, découragent les mieux intentionnés par les terreurs paniques dont ils les effraient.

Ceux qui cherchent de bonne foi la Vérité, mais qui se trouvent d'un naturel trop lent ou trop impatient, se dépitent de ne la trouver pas d'abord, & encore plus de la manquer de tems en tems ; & dans le chagrin qui les faisit, regardant comme impossible ce qui est seulement difficile, ils renoncent à un dessein dont le succès ne les a pas d'abord assez flattés.

Il en est d'autres dont l'esprit également vain, vif & pénétrant, trouve tant de plaisir à découvrir des méprises dans ceux qui les ont enseignés, & à s'élever par là au dessus des maîtres, qu'ils ont regardé, dans leur jeunesse avec vénération, qu'entraînés par cet ambitieux plaisir, ils se déterminent à faire consister toute la douceur de leurs études à critiquer & à refuter, & par là contrac-

tractent une malheureuse habitude de regarder toutes choses à contre-sens, de fermer les yeux à la lumière, de se détourner de l'évidence pour s'égarer dans des faux fuivants : C'est ce qui arrive généralement à tous les esprits chicaneurs. La trop grande habitude de disputer que l'on contracte dans l'Ecole, est par là un écueil des plus dangereux.

Les hommes outrent tout, on le voit dans les Critiques ; Ils ont heureusement corrigé quelques passages d'un Auteur. De là ils se font un plaisir de conclure qu'il est rempli de fautes, & de substituer, à chaque page, leurs expressions aux siennes, souvent sans fondement, souvent encore contre la Raison.

L'autorité que se donnent la plupart des Maîtres peut gâter les Disciples en plus d'un sens, & on ne sauroit disconvenir qu'elle ne puisse tourner du côté du Pyrrhonisme ceux qui n'aiment pas à se soumettre servilement ; C'est un doux plaisir, pour un Disciple mal content, d'accuser son Maître de ne savoir rien, & la sotte vanité d'un Docteur, qui fait peu de chose & croit tout savoir,



voir, semble autoriser ce plaisir; & il faut avouer qu'elle le rend au moins tant soit peu excusable.

Enfin on a le malheur de se trouver tout d'un coup affranchis de conducteurs, dans l'âge où les passions dominent avec le plus de force. Alors agités par leurs mouvemens impétueux, on se livre à ces nouveaux Maîtres & à leurs plaisirs séduifans, avec d'autant plus de douceur & d'autant moins de réserve, que regardant tout comme douteux on ne connoît plus de règles sûres, & qu'on se voit par là en droit de prendre sa fantaisie pour unique règle. On se regarde au dessus de tout, dès qu'on a eu le courage de s'élever au dessus de la Religion, & en la regardant comme incertaine, c'est le triomphe de l'orgueil.

La corruption du cœur est le grand principe du Pyrrhonisme; on aime à mettre d'accord son esprit avec ses inclinations, & un homme qui s'abandonne aux impressions des Sens & aux égaremens de l'Imagination qui n'ont rien de fixe (11), ne se

(11) *Hoc habent inter cetera boni mores, placent sibi & permanent. Levis est malitia, sæpe mutatur non in melius, sed in aliud.* Sen. Ep. XLVII.



reproche point ses légèretés, dès qu'il se persuade qu'il n'y a point de règle sûre, & en vivant à l'avanture, il se félicite même de vivre conséquemment.

On entre dans le monde sans principe, sans Système bien lié & bien démontré, on se trouve sans défense contre mille séductions, & l'on ressemble à un homme qui entreroit dans le champ de bataille sans armes.

Il faut bien que la religion soit établie sur de solides fondemens, puisque pour l'ébranler il faut tout renverser, & que pour s'en défaire il faut douter de tout: il lui est glorieux que pour en obscurcir la certitude il faille éteindre toutes les autres vérités. Mais il y a assurément de quoi s'étonner, que des gens qui ne sont pas aveuglés par une vie licentieuse, & qui ne se sont pas perdus dans la débauche, se fassent une peine de vivre avec bien-séance & suivant la dignité de notre Nature, & d'espérer un meilleur sort après cette vie. Il se peut que les petitesse & les puerilités dont on charge la Religion, les superstitions





tions qu'on y mêle, les inutilités dont on l'embrouille, l'austérité, l'air sombre, la contrainte dont on accompagne les premières leçons que l'on en donne aux enfans, forment dans le cœur humain des impressions, qui ne s'effacent pas aisément, qui le disposent à la tristesse, & à sentir de certaines repugnances sourdes & aveugles, dès qu'il est appelé par les autres, ou qu'il se sollicite soi-même à la dévotion.

La machine s'accoutume, dès l'enfance, à se rendre au Prêche ou à la Messe de certains jours & à de certaines heures; & dans tout le reste de la vie on en conserve l'habitude de la même manière que l'on s'en est fait une de prendre du tabac, ou d'aller à la place publique, où souvent on s'ennuie & l'on baille de même qu'au Sermon. Les petits génies, qui sont ordinairement les plus assujettis à la force de la Coûtume, ne se font aucune peine de celle dont je parle, & elle seule jointe à quelques menues pratiques, de même nature, compose toute leur Religion; Mais il se trouve parmi les hommes des Esprits plus élevés



levés & qui supportent avec plus d'impaticence le joug d'une coutume qui resserre leur liberté, sans les dédommager assez, par quelques fruits raisonnables, de la contrainte qu'elle leur impose; si des gens ainsi tournés ne connoissent la Religion que par ses dehors, & si on les leur a toujours proposés dès l'enfance, comme le capital & à peu près le tout, ils courent grand risque de passer le reste de leurs jours sans Religion faite de la connoître.

Il ne faut pas douter que les fausses idées dont on se remplit dans l'enfance en matière de Religion, ne contribuent au Pyrrhonisme & n'y amènent bien des gens. D'abord on se persuade, sans preuves, & à force de l'entendre répéter, d'un ton ferme, & d'un air assuré, que tel & tel sens est le véritable sens d'un passage & le plus naturel qu'on lui puisse donner, que tel & tel Dogme, telle & telle maxime est essentielle à la Religion. On s'aperçoit ensuite que ces prétendues vérités, sucées avec le lait, sont incompatibles avec les pures lumières du bon sens; là-dessus on se fait un



devoir de sacrifier la Raison à des préjugés qu'on honore du nom de *Foi* : Mais après s'être accoutumé quelque tems à ne point compter sur l'évidence, on vient aussi à ne plus compter sur l'obscurité ; on abandonne sa prétendue foi, & tout devient incertain dans la Religion comme dans les Sciences.

Après s'être gêné dans son enfance à pratiquer de certains devoirs imaginaires, auxquels la Superstition a plus de part que la Raison, on trouve enfin qu'il est plus contre bon-sens, de se figurer un Dieu qui se plaise à ces grimaces, & qui se prêt d'en punir la négligence par les plus affreux châtimens, que de se figurer un Dieu qui abandonne les hommes à leur propre liberté, sans prétendre jamais leur demander compte de leur conduite. La Superstition suppose à Dieu de la petitesse, le Deïsme lui suppose simplement une indifférence indigne de sa sagesse. La petitesse paroît plus incompatible avec la Divinité que l'indifférence pour les hommes. D'une extrémité moins probable & extrêmement gênante on passe à celle où l'on trou



ve plus de repos. Le cœur fait faire ce passage.

Il n'y auroit donc point tant de Libertins, & la Religion seroit avouée par tous ceux qui aiment encore un peu la Raison, si tous ceux qui se mêlent de l'enseigner étoient raisonnables ; Ce qu'on y a mêlé l'a fait méconnoître, & comme les hommes insistent plus sur ce qui est de leur invention que sur ce que le Seigneur a pris soin de leur enseigner, l'essentiel de la Raison se trouve accablé sous des dehors très-respectés ; & des esprits qui raisonnent, mais qui, raisonnant avec trop de précipitation, poussent leurs conclusions trop loin, se laissent peu à peu aller à renoncer à l'essentiel par le raisonnable plaisir qu'ils trouvent à rejeter le superflu.

Deux grandes fautes s'unissent dans les Instructions qu'on donne à la jeunesse sur la Religion. On passe légèrement sur la pratique : Il s'en faut presque du tout au tout, qu'on ne s'attache principalement à en faire connoître l'importance, & à faire sentir à quel point elle est aimable. On se contente d'insister sur



la théorie, & pour surcroit de malheur les Dogmes sont proposés confusément, & les Preuves encore davantage. Après ces tristes préparations, vient un âge où l'on se trouve sans principe, & sans défense contre le torrent des passions & des doutes, par lesquels il leur est agréable de s'autoriser.

Entre les causes du Pyrrhonisme, il ne faut pas oublier de compter l'ignorance & la vanité de quelques Théologiens, qui ne pouvant souffrir qu'on les soupçonne d'ignorer quelque chose de ce qu'on peut savoir, & n'ayant fait qu'effleurer la Philosophie, dont quelquefois encore ils n'ont pas trop sujet d'être contents, s'avisent de dire qu'elle ne sauroit contenter un homme raisonnable, & ne s'apperçoivent pas assez que, par ce langage, ils sacrifient à l'intérêt de leur réputation, & quelquefois à celui de leurs vénérables chimères, l'intérêt de la vérité & de la religion en général.

Dès que l'on a posé un principe faux, l'on va de conséquence en conséquence & d'erreur en erreur, à des extravagances, dont l'absurdité



dité faite aux yeux. Mais dans la bonne opinion que l'on a de soi-même, & prévenu que l'on est en faveur de tout ce que l'on a une fois conclu, on ne veut se retracter sur quoi que ce soit; le doute même paroît un manque de foi, & l'on aime mieux avouer que la raison se trouve quelque fois opposée à la vérité, que de demeurer en suspens sur la vérité d'une conséquence qui ne paroît pas raisonnable. Cependant la raison est le fondement de toute notre certitude; c'est elle qui nous démontre la vérité de la révélation, & qui nous fournit des règles pour l'expliquer sûrement, de sorte qu'avouer, que ce qui lui paroît absurde & contradictoire, quand elle use de toute son application, peut néanmoins être vrai, c'est ébranler toutes nos connoissances, en s'appant la certitude de leurs fondemens; c'est renverser la Religion, & la livrer en proie aux doutes, par un zèle mal entendu pour quelques-uns de ses prétendus dogmes.

La *Raison* humaine est *petite*; elle est *aveugle*; elle est *superbe*, disent gravement & dévotement des



gens qui jugent de la raison de tout le monde, par le misérable état de la leur; Il faut être fou, pour dire que le petit & le vain sont des apâges de la raison, qui au contraire nous éclaire & nous rend en même tems & solides & modestes; Le petit & le vain, loin de composer l'homme raisonnable, forment précisément l'homme impertinent; Il faut avoir bien de la présomption pour faire soi-même son portrait, & dire ensuite hardiment, voilà le juste tableau de la raison, le plus grand des dons de Dieu, sa brillante image; car on est éclairé & on est sage, on lui plait par conséquent à proportion que l'on est raisonnable.

Cet abaiffement infini de la raison, au dessous de la foi, a un air de zèle & de religion; le ton & l'air dont on fait ce parallèle impose encore aux ignorans, mais les Théologiens, c'est-à-dire ceux qui sont chargés du sacré dépôt de la religion, devroient veiller sur sa défense, avec plus de circonspection, & ne point fournir, par leur imprudence & par leur zèle aveugle, des  
ar-

armes aux Fanatiques & aux Pyrrhoniens. *Montagne*, qui trouve tout bon & qui fait arme de tout dès qu'il s'agit de son hypothèse favorite, prend un ton dévot, pour faire l'éloge d'un cœur Pyrrhonien. (Liv. II. Chap. XII.) *Combien & aux Loix de la religion & aux Loix Politiques se trouvent plus dociles & aisés, les esprits simples & incurieux, que ces esprits surveillans & pedagogues des causes divines & humaines? Il n'est rien en l'humaine invention, où il y ait tant de verisimilitude & d'utilité. Celle-ci presente l'homme nud & vuide, reconnoissant sa foiblesse naturelle, propre à recevoir d'enhaut quelque force étrangère, degarni d'humaine science, & d'autant plus apte à loger en soi la divine, anéantissant son jugement, pour faire plus de place à la foi; ni mescréant, ni établissant aucun dogme contre les loix & observances communes, humble, obeissant, disciplinable, studieux, ennemi juré d'hérésie, & s'exemptant par consequent des vaines & irréligieuses opinions introduites par les fausses Sectes. C'est une carte blanche préparée à prendre du doigt de Dieu telle forme qu'il*





lui plaira d'y graver. Plus nous nous renvoyons & commettons à Dieu, & renonçons à nous, mieux nous en valons.

Madame Des Houlières bâtit sur le principe de quelques Théologiens & sur le mépris qu'ils font de la raison, une Morale dont leur sévérité, jointe à quelque petit reste de cette raison qu'ils décrient tant, ne s'accommodera jamais.

Cette fiere raison, dont on fait tant de bruit,  
Contre les passions n'est pas un sûr remède :

Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit,

Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide,

Est tout l'effet qu'elle produit.

Que l'esprit de l'homme est borné!  
Quelque tems qu'il donne à l'étude,  
Quelque pénétrant qu'il soit né,  
Il ne fait rien à fond, rien avec certitude.

Longues erreurs qu'on a vû naître,  
Vous ne prouvés que trop, que chercher à connoître,  
N'est souvent qu'apprendre à douter.

Si la raison est incapable de nous éclairer, sur ce qu'il nous importe  
le



le plus de connoître, nous n'avons point de règle sûre ; Les mêmes coups, par où l'on s'efforce de terrasser la raison, tombent sur la Morale ; & si heureusement ce n'étoient pas des coups en l'air, ils renverseroient les principes de la vertu. Si la raison est incertaine, la fantaisie nous tiendra lieu de Loi ; de forte qu'il y a une Théologie à laquelle les Libertins ont beaucoup d'obligation.

La fantaisie de tout savoir, celle d'inventer, les invectives contre la raison, le Fanatisme, tout s'unit pour disposer au Pyrrhonisme. Ajoutons que les disputes qui règnent & qui ont régné de tout tems parmi ceux qui portent le nom de Savans, dans le monde, disposent encore à douter de tout, & à regarder comme chimérique & trop présomptueux, le dessein de s'instruire à fonds de la vérité. Rien de plus outré que cette conséquence. On dispute sans s'entendre, & sans avoir bien déterminé la question ; on décide par intérêt ; faut-il s'étonner si on ne convient pas ? Mais pour en conclure la nécessité du Pyrrhonisme,



me, il faut supposer que ce sont là des défauts dont on ne sauroit se corriger. Un grand nombre de gens se font très-mal conduits dans leurs études : donc si même l'on s'y conduit bien, par de bons principes, & dans un ordre exact, on n'aura pas plus de succès qu'eux. Ce raisonnement est d'une absurdité visible. Qu'on fasse réflexion sur les caractères de ceux qui ont usurpé les titres de Doctes, on trouvera parmi eux des ambitieux qui ne songeoient à apprendre que ce qui mène aux dignités, ou qui peut perpétuer un nom ; des opiniâtres qui ne connoissoient que deux plaisirs, l'un de mordre & l'autre de ne démordre jamais ; des génies rampans, & qui, incapables d'élévation, li-foient gravement à leurs Disciples, dans un âge avancé, ce qu'ils avoient décrit fervilement, dans leur jeunesse, sous des Maîtres qui ne valoient pas mieux qu'eux ; on trouvera des gens qui, sortis de la bouë, ne fa-voient ce que c'est que grandeur d'a-me & amour pure de la Vérité, des Esprits foibles, & qui, portés à leur vocation par contrainte, ou réduits

à



à la choisir par nécessité, s'étoient troublé la cervelle par des efforts, & par des assiduités de lecture au dessus de leur portée; des gens enfin, qui ne se formant d'autre idée du savoir qu'une mémoire farcie de recueils, tout Docteurs qu'on les appellât, n'étoient néanmoins que des ânes chargés de Science. On trouve encore parmi les prétendus Doctes, des gens qui, incapables de se faire écouter sur des matières ordinaires, en les présentant sous des faces nouvelles & intéressantes, se font jettés dans l'extraordinaire & dans les paradoxes, & qui, cherchant à briller plutôt qu'à être utiles, avoient plus à cœur de passer pour savans que de l'être, & songeoient moins à éviter l'erreur qu'à la déguiser. Pourquoi desespéreroit-on de trouver la Vérité, parce qu'elle est échapée à des gens qui ne la cherchoient même pas, & chez qui la passion pour l'argent, pour le rang, pour les privilèges, pour le vin enfin & pour la débauche, avoient pris la place de celle qu'ils devoient avoir pour la Vérité? Dans les disputes de ceux qui méritent un



peu mieux le nom de Savans, il y a plus de malentendu dans les mots que de véritable opposition dans les sentimens ; plus d'éloignement apparent que de véritable. Qu'on examine les choses sans préjugé & sans passion, & l'on se convaincra de la vérité de ce que je dis.

Si la différence des sentimens ne venoit pas très-souvent de ce qu'on ne s'entend pas bien, & de ce que quelque passion empêche qu'on ne s'entende l'un l'autre, ce seroit en vain que St. Paul auroit prié (Philip. IV) *Evodie, & Syntyche d'avoir les mêmes sentimens dans le Seigneur.* Il espère qu'à sa considération leur douceur & leur charité s'excitant, elles viendront à conférer avec tranquillité, & posant toutes préventions, elles souhaiteront chacune de profiter des lumières de celle qui pense le plus juste, chacune écoutera l'autre avec les mêmes dispositions dans lesquelles elle souhaite d'en être écoutée elle-même.

Faute d'examiner de près ceux qu'on appelle les Savans, on s'étonne qu'ils se trompent, quand on devroit plutôt s'étonner de ce qu'ils

ne



ne se trompent pas encore plus qu'ils ne font. L'ignorance & la passion font naître un sentiment, la paresse & l'intérêt le font adopter, le tems le rend respectable, & à la fin un homme qui a le courage de l'examiner sans préjugé, en découvre le ridicule ; Si à sa naissance on l'avoit ainsi examiné, cet examen auroit-il été regardé comme une preuve que l'Esprit humain est condamné à une éternelle incertitude, & la paresse de plusieurs siècles donneroit-elle du poids à une preuve qui en elle-même n'en a point ?

Si on avoit plus à cœur de s'éclairer que de contredire, & de trouver la Vérité avec le secours des autres, que de les inquieter dans la recherche qu'ils en font, la diversité des sentimens donneroit lieu d'approfondir les matières, & après les avoir tous pesés tranquillement, on verroit mieux à quoi il faut s'en tenir ; on joindroit tout ce qu'ils ont de vrai, & on écarteroit ce que chacun d'eux renfermeroit d'erreur.

On a accusé divers Savans du XV<sup>me</sup>. Siècle d'avoir eu du penchant pour le Pyrrhonisme, & peut-être que  
cette



cette accusation n'est pas sans fondement; car l'embarras où étoient dans ce Siècle tant la Théologie que la Philosophie, pouvoit être cause que de bons genies & qui aimoient la Vérité, mais qui ne pouvoient l'entrevoir, sans la trouver à tout moment en opposition avec tout ce qui étoit établi & autorisé depuis longtems, se décourageoient & prenoient le parti du doute.

Quand on voit les savans s'accorder si peu, s'animer les uns contre les autres, & se laisser aller à des passions, qui certainement ne leur font pas honneur, on doit conclure que ce en quoi ils s'accordent doit être bien incontestable; Démêlons-le donc, prenons-le pour principe & servons-nous-en avec toute l'attention & les précautions imaginables, pour aller plus loin. J'avoué que les préventions, la précipitation & l'opiniâtreté des demi-savans ont répandu de grands embarras dans les Sciences; Je tombe d'accord, que ces embarras arrêtent ceux-là même qui étudient de très-bonne foi, & les font quelquefois broncher; Mais pourtant, le  
che-

## PART. II. CHAP. IV. III

chemin s'applanit, & s'il est encore herissé d'épines, il n'est pas impossible de les arracher. Débrouillons peu à peu ce qui est de notre portée; Si nous n'avancions pas beaucoup, contentons-nous d'avancer quelque peu, pourvu que ce soit sûrement, & que notre paresse ne soit pas ce qui nous retarde; notre postérité achèvera le reste. Si depuis les premiers qui ont tenté de connoître le pais de la Philosophie, chacun, sans se mettre en peine d'y faire un long chemin, s'étoit proposé d'en éclaircir un bout & de n'y laisser point d'erreur, il auroit été plus aisé de continuer, & en commençant nous nous trouverions déjà avancés; Faisons religieusement pour l'avantage de ceux qui nous succéderont ce que ceux qui nous ont précédé ont négligé de faire en notre faveur. Profitons de leurs fautes pour nous corriger, étudions les règles; rendons-nous-les familières, suivons-les plus scrupuleusement, & avant que de dire: Ils n'ont pas su tirer la Vérité du puits très-profond & ténébreux où elle est cachée, Donc personne ne pourra l'en tirer; effaions





essaions de nous servir de cordes plus longues & d'employer des vaisseaux moins cassans, c'est-à-dire servons nous des secours qu'ils ont négligés.

Il est permis de conter que les sciences ne font que de naître, soit parce que chés les Anciens elles ne pouvoient être encore qu'assés imparfaites, soit parce que nous en avons presque entièrement perdu les traces, pendant les longues ténèbres de la Barbarie, soit parce qu'on ne s'est mis dans les bonnes voyes que depuis environ un siècle. Si l'on examinait historiquement le chemin quelles ont déjà fait, pendant un si petit espace de tems, malgré les faux préjugés qu'elles ont eu à combattre de toutes parts & qui leur ont longtems résisté, quelques fois même malgré les obstacles étrangers de l'autorité & de la Puissance, malgré le peu d'ardeur que l'on a eu pour des connoissances éloignées de l'usage commun, malgré le petit nombre de personnes qui se sont dévouées à ce travail, malgré la foiblesse des motifs qui les ont engagés, on seroit étonné de la grandeur

deur



deur & de la rapidité du progrès des Sciences, on en verroit même de toutes nouvelles sortir du néant, & peut-être laisseroit-on aller trop loin ses espérances pour l'avenir. *Hist. de l'Acad. des Sc. An. 1699. Pref.*

A propos des changements qui se remarquent dans les fixes, M. de Fontenelle fait ces reflexions-ci : on pourroit vérifier dans la suite des tems, si ces changemens & ceux que l'on observe depuis plusieurs années ont quelque période réglée. On pourroit aussi remarquer, s'il n'y a point d'autres étoiles sujettes à des variations.

„ Il seroit nécessaire d'avoir des  
 „ cartes Célestes, faites sur les nou-  
 „ velles observations, où toutes les  
 „ étoiles visibles à la vûe simple,  
 „ fussent marquées, il faudroit com-  
 „ parer souvent ces Cartes avec le  
 „ Ciel, reconnoître chaque Etoile  
 „ en particulier, en marquer la con-  
 „ formité ou la différence.

„ Il y a apparence que l'Etoile de  
 „ l'Hydre a toujours reçu les mê-  
 „ mes changemens, qu'on y ob-  
 „ serve présentement, on peut dire  
 „ la



„ la même chose des Etoiles de la  
 „ Baleine & du Cigne. Cependant  
 „ le grand nombre de siècles qui se  
 „ sont passés avant qu'on les ait  
 „ apperceu, nonobstant les observa-  
 „ tions de tant d'Astronomes, fait  
 „ assez voir la difficulté de les dé-  
 „ couvrir. “ *Hist. de l'Acad.* 1709.

C'est ainsi qu'il convient de tra-  
 vailler pour la posterité.

Quand quelques Pyrrhoniens qui  
 se donnent pour plus raisonnables  
 que les autres, disent avec un air  
 de modestie & de circonspection,  
 que pour eux ils n'osent compter  
 aucune proposition pour vraie, quoi  
 qu'ils en reconnoissent un grand  
 nombre de vrai-semblables, certai-  
 nement ils ne font pas assez d'atten-  
 tion à ce qu'ils disent; car par  
 où se persuadent-ils qu'une proposi-  
 tion approche de la certitude, &  
 mérite, à très-peu près, de passer  
 pour véritable, s'ils n'ont aucune i-  
 dée de la vérité & de la certitude,  
 & s'ils ne connoissent pas la marque  
 & le caractère du certain & du vrai?  
 S'ils ont une règle sur laquelle ils exa-  
 minent les propositions, ils connois-  
 sent cette Règle & ils distinguent ce  
 qui

qui en approche d'avec ce qui en écarte ; Mais s'ils ne font assurés ni de la Règle, ni de l'application qu'ils en font, ils ne savent point, si une proposition est plus vraisemblable qu'une autre ; Tout leur est également incertain, & peut-être n'est-on pas moins injuste de nourrir son Père que de le tuer. S'ils prétendent que ce qu'on a bien de la peine à ne croire pas, doit passer pour vraisemblable, je leur demande, si cette peine, qu'on éprouve à refuser son acquiescement à une proposition, est l'effet de son évidence, ou de quelque secrète inclination que l'on a pour elle ; cette inclination rendroit la vérité d'une proposition suspecte, loin de lui donner de la vraisemblance : Mais si une évidence à laquelle on a beaucoup de peine à se refuser, répand sur une proposition une apparence de vérité, l'évidence, qui mettra dans l'impuissance de n'acquiescer pas, rendra une proposition plus que vraisemblable, elle fera naître la certitude, & cette évidence on la peut sentir dans un grand nombre de propositions.



positions, si l'on veut bien s'y rendre attentif. *Prov. XVIII. Le cœur de l'homme qui sait faire usage de son Entendement acquiert de la Science, & les oreilles des Sages la cherchent.*

XIV. 6. *Le Moqueur cherche la Sagesse & ne la trouve point; Mais la Science est aisée à un homme qui a de l'intelligence & qui veut s'en servir.*

„ *Socrate dans le Phedon. Il est*  
 „ *des Misologues qui haïssent les rai-*  
 „ *sons, comme il est des Misantro-*  
 „ *pes qui haïssent les hommes. Car*  
 „ *le plus grand de tous les maux*  
 „ *c'est celui de haïr les raisons. Et*  
 „ *cette Misologie vient de la même*  
 „ *source que la Misanthropie. Elle*  
 „ *vient de ce qu'un homme après*  
 „ *avoir ajouté foi à un autre hom-*  
 „ *me, sans aucune précaution, sans*  
 „ *aucun examen, & après l'avoir*  
 „ *toujours pris pour un homme vrai,*  
 „ *solide & fidèle, trouve enfin qu'il*  
 „ *est faux, infidèle & trompeur, &*  
 „ *après plusieurs épreuves sembla-*  
 „ *bles, voyant qu'il a été trompé*  
 „ *par ses meilleurs amis, & las enfin*  
 „ *de se voir si longtems la dupe, il*  
 „ *haït tous les hommes également,*  
 „ &

„ & est persuadé qu'il n'en est pas  
 „ un seul qui ne soit méchant & per-  
 „ fide. Ne vous êtes-vous pas aper-  
 „ çu que cette Misanthropie se for-  
 „ me ainsi par degrés? Assurément,  
 „ lui dis-je. N'est-ce donc pas une  
 „ chose honteuse, continua-t-il, &  
 „ un très-grand défaut de vouloir  
 „ converser avec les hommes sans  
 „ avoir l'Art de les examiner & de  
 „ les connoître? Car si on avoit cet  
 „ Art, on verroit les choses comme  
 „ elles sont, & on trouveroit que  
 „ les bons & les méchants sont très-  
 „ rares, & que ceux qui tiennent  
 „ le milieu sont en très-grand nom-  
 „ bre.

„ Après qu'un homme a reçu u-  
 „ ne raison comme vraie, sans a-  
 „ voir l'Art de l'examiner, & qu'en-  
 „ suite elle lui paroît fausse, qu'elle  
 „ le soit, ou qu'elle ne le soit pas,  
 „ quand la même chose lui est arri-  
 „ vée plusieurs fois, comme elle ar-  
 „ rive à ceux qui s'amusent à dis-  
 „ puter avec ces Sophistes qui con-  
 „ tredisent tout; enfin il se croit  
 „ très-habile, & il s'imagine être le  
 „ seul qui ait compris, que ni dans  
 „ les choses, ni dans les raisons, il  
 „ n'y



„ n'y a rien de vrai ni de sûr, que  
 „ tout est dans un flux & reflux  
 „ continuel, comme dans l'Euripe,  
 „ & que rien ne demeure jamais un  
 „ seul moment dans le même état.

„ N'est-ce donc pas un malheur  
 „ très-déplorable, mon cher Phedon,  
 „ qu'y ayant des raisons qui sont  
 „ vraies, certaines, & très-capables  
 „ d'être comprises, il se trouve pour-  
 „ tant des gens, qui, après les avoir  
 „ laissé échaper, en doutent, pour  
 „ avoir entendu de ces disputes fri-  
 „ voles, où tout paroît, tantôt vrai,  
 „ tantôt faux, & au lieu de s'accu-  
 „ ser eux-mêmes de ces doutes, ou  
 „ d'en accuser leur manque d'art,  
 „ ils en rejettent enfin la cause sur  
 „ les raisons mêmes; & parce qu'ils  
 „ ont l'esprit aigri, ils passent leur  
 „ vie à hair & à calomnier toutes  
 „ les raisons, & se privent par là  
 „ de la vérité & de la Science.

„ Prenons donc bien garde, re-  
 „ prit-il, que ce malheur ne nous  
 „ arrive, & ne nous laissons pas  
 „ préoccuper par cette pensée, qu'il  
 „ n'y a rien de sain ni de solide  
 „ dans toutes les raisons. Persuadons  
 „ nous plutôt que c'est nous-mêmes  
 „ qui

„ n'avons encore rien de sain ni de  
 „ solide, & faisons tous nos efforts  
 „ pour recouvrer cette fanté & cet-  
 „ te solidité.

Quand les Pyrrhoniens s'obstinent à tout nier, ils nient aussi qu'ils soient raisonnables & par cet endroit du moins ils ont quelque raison.

Ce sera un sujet de scandale pour les bien intentionnés, & en même tems de joye pour les profanes, de penser que les Géomètres se partagent, mais ce n'est pas sur la pure Géométrie, c'est sur la mixte, où il entre des idées de Physique & avec elles quelquefois une portion de cette incertitude qui leur est naturelle. De plus, après quelques discussions, toute question de Géométrie se décide & se finit, au lieu que les plus anciennes disputes de Physique, comme celles de plein & de vuide, durent encore, & ont le malheureux privilège d'être éternelles. 1709. *El. de M. Renau.* Il y a à Bologne une Academie des Sciences, qui s'appelle l'Academie des *inquiets*, nom assez convenable aux Philosophes modernes, qui n'étant plus fixes par au-  
cune





cune autorité, cherchent & chercheront toujours, mais dans l'espérance de trouver & qui trouvent en effet.

Sur toutes sortes de sujets & sur ceux de Physique en particulier, une découverte vous ouvre les yeux sur d'autres à découvrir, & une lumière nous fait voir d'autres obscurités à dissiper; voila pourquoy on peut dire que si les difficultés naissent les unes des autres, il en est de même des connoissances. Entre n'apprendre rien & n'avoir plus rien à apprendre, il y a un milieu, c'est d'apprendre. Le Paresseux ou l'opiniâtre ne veut pas entrer dans la carrière, parce qu'il n'en voit pas le bout.

Le sage y marche sans découragement, & tire de ses progrès des forces aussi bien que du courage.

Mais on voit bien des gens qui craignant de passer pour manquer d'esprit, sont comme à l'affut pour contredire tout ce qu'on avance, & c'est beaucoup quand ils se bornent à faire poliment leurs objections. Ces gens là gâtent tout. Les jeunes gens ont à choisir entre condamner le mal, ou ap-



applaudir à son apologie, & ce dernier parti est souvent celui qu'ils préfèrent.

On peut prévenir dans les jeunes gens la naissance de ce mauvais pli en leur faisant remarquer, soit dans ce qui se passe entre les adultes, soit dans ce qu'ils éprouvent eux-mêmes du commerce de leurs camarades, qu'entreprendre sur les autres au delà de ce que la Raison permet, c'est les disposer à ne nous céder pas même ce qui nous est dû.

Mr. de Cambrais de l'existence de Dieu & de ses attributs Pag 191.

Je sais bien que ceux qui se plaisent à douter, confondront toujours les idées entièrement claires avec celles qui ne le sont pas, & qu'ils se serviront d'exemples dont les idées sont obscures, & laissent une entière liberté d'opinions pour combattre la certitude des idées claires, sur lesquelles on n'est point libre de douter. Je les défie de douter si ce qui doute en eux est un néant, page 193.

Pendant mes songes ma Raison est suspendue, & je n'ai rien de libre.

Tome V.

F Mais



Mais à ces songes succèdent des idées nettes, précises, suivies. *Pag. 203.*

Si un Etre infiniment bon & véritable m'a fait pour connoître la vérité par la raison qu'il m'a donnée, je suis inexcusable de m'aveugler moi-même, par un doute captieux, & mon doute universel est un monstre. Si au contraire ma raison est fautive je ne laisse pas d'être excusable en la suivant; car que puis-je faire de mieux que de me servir facilement de ce qui est en moi, & il vaut mieux suivre cette évidence qui m'entraîne. Je ne saurois trouver aucun fondement solide, de me livrer au doute vague, qui peut être lui-même une erreur & une précipitation de mon foible esprit. *Pag. 208.*

Tous mes soins ne peuvent m'empêcher d'écrire, que je doute, que je pense, que je suis, qu'une même chose ne peut pas être & n'être pas.

Qu'on lise avec attention, ce que le Savant Auteur de l'histoire critique a écrit si élégamment, sur les Epoques de Sextus Empiricus, on se convaincra aisément qu'il ne les a si bien décrites, que pour en faire plus

plus vivement sentir le sophisme & l'inutilité : car un lecteur qui se laisseroit éblouir par cette doctrine , jusques à se résoudre à la mettre en œuvre , pourroit bien commencer , par l'effet de cet empressement naturel aux nouveaux initiés dans une hypothèse , de tourner son habileté & son goût pour la dispute , contre le maître qui lui auroit donné ces instructions , & il seroit tout naturel qu'il s'en servit à prouver l'inutilité de l'ouvrage qu'il auroit en main ; car de toutes les sciences , y en a-t-il contre laquelle on puisse faire plus de chicanes que contre l'histoire & surtout l'histoire de quelques particuliers , qui n'ont point eu d'influence sur les événements qui ont décidé des Empires & du bonheur ou du malheur des peuples ?

En vain ce même Auteur curieux & Chrétien , auroit prit soin , en poussant son histoire , de donner lieu aux bonnes ames de se féliciter d'une révélation divine , qui a répandu un si grand jour sur ce que nous avons tant d'intérêt à connoître sûrement ; un Pirrhonien baricadé des Epoques de Sextus Empiricus dis-



puteroit le terrain jusques à extinction de force, & résolu de ne jamais se rendre, il n'auroit pas honte de chicaner les preuves les plus solides, les plus poussées & les plus soutenues, par des sophismes & par des équivoques, qui ne sauroient jamais manquer à des hommes sans respect pour l'évidence, au point de soutenir, qu'il n'est pas vrai que, si de 9 on ôte 7, il restera deux, sous prétexte que l'on ne sauroit ôter 7 de 9, parce que 9. privé de 7, ne seroit plus 9.

Le Système Leibnitien anéantit la Physique expérimentale, car déjà un Physicien chercheroit les causes des effets dont il n'auroit aucune certitude; il faudroit en second lieu qu'il se trouva en pouvoir de diriger ses yeux, ses mains, & de combiner par leurs moyens divers mouvemens, pour en apercevoir sûrement les résultats, sans quoi tout ce qui naîtroit chés lui d'idées, y naîtroit sans que les expériences y contribuassent, & comment en conférerait-il avec les autres, il faudroit qu'à point nommé la nature de son ame fit naître chés lui des idées sem-

bla-



blables à celles qui naissent dans une autre ame; & comment s'assurer que ce ne sont pas là des imaginations, il faudroit encor recommencer les conférences, réitérer les questions, & les doutes naîtroient avec les réponses qu'on s'imagineroit d'en recevoir.

Dès qu'on croit sincère un homme qui doute de l'existence de son corps, & de ceux qui l'environnent, c'est une nécessité qu'on le regarde comme un fou, & lui de son côté se croit en droit de traiter de visionnaire quiconque prend des songes pour des réalités; de sorte que disputer avec lui pour le ramener de ses préventions, c'est se mettre en tête de raisonner avec un fou, pour lui prouver que nous sommes moins fols que lui, & n'est-ce point se mettre de niveau avec un fou, que de s'amuser à conférer sérieusement avec lui. Cependant il est des Philosophes qui s'autorisent d'un grand nom, & qui se comptent pour des premiers génies de la République des lettres, & dont le système fournit aux partisans de l'incertitude, une preuve sans réplique.



Dès que j'aurai embrassé ce système ; soit sincèrement, soit par politique, quand on s'avisera de me demander si je crois que les corps puissent agir sur les substances qui pensent, je devrai leur répondre que non.

Quand on ajoutera, d'où vient donc cette succession, cette enchaînement de pensées & de sentimens qui n'ont pour cause aucun corps, & qui n'est pas moins réglée que s'il y avoit des corps, tels que nous nous les imaginons qui en fussent les Causes; si j'avois bien compris le système, si j'en étois un digne Disciple, & que je ne m'en fisse point de honte, je répondrois, moi substance qui pense, & nullement substance corporelle, moi *Monade* très simple, j'ai reçu une telle nature, que ma première perception a été inévitablement suivie d'une seconde; Et ces perceptions, ces jugemens, ces conséquences, ces arrangemens, ces volitions, ces desirs, ces chagrins, ces joies, ces craintes, ces differens sentimens, se sont succédés dans un ordre merveilleux, & m'ont fait paroître des  
Corps



Corps de mouvemens, des combinaisons de mouvemens, qui ne pouvoient avoir sur moi aucune influence.

Si on continuoit à me demander, vos idées tirent-elles leur origine des sens? je répondrois que cela est impossible. Si on ajoutoit, de qui donc avés vous appris quelque chose? *De personne*, répondrois-je; Avés vous communiqué vos connoissances à quelcun? *à qui que ce soit*, repliquerois-je; Je ne me trouve point capable d'agir immédiatement sur une substance qui pense, ni médiatement par l'entremise des corps sur lesquels je n'ai aucun pouvoir, & qui n'en ont non plus aucun sur des Monades semblables à moi.

Tout ce qui se passe en vous, pourroit donc s'y passer quand même aucun corps n'existeroit, non plus qu'aucune Monade de la même nature que vous.

Un Pyrrhonien ne peut sans se contredire & renoncer à son système, disconvenir que les hommes qui vivent, persuadés d'une religion, ne sont pas plus éloignés du vrai que ceux qui n'en adoptent aucune.

F 4                      Cela





Cela posé, qu'on se représente deux ames qui paroissent devant le Tribunal du Souverain Maître, au pied de ce Tribunal ou la lumière Divine dissipe toutes les ténèbres; l'ame qui a vécu persuadée d'une religion, reconnoit que ses connoissances ont été mêlées de quelques erreurs, mais l'équité de son Souverain Maître, lui rend aussi témoignage de s'être sincèrement appliquée à suivre l'évidence, le guide perpétuel qui conduit à la vérité.

Quelle excuse alléguera l'autre qui a pri le parti de ne vouloir rien croire, & qui par ses subtilités a induit ceux qui ont voulu l'écouter à ne se gêner point, mais à se conduire à l'aventure sans principes & sans règles, dans la prévention qu'on ne sauroit en découvrir de sûr. S'il y en a, c'est sur l'évidence qu'elles sont fondées; pourquoi donc, au lieu de la respecter, se faire un plaisir malin & perpétuel de la chicanner, malgré l'exemple de tous les hommes, & de ne la regarder point comme une lumière, sous prétexte qu'on peut y fermer les yeux & s'empêcher d'en

recevoir que de très foibles impressions ? Est-il permis de contester avec le Souverain Maître, & de renoncer au chemin qu'il nous a tracé, sous prétexte que tout n'y est pas de plein pied, & qu'on n'arrive pas continuellement à la lumière & à la certitude aussi aisément qu'on le voudroit. Malheur donc à ceux qui n'auront pas daigné profiter des secours que le Créateur fournit aux Créatures de l'espèce & de l'ordre où nous sommes.

J'espère que mon Lecteur ne me fera pas mauvais gré de lui rapporter des faits dont je suis instruit exactement. L'Auteur de la Traduction françoise de *Sextus Impiricus*, imprimée à Genève, il y a quelques années, étoit né Catholique, & passa dans la Communion des Protestans; je l'ai fort connu, & on a été très satisfait & très édifié de lui, dans une maison très Noble, où il a été longtems Precepteur; jamais cet homme là n'a donné aucun indice de sensualité ni d'avarice, ni de vanité; facile, sobre, retenu dans ses discours, humble & modeste jusqu'à l'excès; il



m'a fait quelques visites, je les lui ai rendues; il m'a toujours écouté attentivement, mais presque jamais je n'ai pu obtenir qu'il entrât dans la conversation, & qu'il me fit part de ses idées, quoique ses amis l'assurassent que je lui en serois fort obligé. Ces amis lui ont quelque fois donné des textes, sur lesquels il a sur le champ composé d'excellens Sermons. Par leur moien, je l'ai engagé à me répondre par écrit, sur des problèmes que je lui ai proposés à résoudre, sur diverses parties des Mathématiques, il l'a toujours fait avec une grande justesse & une grande clarté, & ce qui m'a le plus surpris, c'est qu'il n'avoit aucun livre, & qu'il se souvenoit distinctement de toutes les méprises des Auteurs qui avoient écrit sur les sujets que je lui proposois.

Son habileté dans l'Optique l'avoit conduit à construire des Microscopes, plus exquis que tous ceux qu'on avoit vûs, il les vendoit à un prix modique, & il refusoit constamment d'en recevoir d'avantage des personnes riches qui trouvoient ce prix trop bas. Lui-même enfin a fait

&amp;



& a conduit les autres à faire eux mêmes des découvertes conformes aux siennes, & très dignes d'attention.

Comment se peut-il qu'un esprit ainsi tourné ait donné dans le Pyrronisme, plus j'y pense & plus je me persuade que c'est une maladie, du genre de celles dont on voit des exemples dans les petites maisons, où diverses personnes paroissent très sensées dès qu'on ne touche pas à leur marotte.

Dans son lit de mort un de ses amis, Catholique, homme d'esprit & de mérite lui demanda, d'où vient que ne voyant aucune certitude, il avoit quitté la Communion dans laquelle il étoit né? J'étois Prêtre, répondit-il, & assujetti à une régularité de Cérémonies, dont les retours me pesoient; & d'ailleurs j'étois fort ennuié du commerce de mes Collègues, dont la conversation ne me faisoit aucun plaisir. Mais, d'où vient encore, continua-t-on, qu'après un si long silence sur votre Pyrronisme, la fantaisie vous a prit de lui donner effort & de publier



blier un gros volume pour sa défense ?

Vous vous êtes naturellement trouvé dans des dispositions constantes à la douceur & à la tranquillité, telles ont été vos inclinations dominantes ; ces penchans vous ont déterminé à vous soustraire à ce qui pouvoit vous gêner, vous ennuyer, vous contraindre, & par là il ne vous est point venu dans l'Esprit de traverser les autres, de peur d'en être inquiété à votre tour ; la sensibilité encore n'a point été de votre goût, ses suites souvent inquiétantes auroient pû suffire pour vous en rebuter : le repos d'esprit, que vous avez toujours aimé, n'est pas compatible avec l'ambition, & par là il ne faut pas être surpris si vous vous y êtes refusé ; mais votre Pyrronisme a-t-il pû vous empêcher de remarquer, que la terre est couverte, que la société est inondée de personnes voluptueuses, ambitieuses, avares, incommodes, injustes, qui y répandent le trouble, se rendent réciproquement leur vie amère, & qui feroient encor beaucoup plus de ravages, s'ils n'étoient jamais retenus  
par

par le frein & par la crainte de rendre compte à un Souverain maître, qu'on ne peut éblouir. A quels excès ces gens là ne se porteront-ils pas si, instruits par vos leçons, ils viennent à douter qu'il y ait aucun principe sûr, aucune conclusion, de la vérité & de l'équité de laquelle la raison même ne nous ordonne de douter; ne comprenés vous pas quel déluge de maux vous vous êtes témérairement hazardé de faire naître dans le monde.

Il ne pût s'empêcher de sentir la justice de ces reproches. *J'ai tort, dit-il, si mon ouvrage étoit à faire, je ne le commencerois pas; mais j'espère pourtant que Dieu me fera miséricorde, puisqu'il connoit mon cœur, & qu'il sait que j'ai passé ma vie sans mauvaises intentions, & sans penser à faire du tort à qui ce soit.*

Le recit qu'on vient de lire, & de la vérité duquel je me suis exactement informé nous conduit aux réflexions suivantes.

1°. Il est des vérités que le Pyrrhonisme, c'est à dire, que l'habitude de douter, ne peut entièrement éteindre; de tems en tems elles re-  
naissent



naissent, on a grand tort de ne les prendre pour règle que quand le tems en est passé.

2°. Une vie trop silencieuse & trop retirée, une longue habitude de penser uniquement à sa manière, & à ne conferer pas sérieusement avec les autres, peut, & naturellement doit avoir de facheuses suites; peu à peu on s'affermir sans retour dans des pensées, qui se feroient évanouies comme des des songes, si on en avoit d'abord conferé avec les autres.

3°. Le Pyrronisme n'est point un état naturel, de tems en tems l'esprit s'en lasse, il s'y échappe & s'accroche à quelques hypothèses, c'est ce qui arrivât à M..... Il avoit inventé des microscopes beaucoup plus exquis qu'on n'en avoit encore vû. Par leur secours il apperçut un grand nombre d'Etres vivans dans l'eau. Il fut curieux de la faire bouillir, & sa surprise fut extrême, quand il vit nager dans cette eau beaucoup plus d'Etres vivans que dans l'eau ordinaire. Il ne s'arrêta pas là, sa curiosité l'engagea à faire bouillir séparément dans plusieurs eaux du froment, du café, des graines dif-

différentes, & en méla ces eaux diversement empregnées, il fut encore très surpris de voir mourir leurs petits habitans. A ce spectacle l'idée du hazard se présenta à son esprit, & il se trouva d'humeur à l'adopter; Cette nouvelle idée ébranla toutes les prumes d'organisation qui établissent la sagesse d'une intelligence qui peut tout.

4°. Cette conclusion où il se laissa aller me paroît une pure démonstrative d'un cerveau qui se démonte; Un concours fortuit de parties, qu'aucune intelligence ne dirige, a-t-il pû faire naître les chevaux, les cerfs, les Elephans? Et si une intelligence a présidé à l'arrangement de ces grands corps, le tissu de ces petits insectes, qui dans leur petitesse, offrent encore quelque chose de plus merveilleux, se fera-t-il organisé de lui-même?

Il n'est pas étonnant que l'Auteur de la nature ait rempli l'eau de petits poissons qui fournissent de nourriture aux plus grands. Le saumon est un des plus grás, & jamais on n'a trouvé dans son estomac ni aucune parcelle de poisson ni aucun brin d'herbe;



be ; Il ne se nourrit que de l'eau & de ce qu'elle renferme.

Le froid le plus excessif n'est pas capable d'ôter aux œufs des chenilles la vie des petits qui y sont renfermés ; la chaleur ne pourra-t-elle pas de même être impuissante sur ceux des petits insectes dont l'eau est remplie. En Egypte on fait éclore des œufs de poule dans des fours ; & les autruches couvrent leurs œufs de sable au bord de la mer & les abandonnent.

5°. La folie a une grande part au Pyrronisme d'un homme qui n'est pas de grande foi. On voit ordinairement que les foux, après avoir longtems extravagué, finissent par des terreurs, des mélancolies & des superstitions, ou que des branches d'amour terminent leurs dérangemens ; c'est ce qui est arrivé au Traducteur de Sextus. La fantaisie de se marier s'empara de lui un peu avant la maladie dont il est mort, & il fit héritière du peu qu'il avoit celle qu'il se destinoit pour épouse. Peut-on dire qu'il ne savoit si sa vie n'étoit qu'un songe, ou si elle avoit de la réalité.

CHAPL





## CHAPITRE V.

*Des Principes.*

I. **L**ORS qu'avec une médiocre <sup>Principe</sup>  
 attention sur les deux termes <sup>& Problè-</sup>  
 qui composent une proposition, l'on <sup>me.</sup>  
 découvre d'abord le rapport qu'ils  
 ont entr'eux, & l'on voit par là s'il  
 faut ou l'affirmer, ou la nier; Si le  
 premier de ses termes contient le se-  
 cond, ou s'il en renferme l'exclufi-  
 on, une telle proposition est appel-  
 lée un *Principe*. Mais dès qu'il faut  
 raisonner, & se servir de quelque  
 troisième idée pour manifester le rap-  
 port du sujet avec l'attribut, cet-  
 te proposition reçoit le nom de *Pro-  
 blème*.

II. Si notre esprit n'étoit pas en <sup>Il y a des</sup>  
 état de s'affurer de plusieurs propo- <sup>Principes.</sup>  
 sitions, sans le secours d'aucune preu-  
 ve, il seroit impossible de connoître  
 jamais quoi que ce soit avec certitu-  
 de; car chaque preuve s'exprimant  
 par une proposition, qui auroit el-  
 le-même besoin d'être prouvée par  
 u-



une autre, depuis le commencement du Monde, on n'auroit pû venir à bout d'établir une seule démonstration. Mais nous n'avons qu'à nous sentir nous-mêmes & à réfléchir sur notre propre expérience & sur ce qui se passe au dedans de nous-mêmes, pour nous convaincre qu'il y a plusieurs propositions, qui méritent le nom de Principe. *Le tout est plus grand que sa partie. Ce qui agit existe. Il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en même tems &c.*

La facilité avec laquelle tous les hommes forment de certaines idées, & la nécessité où ils se trouvent tous de tomber d'accord des propositions qui en sont composées, prouve manifestement que l'Auteur de la Nature veut que nous les prenions pour règles, & pour principes de nos connoissances.

Le premier principe est une vérité si claire, qu'elle ne sauroit être prouvée, ni attaquée par aucune proposition qui soit plus claire & plus immédiate à la lumière naturelle de l'esprit. Celui qui refuse de l'admettre, en doit donner une autre, ou avouer qu'il est impossible au Gen-  
re



re humain de raisonner jamais avec lui.

S'il n'y avoit pas de tels principes, le Genre-humain, ne seroit qu'un amas de visionnaires, qui chacun de son côté regarderoit les autres, comme autant de fanatiques.

III. Toutes les questions obscures s'éclaircissant par le moien des principes, il semble que l'on ne fau- roit rien recommander de plus utile, que d'en faire un grand amas, de les graver dans sa mémoire, de se les rendre familiers & de les avoir toujours prêts à se présenter dans le besoin. Voyez les *Log.* de Mrs. Clau- berge, Gassendi & Mariotte. Mais après y avoir mieux pensé, l'on trou- vera ce conseil plus spécieux que né- cessaire; car *premièrement* ces Princi- pes ne sont pas liés les uns avec les autres, & ne dépendent pas l'un de l'autre. Or il n'est pas aisé de char- ger sa mémoire d'un très-grand nom- bre de propositions peu liées entr'el- les. *Outre cela* ils sont en très-grand nombre, & on auroit beau en avoir appris plusieurs, il se trouveroit qu'on en auroit encore négligé beaucoup d'autres. 3. Le soin même qu'il fau-

Comment  
il faut  
s'instruire  
des prin-  
cipes.



faudroit se donner pour se les rendre familiers, s'opposeroit à d'autres préceptes plus essentiels, comme de faire tout avec ordre & avec une exacte suite. *En quatrième lieu*, toutes les questions un peu composées se décident plutôt par des conclusions qui les ont déjà précédées, que par les premiers principes, qui ne s'appliquent immédiatement qu'aux questions les plus simples; leur usage n'est donc pas si étendu qu'on le suppose. *Enfin* dès que l'on se fera formé à la méthode, que nous exposerons dans la quatrième Partie, & que l'on en aura acquis l'habitude, la manière même dont on examinera & dont on envisagera une question, fera incontinent naître dans l'esprit les principes nécessaires à son éclaircissement, soit qu'on les eût déjà connus auparavant, soit qu'ils ne fussent point encore venus dans la pensée.

Si les Propositions générales méritent seules le nom de principes.

IV. Autrefois que l'habileté dans les disputes, c'est-à-dire, la facilité à disputer, passoit pour le plus beau fleuron de la Philosophie & le fruit le plus brillant des études, rien n'étoit plus commode que d'avoir présent,



sent, sur toutes les matières disputables, certains principes dont on étoit convenu & que l'on appelloit *Canons*. C'étoit une monnoie courante qu'il n'étoit pas permis de refuser, & dès qu'on étoit attaqué par cette *batterie*, on n'osoit pas se servir de la négative, il falloit pour se défendre se donner l'entorse & s'alambiquer l'esprit pour trouver des distinctions. Ces *Canons*, afin qu'on pût les appliquer à un grand nombre de cas, s'exprimoient en termes généraux; c'étoient des Propositions *vagues*; & c'est une des causes qui a donné occasion de croire que *toutes les connoissances particulières se tiroient des générales*. L'attachement aux mots, si ordinaire aux hommes, & sur tout aux gens d'École, les a entretenus dans cette erreur. Après avoir dit qu'une proposition particulière est toujours renfermée dans une générale, on a pris cette maxime à la lettre & on a conclu que tout ce qu'on savoit sur des sujets *déterminés* se tiroit de quelques propositions *vagues*, comme on tire un livre d'une Bibliothèque & un discours de sa mémoire. Il n'y a rien de plus faux,

faux, car loin que toutes les propositions particulières tirent leur origine des générales, qu'au contraire les générales se tirent des particulières : On s'est persuadé, & l'on a dit manifestement qu'un Corps déterminé étoit divisible, avant que de penser en général que tout Corps l'étoit ; on a mesuré deux longueurs avec la même aune, & on s'est assuré par là que ces deux longueurs étoient égales, avant que de s'être élevé à dire universellement : *Les choses égales à une troisième sont égales entr'elles.* Et une preuve évidente que les Propositions déterminées nous sont plus naturelles que les générales, c'est que pour éclaircir les générales & en faire comprendre le sens, on descend toujours à des exemples, c'est-à-dire, à des Propositions particulières. Je ne dis pas que les Propositions générales soient des Conclusions, qui tirent toute leur certitude des particulières que l'on a assemblées pour les former, en cela je me tromperois, car l'assemblage des particulières fait rarement une Proposition universelle ; ma pensée, comme il se voit aisément, est que les

les



les idées des objets déterminées ont été à l'Esprit humain, en les comparant, des occasions de passer peu à peu à des idées plus générales, & enfin à s'en former d'absolument universelles. Mais on se convainc de la vérité d'une Proposition universelle, à laquelle on est pourtant venu peu à peu, lors que l'on voit son Attribut enfermé dans un Sujet qui est universel, & non pas en parcourant toutes les particulières auxquelles elle est applicable.

Si une proposition générale renfermoit effectivement toutes les particulières auxquelles on peut l'appliquer, on les y verroit, car une proposition est composée d'idées, les idées sont des actes qui se sentent, & par conséquent on voit tout ce que ces actes sont, & tout ce qu'ils contiennent. Mais on passe de la vue d'une proposition générale, à la découverte & à la vue d'une particulière, aussi véritablement, que si celle-ci s'en tiroit pour y avoir été renfermée, & l'on passe ainsi de l'une à l'autre, parce qu'il faut se soutenir, dans ses manières de penser uni-



uniformément, sur des sujets semblables.

On peut de même passer, & l'on passe en effet, de l'aveu d'une proposition particulière à l'aveu d'une autre qui lui est semblable. Mais comme les Objets déterminés renferment, avec quelque peu d'attributs semblables, plusieurs différences, & que par conséquent, s'ils se ressemblent en un sens, ils peuvent être opposés dans un autre, ces différences peuvent quelquefois embarrasser, & donner lieu à des contestations & à de faux-fuians ; On soutiendra qu'il n'y a pas de conséquence d'un exemple à l'autre, puisqu'ils ne sont pas assez égaux. C'est par cette raison, que l'on préfère les maximes générales, qui ne contiennent aucune inégalité qui embarrasse ; sans compter que l'on s'est fait une Loi de les adopter, & une habitude de les appliquer aux cas particuliers.

S'il a une proposition qui soit le premier des principes.

V. Il est donc vrai que l'on s'affure d'une proposition déterminée, indépendamment de la générale qui passe pour la renfermer. On voit pour le moins aussi clairement, qu'une poutre est plus petite que la maison

fon  
ral  
que  
dé  
pas  
la v  
res  
Gén  
fatig  
posi  
cipe  
fel,  
dér  
I  
n'e  
cip  
en  
fon  
ind  
cer  
que  
tre  
d'u  
jet.  
le p  
l'av  
aux  
dép  
ce c  
fi a  
?



son entière, que l'on voit en général que l'idée de la *partie*, marque quelque chose de plus petit que l'idée du *tout*, de sorte qu'on n'y a pas pensé, quand on a supposé que la vérité des Propositions *Particulières* dépendoit de la vérité des plus *Générales*, & l'on s'est inutilement fatigué, lors qu'ensuite de cette supposition on a cherché entre les *Principes*, le premier & le plus universel, & duquel tous les autres fussent dérivés.

Il ne faut pas s'étonner si l'on n'est pas convenu de ce *Premier Principe*, puis que dans le fond il n'y en a point de premier, mais qu'ils sont tous également premiers, tous *indépendans* les uns des autres, tous certains par leur *propre évidence*, & que l'on n'a point besoin d'une autre proposition, pour voir l'attribut d'un principe renfermé dans son sujet. Chacun a prétendu que le sien étoit le premier, & il auroit eu raison s'il ne l'avoit pas ainsi appelé par exclusion aux autres, car chaque principe est indépendant; & comme la même évidence qui force à en recevoir un, force aussi à recevoir les autres; de l'un on peut



passer à quel que l'on voudra, puisqu'on ne peut, sans une opiniâtre bisarrerie, se rendre à une évidence, & se refuser à une autre qui n'est pas moins nette & moins frappante.

Quand on demande quelle est la première vérité que l'homme connoisse, si l'on parle du *fait*, cette question ne peut se résoudre ; Car qui peut se souvenir de sa première affirmation, ou de sa première négation, & du sujet sur lequel elle est tombée ? Les premières Règles que l'on suit, ne sont pas pour cela les premiers Objets de notre connoissance, & on les observe sans y avoir jamais réfléchi ; par exemple, *il faut se rendre à l'évidence*, est une des premières, mais on s'y rend avant que de se l'être dit. On affirme avec vérité quand on voit l'idée de l'attribut enfermée dans l'idée du sujet ; On s'est mille & mille fois convaincu que l'on affirmoit à propos, parce qu'on voioit ainsi les choses, sans avoir jamais réfléchi que l'on affirmoit en conséquence de cette vue. Si, en disputant sur la première vérité connue, on a pour but d'établir dans quel ordre on doit  
phi-



philosopher, & commencer, ou recommencer ses études, ce seroit trop présumer de soi-même, & se donner trop d'autorité que de proposer son exemple pour une Loi à tous les autres. J'ai réfléchi que je pensois & que je souhaitois de m'instruire, j'ai senti que je formois des perceptions, que je les assemblois, &c. Ces perceptions sont des actes qui se sentent, P. R. Re- mais quelques-unes se connoissent & mar. sur se sentent simplement elles-mêmes, D. C. d'autres me représentent & me manifestent quelque chose de différent d'elles &c. J'ai suivi cet ordre dans ma *Logique*. Si d'autres se sont choisis des routes qu'ils trouvent plus commodes, & sont entrés par d'autres ouvertures, je ne les condamne point, & je ne les invite point à rebrousser, pour m'accompagner dans la mienne.

VI. Ces premiers principes ont reçu le nom d'*Axiomes*, mot grec qui signifie *dignité*, parce que ces propositions sont dignes de notre acquiescement par elles-mêmes; elles la méritent par leur propre évidence, & non pas seulement par l'évidence de leurs preuves dont elles n'ont

En quel sens les principes sont des notions communes.



pas besoin. On les appelle aussi *Notions communes*, mais à cause de cela il ne faut pas s'imaginer, que ce soient autant de maximes gravées dans de certains recoins de l'esprit humain, dont chacun s'instruise dès qu'il fait lire dans son intérieur. Ceux qui prétendent quelque chose de semblable se laissent éblouir par des expressions métaphoriques, & n'ont pas d'idée de ce qu'ils disent; Ces principes que l'on admet, sans hésiter, d'abord qu'on les entend, sont en très-grand nombre, & se peuvent multiplier presque à l'infini; Il y en a donc une infinité auxquels bien des gens ne pensent jamais. Mais voici ce que tous les hommes ont de commun à cet égard, & qui a donné lieu à cette expression & à la fiction qu'on a bâtie dessus; chacun est né avec des facultés & des dispositions qui le mettent en état de former aisément ces premières idées, & de les assembler pour en faire des principes, dès que l'occasion s'en présente: chacun est né avec des facultés & des dispositions à les concevoir & à les admettre, dès que les autres les

les



les lui présentent : Or cette grande facilité que l'on a à les comprendre, d'abord qu'on les entend prononcer, quand même c'est pour la première fois, les fait mettre au rang des choses que l'on savoit déjà, parce qu'on les conçoit avec la même netteté & la même facilité, avec laquelle on a accoutumé de se répéter ce qu'on a déjà appris ; c'est une faute ordinaire à l'Esprit humain d'outrer les ressemblances & de confondre en une les choses qui se ressemblent un peu.

De ce que les principes sont d'abord aussi familiers que ce que l'on fait depuis longtems, conclure que nous sommes nés avec eux, c'est donner dans une chimère à peu près semblable à celle des Platoniciens, qui s'imaginoient que tout notre savoir n'est qu'une reminiscence & un rappel de ce qui nous a été connu dans une autre vie, mais qui étoit oublié ; il n'y a point de connoissance que l'on ne puisse, en s'y attachant & en la repassant souvent se rendre aussi familière que les Notions communes.

Quand je dis que nous naissons

G 3

avec



< P. B.  
Rem. XX  
sur D. C.  
R. XIII.  
sur M.  
Locke.

avec des facultés & des dispositions à les recevoir & à les admettre, je n'entens pas que ces facultés & ces dispositions soient dans tous les hommes, ni dans chaque homme, en tout tems, dans un degré égal; car les uns ont naturellement plus de vivacité, de pénétration & d'étendue d'esprit que les autres, & ces qualités croissent aussi par l'exercice; voila pourquoi telle proposition sera un principe pour l'un, qui aura besoin de preuve pour un autre. Celui qui a plus de pénétration & d'étendue d'esprit, se forme d'abord des idées du sujet & de l'attribut, assez étendues pour voir le second renfermé dans le premier, mais un autre aura besoin de quelque secours & de l'entremise de quelques troisièmes idées, pour découvrir le rapport de ces deux. L'un compte sur ses doigts pour s'assurer que 3. fois 9. font 27, & un autre le voit avec la même promptitude & la même évidence qu'il voit que 3. fois 2. font 6, de sorte que le mot de *Principe* est souvent *relatif*.

P. Buff.

Pour contrarier les miracles, on aura beau dire, qu'on ne fait pas jus-

jusqu'où s'étendent les forces de la Nature. Tout cela ne fait aucune impression sur les personnes judicieuses & de bonne foi. Le sens commun, ou cette impression qui se trouve manifestement dans le plus grand nombre des hommes, c'est la règle infaillible pour discerner les préventions d'avec le Naturel. C'est la règle que l'Auteur de la nature a mise dans tous les hommes ; & il se feroit démenti lui-même s'il leur avoit fait juger vrai ce qui est faux, & miraculeux ce qui n'est que naturel.

Il y a du Vrai dans ce raisonnement. Tous les miracles seroient absolument inutiles, si pour les reconnoître tels avec certitude, il étoit nécessaire d'être un très parfait physicien ; mais comme on peut prendre pour miracle ce qui ne l'est pas, il me paroît qu'au raisonnement de ce savant logicien, il manque encore cette évidence, qui force un homme de bonne foi, à se contenter de cette impression qu'on pourroit étendre trop loin. Le sens commun doit être bien défini & ne le peut être que par l'évidence. Quand on





s'écarte des sentimens ordinaires, on doit redoubler sa circonspection à examiner ses idées, & à peser les raisons des autres.

Des preuves des Principes.

VII. La démangeaison d'établir un Premier Principe, duquel tous les autres fussent dépendans, avoit introduit la méthode de prouver un principe par un autre, que l'on prétendoit être plus évident. C'est une peine superflue & qui peut même donner lieu à des habitudes fatales. Il est dangereux de s'accoûter à chercher des preuves qui établissent les principes, parce que l'on s'accoûte à détourner les yeux de l'évidence qu'ils ont, dans le dessein d'en chercher ailleurs une plus grande. Or il est dangereux de se faire une habitude de douter de ce qui est certain, & de détourner son attention de ce qui est clair; cette habitude rend l'humeur chicaneuse & dispose au Pyrrhonisme.

Mais lorsque ceux avec qui l'on s'entretient ne veulent pas tomber d'accord des propositions qu'on propose pour Principes, quel parti prendra-t-on ? Il est souvent inutile, comme je viens de l'insinuer, de re-  
cou-

courir à des preuves, qui ne feroient être plus claires que les principes mêmes; mais comme ceux qui refusent de les admettre ne se trouvent difficiles à convaincre, que par pesanteur d'esprit, ou par opiniâtreté, il faut, suivant l'un ou l'autre de ces cas, employer une méthode différente.

Lors qu'un homme manque simplement de pénétration, il faut lui expliquer les termes de la proposition dont on veut qu'il tombe d'accord, & les lui faire répéter à lui-même, en mettant la définition à la place du défini. Il faut, quand le sens du terme est composé, séparer les notions qui le composent, le rendre attentif sur chacune à part, les lui faire assembler, l'une après l'autre, & en y revenant plusieurs fois, s'il est nécessaire, les lui rendre très-familieres & très-présentes; l'intelligence du sens l'amenera infailliblement à en reconnoître la vérité.

Mais si l'opiniâtreté tient bon contre tous ces éclaircissements, on regardera pour un moment, comme faux le Principe qu'on s'obstine à rejeter. De là on conclura que le



contraire est véritable ; de cette conclusion comme d'un Principe vrai, on tirera une conséquence ; de cette première une seconde ; de la seconde quelquefois une troisième, jusqu'à ce que l'on soit venu à une proposition, si liée avec les principes dont on la tire, mais en même tems, d'une absurdité si manifeste, qu'il ne soit pas possible d'en tomber d'accord. Cette méthode, sur tout lors qu'elle n'est pas accompagnée de raillerie & d'insulte, est tout-à-fait propre à ramener des gens dont l'obstination n'est pas desespérée, par l'extrême plaisir qu'ils trouvent à s'opiniâtrer ; car pour ceux-ci il n'y a point de remède, & les honnêtes gens se font tort de converser avec eux. Au reste l'Art de tirer ainsi des conséquences, pour lesquelles on prévoyoit que celui, avec qui on dispute, aura de la répugnance, cet Art s'acquiert par l'exercice, & c'est une affaire d'habitude comme plusieurs autres, & de pratique, plutôt que de préceptes. Pour y réussir il est nécessaire de posséder à fond les matières que l'on traite & d'en connoître exactement

ment



ment tous les principes & toutes les  
suites.

Dans les Ecoles, pour empêcher  
que les disputes ne se terminassent  
qu'avec l'extinction des forces, on é-  
toit convenu de certains principes  
généraux qu'on n'oseroit plus com-  
battre, & de la vint la maxime :  
*Contra principia negantem non est dis-  
putandum.*

Le respect que l'on consentit à  
leur déferer, disposa à les regarder  
comme les sources fécondes & in-  
tarissables de toutes les Connoissances,  
en quoi on se trompe infiniment.  
Car au contraire remonter au vague,  
c'est s'éloigner des Connoissances dé-  
terminées loin d'en tirer des se-  
cours pour en approcher.

Quand on dit que les Conséquen-  
ces sont renfermées dans leur princi-  
pe, & qu'on n'en peut tirer que ce qui  
y étoit contenu, on ne doit pas  
prétendre que dès qu'on voit la vé-  
rité d'un principe, on y voye toutes  
les Conséquences qui en naissent. Une  
Conséquence est le principe dévelo-  
pé, & les Conséquences les plus pro-  
chaines sont celles qui se trouvent  
composées d'Idées qui naissent le plus



naturellement, & le plus immédiatement du principe, & qui présentent les mêmes idées, sous une face à la vérité un peu différente, mais très approchante.

Une première sert de principe à une seconde, quand les idées, qui composent cette première conséquence en font naître, qui, considérée attentivement sont reconnues les mêmes qui ont fait sentir la vérité de la première conséquence devenue second principe.

De cette manière chaque conséquence sert de principe à la suivante. Les idées de celle-ci se trouvent dans celle-là. Mais dans la dernière Conséquence elles sont un peu différemment énoncées, qu'elles ne l'étoient dans celle qui lui a servi de principe; mais de nouvelles circonstances, dont une seconde proposition est accompagnée, ne donnent aucune atteinte à la vérité du fond, de sorte que la certitude de celle qui sert de principe, se trouve liée à la certitude de celle qui est Conséquence. *6 fois 4 est double de 3 fois 4; donc 24 est double de 12. Les idées de 3 fois 4 & de 12 se réduisent à ce que 12 est*



PART. II. CHAP. V. 157  
12, & celles de 6 fois 4 & de 24 se  
réduisent à ce que 24 est 24.

Les esprits qui ont le plus de pénétration & le plus d'étendue, sont ceux qui voyent plus promptement naître d'un principe les Conséquences particulières qui étoient renfermées dans les idées plus générales & plus vagues du principe, & comme prêtes à en naître, & à la naissance desquelles on voit que le principe est une occasion prochaine. Tout cela est fondé sur ce principe d'expérience intérieure, c'est qu'à proportion qu'on est attentif, les idées se succèdent dans l'esprit l'une à l'autre, & plus promptement & plus liées entr'elles.

VIII. On distingue les Principes en *Théoretiques & Pratiques*; les premiers ne regardent que la speculation, & ils présentent simplement une vérité, comme, *Deux choses qui ressemblent à une troisième, ont aussi entr'elles deux, quelque rapport de ressemblance.* Les seconds vont tout droit à la pratique, l'ordonnent ou l'insinuent: *Les Bienfaits méritent de la reconnoissance, l'Amitié est digne de retour.* Cette distinction ne pose rien.

D'vision  
des prin-  
cipes.



rien qui ne soit vrai, mais elle n'en est guère moins superflue; la vérité des Principes Pratiques se connoît de la même manière, que celle des Principes purement spéculatifs. Un homme qui s'est formé l'idée d'un *bienfait*, qui connoît la force du mot de *mérite*, & entend la signification du terme de *reconnoissance*, voit que la *reconnoissance* est renfermée dans le nombre des choses que le *bienfait* mérite, ou il voit qu'entre les suites qui sont attachées à l'idée du *bienfait*, celle de *mériter la reconnoissance* en est une.

On convient assés généralement des Principes Théorétiques, l'usage de la vie en rappelle à tout coup les principaux. Il est rare qu'on ait occasion de s'en défendre; mais il arrive aux Principes pratiques de gêner nôtre liberté; Les sens, nos passions, ont souvent occasion de s'y refuser. On détourne l'attention, on les élude par des distinctions & par des excuses, la coûtume y oppose son poids & son autorité, & nous nous laissons séduire par des exemples qui nous invitent à nous en éloigner. Les principes les plus simples sont les



les plus surs, & souvent d'une influence plus étendue. Ce qui est simple ne frappe pas, on l'a d'abord compris, & on regarde comme un soin superflu celui qu'on se donneroit de se le rendre familier. C'est une erreur très préjudiciable. Il est des propositions un peu composées qu'on ne trouve difficiles, que pour ne s'être pas rendus assez familiers des principes simples, dont la combinaison est nécessaire, pour en faire la démonstration.

Il ne se peut que la même chose soit & ne soit pas; ou que le contraire d'une proposition vraie soit aussi vrai. Ces propositions ont passé & passent encore dans l'esprit de quelques personnes pour les premiers principes & les fondemens de toutes nos connoissances; mais si je veux m'en servir pour me dégager de tout doute & me procurer une plus grande certitude, je vais par des détours là où je pourrois aller par un chemin beaucoup plus droit.

*Deux fois deux font-ils quatre? Oui,* car deux fois deux font plus que quatre ou font moins que quatre, sont des propositions fausses; & pourquoi



font-elles fausses, que parce qu'il est vrai que deux fois deux font quatre.

*Douze est-il un nombre pair ?* Oui, car douze est un nombre impair, est une proposition fausse.

*Un Etat nouveau nait-il sans qu'une cause le produise ?* Non, car cette proposition, Il est des effets qui n'ont point de cause, est fausse. Or de ces deux propositions, tout effet a une cause, & aucun effet sans cause, l'une n'est pas plus évidente que l'autre.

Je donne donc pour la première règle dont l'observation conduit au vrai, qu'il faut s'abstenir de décider sur ce qu'on n'entend pas, il faut chercher l'évidence, s'y rendre & s'y attacher à proportion que l'on en est vivement frappé.



## CHAPITRE VI.

### *Des Préjugés.*

Définition.

I. **I**L y a un très-grand nombre de Propositions fausses que l'on con-

confond avec les Notions communes ; On s'y rend sans balancer , & on appuie sur elles ses raisonnemens , toutes les fois que l'occasion s'en présente. Comme les Vrais principes sont les premières sources de tout ce qu'il y a de vrai dans nos conclusions ; les Faux Principes, en prenant la place des Vrais, sont la principale & presque l'unique cause de tous nos égaremens.

On les appelle des *Préjugés*, c'est-à-dire, des jugemens précipités, des jugemens formés avant le tems, & avant que l'on ait eu une connoissance assez exacte des choses sur lesquelles ils roulent.

II. Les hommes dans leur enfance, & une grande partie pendant toute leur vie, ne jugent des choses que sur le rapport des Sens. Or nous avons déjà remarqué que nos sensations ne nous donnent point de justes idées des choses ; Il ne faut donc pas s'étonner, si quand on ne les connoît pas, & qu'on les suppose même fort différentes de ce qu'elles sont, on leur attribue ce qui ne leur convient point. Le langage, conforme à ces fausses suppositions sert

Origine.



à les autoriser, & à force de répéter des Propositions, qu'on avoit d'abord reçues sans examen, on se les rend si familières qu'on les prend enfin pour des Notions Communes & des Principes du Bon-Sens ; l'habitude leur donne une force, toute semblable à celle que les Vrais Principes tirent de leur évidence.

Ce qu'on appelle nos Connoissances se trouve par là un mélange de Principes Vrais & de Principes Faux, & par conséquent de bevües & de démonstrations, suivant que l'on a suivi les uns ou les autres de ces Principes.

Remède.

III. Il faut nécessairement débrouiller ce chaos, ou, dans la juste crainte d'avoir embrassé autant d'erreurs que de vérités, rester dans l'incertitude & dans la suspension. *Descartes* a crü que pour faire ce discernement de nos Préjugés d'avec les vrais Principes, il falloit commencer par douter de tout. On s'est terriblement recrié sur ce conseil, qui assurément n'a rien de scandaleux, si par là on prétend simplement qu'il faut examiner tout ce que l'on a reçu comme vrai dès la première.



mière enfance, & sous des Maîtres à l'autorité desquels on s'est soumis; qu'il le faut examiner, dis-je, avec la même attention, & la même circonspection que l'on donne aux questions douteuses.

Ceux qui recommandent de commencer à philosopher, par ce doute & cette revue générale, ne font pas assez d'attention sur la force de ce précepte, & sur tout ce qui est nécessaire pour l'exécuter; car *premierement* il faudroit ranger par ordre toutes les propositions, dont l'examen est nécessaire; or ce n'est pas l'effet d'une médiocre habileté, ni un des moindres fruits de la Philosophie, que de savoir distribuer un si grand nombre de choses dans leurs véritables classes. *En second lieu*, il y a un très-grand nombre de Préjugés, & entre nos connoissances prétendues, un grand nombre de conclusions précipitées, dont la discussion demande de la méditation, de l'art, du savoir, & suppose beaucoup d'acquis: de sorte que s'il faut commencer à philosopher par une telle revue, il est nécessaire d'être Philo-  
so.



sope avant que de s'appliquer tout de bon à le devenir.

Mais on donnera un sens raisonnable à ce précepte, si l'on se contente d'exiger que dès qu'en étudiant & en chemin faisant, on tombera sur une proposition, qui n'a point encore été suffisamment examinée, soit qu'on l'ait d'abord reçue comme principe, soit qu'on l'ait admise comme conclusion, il faudra s'arrêter, & ne point passer outre sans l'avoir épluchée avec un esprit dégagé de toute préoccupation, & mettre ainsi toujours à part ce qui n'a pas encore été l'objet de cette sévérité. Mais par quel art fera-t-on ce juste discernement des vrais Principes d'avec les Préjugés ? Il faut I. examiner si les termes, qui composent ce Principe vrai, ou prétendu vrai, expriment des idées ou de simples sensations. II. Il faut définir chaque terme, & en mettant la définition à la place du défini, les comparer, & voir si l'un est renfermé dans l'autre. Alors si la Proposition est un Principe, l'esprit fera saisi de son évidence, mais si c'est un Préjugé, on verra qu'elle ne signifie rien, ou qu'elle ne renferme au-

M. Locke  
L. II. Ch.  
XIII.



aucun sens raisonnable. Ce qui n'est pas un Corps n'est pas un Etre. Cette proposition est une *pétition de principe* ; elle suppose ce qui est en question. Que les Corps sont les seuls Etres, mais n'y a-t-il pas des Etres qui pensent, & les Corps sentent-ils qu'ils sont ? s'aperçoivent-ils de leur Existence ?

Il en est du précepte de DESCARTES, si on lui donne une juste explication, comme de celui de St. Paul. I. Cor. III. 18. *Si quelqu'un d'entre vous se croit sage en ce Monde, qu'il devienne fou pour devenir sage.* C'est-à-dire qu'il ne compte non plus sur toutes les opinions dans lesquelles il a été élevé, & en faveur desquelles on l'a prévenu, que sur des visions ; qu'il les examine avec autant de circonspection que s'il étoit assuré, que parmi quelque peu de vérités, elles renferment un grand nombre d'extravagances.

IV. L'illustre Chancelier Bacon, *Division*  
qui vivoit dans un Siècle où l'on aimoit les manières de parler extraordinaires, & qui s'y étoit accoutumé dans l'Ecole, a imposé aux Préjugés des noms singuliers, qui ont  
je

je ne fai quoi de mistérieux, mais en même tems d'ingénieux, de solide & de grand.

Premièrement il les appelle des *Idoles*. En effet comme les *Idoles*, qui ne sont rien, sont mises à la place du Dieu réel & vrai, on accorde aussi très-injustement aux *Préjugés*, qui souvent n'ont point de sens, un acquiescement qui n'est dû qu'aux *Vrais Principes*, & on leur rend un respect qu'il faut réserver à la pure lumière des notions évidentes, dont le Créateur est la source.

Comme une grande partie de nos *Préjugés* naissent de certaines dispositions communes à tous les hommes, il a donné aux *Préjugés* de cette espèce le nom d'*Idola Tribus*, c'est-à-dire, d'*Idoles de la Tribu d'Adam*, ou d'*Idoles du Genre Humain*. Ils ne sont point particuliers à celui-ci ou à celui-là, ils sont communs à toute l'espèce : De ce rang sont, juger de la réalité des objets par leur impression sur les Sens, juger des autres par soi-même, essayer de concevoir tout corporellement, & confondre la pensée avec l'étendue.

due. Les Préjugés qui tirent ainsi leur source de la dépendance où est l'homme de ses Sens, l'éloignent de croire une intelligence éternelle & toute-puissante. Quand on est revenu de ces Préjugés, on sent le ridicule & la petitesse de ceux qui se mettent à rire quand ils entendent parler de *pores*, de *matière subtile*, de *pesanteur de l'air*, &c.

Comme les maladies de l'esprit ne se guérissent guère ; L'Astrologie Judiciaire, & l'art de prédire par des objets, vus dans l'eau d'un bassin, succédèrent chés les Chrétiens aux Divinations par les entrailles des Victimes, ou le vol des Oiseaux ; aux Divinations par les billets qu'on faisoit sortir au hazard de quelque Vaisseau consacré, succédèrent des passages de l'Écriture, & même des vers de Virgile, &c. qu'on prenoit pour des reponses à ce qu'on souhaitoit de savoir.

Sorphone & d'autres Philosophes Payens se vantoient de pouvoir s'élever à une union immédiate avec Dieu.

Les Chrétiens ont ensuite été assez crédules, ou assez hardis, pour em-



embellir aux dépens de la Vérité la vie de leurs Saints.

Pendant que le fond de la nature humaine demeure le même, les préventions se perpétuent ou du moins se renouvellent. Chés d'anciens Peuples Barbares les arts & la culture de la Terre rendoient méprisables : On étoit estimé quand on passoit sa vie à ne rien faire, & encore plus quand on ne vivoit que de guerre, c'est-à-dire de meurtres & de rapines. On n'est pas éloigné aujourd'hui de ces préventions, & il semble qu'on s'en fait honneur.

Il y a de certaines erreurs qui ont été de tous les tems & qui sont toujours revenues, quoi que quelquefois sous quelque changement de face, parce qu'elles tirent leur source de certaines dispositions qui ont toujours régné dans le cœur humain. Ce cœur est impatient & cruel; De là l'intolérance & la persécution. Les Payens ne pouvoient supporter les Chrétiens, & les Chrétiens ont encore moins pû se supporter les uns les autres.

Il est naturel à l'homme d'outrer & de se laisser éblouir par l'extraordi-

di-



inaire. De là les distinctions de viandes & d'habits; le goût de la retraite, les macérations volontaires & les autres effets de la mélancholie. Dès que le férieux se joint à la folie, on se croit ou damné, ou du moins à demi inspiré; de là la Myftiquerie.

Les hommes ont parlé comme ils ont pensé, & leur langage une fois établi & autorisé par un long usage a lui-même donné une nouvelle force aux Préjugés. Ceux qui tirent leur crédit de cette cause font appelés par *Bacon Idola Fori*, comme qui diroit des *Idoles consacrées dans une place publique*; Le langage courant les a fait recevoir. C'est ainsi que l'on s'attache à quantité de mots très-communs, mais qui ne signifient rien, *Fortune, Hazard &c.* C'est ainsi que les termes négatifs *d'immortels, d'infini, d'immatériel*, nous disposent à regarder comme des négations ce qu'ils expriment, quoi qu'il soit plus positif & plus réel que ce qu'ils nient.

Mr. Locke  
L. I.  
Ch. II.  
Art. 21 &  
suivant.

Rien n'est plus indigne de l'homme que de suivre ainsi à la manière des animaux la troupe qui mar-



che devant lui ; Nos maux iront toujours en croissant pendant que nous prendrons pour règle ce qu'on fait, plutôt que ce qu'on devrait faire, & qu'une opinion reçue aura chez nous toute l'autorité de la Raison.

Il vaut mieux se sauver seul d'un Naufrage que de se noyer de Compagnie.

LUC. XIII. 34 *Entrez par la porte étroite. Ne vous laissez pas entraîner par le goût régnant, & par les maximes les plus généralement suivies. Les idées de la multitude, ne sont point des preuves de vérité.*

EXOD. XXIII. 2. *Tu ne suivras pas la multitude quand il s'agit de mal faire.*

JOSUÉ XXIV. 14 15. *Choisissez qui vous voulez servir, pour moi & ma maison nous servirons l'Eternel.*

La préférence des Richesses à la Vertu, sur laquelle on n'hésite point quoi qu'on ne se l'avoué pas, est un préjugé qui vient de l'imitation. On les loue, c'est le stile ordinaire, on forme ses idées sur ce Stile. Une vie simple rendoit l'argent peu nécessaire ; on l'a abandonnée,

on s'est fait des besoins. Avant cela rien ne détournoit de la vertu, mais à mesure que les besoins se multiplient, une infinité de circonstances en éloignent. Ainsi, *La Vertu tombe dans le mépris, à mesure que l'or devient l'objet de l'estime publique.* C'est une triste remarque vérifiée dans tous les tems.

De tous les Pays ou le Papillon à Tête de mort vole, la Bretagne est peut être le seul, où l'on s'étoit avisé de le regarder comme un Avancoureur de maladies funestes. L'ame ne peut que trop sur le Corps en de certaines circonstances, elle peut donner des dispositions aux maladies, dont on craint d'être attaqué, & augmenter celles qu'on a déjà : Mais comment guérir le peuple d'un préjugé qu'il a une fois reçu, il le transmet de Père en fils, le Peuple ne lit point, on auroit beau dire au Peuple de Brétagne que l'arrangement des tâches de ce Papillon ne signifie rien, & lui expliquer les Causes Physiques de son cri, les erreurs populaires tiennent trop bien. Ceux-là même qui devoient en débâbler les fortifient ; L'effroi s'est



emparé des Couvens, où l'on avoit vû voler un de ces Papillons. M. De R. H. des J.

Pourvû qu'on pense comme les autres, ou est content; ce n'est pas l'erreur que l'on craint, c'est uniquement le reproche de s'être trompé & la honte qui l'accompagne. Quand il s'agit de prononcer sur quelque sujet, sans se mettre en peine d'examiner ce qu'il est, on s'informe seulement de ce qu'on en dit. L'erreur d'autrui autorise la nôtre, & la nôtre à son tour affermit celle des autres. L'erreur d'un particulier fait l'erreur publique, & quand l'erreur s'est une fois emparée du public, elle est sacrée, & les particuliers n'en veulent plus revenir. À la manière des Bêtes, on fait le troupeau dont on est soi-même une partie.

Il est de ces Préjugés qu'on peut appeller d'expérience imaginaire, on est porté à croire qu'une corde composée de six fils tortillés pourroit soutenir plus de trente Livres sans se rompre, au cas que la force de chacun de ces fils pût parvenir à soutenir cinq livres. On est fort disposé à en fai-



se un Principe de Méchanique ; des savans l'ont tenté, & ont exercé la subtilité de leur esprit à chercher les raisons de ce qui n'est pas. Monsieur *De Reaumur* nous a dégagés de cette prévention. Tous les fils qui composent une corde ne sont pas dégalés force, par conséquent également tirés par un poids, les uns casseront, & il en restera moins pour le soutenir ; outre cela en les tortillant, on les tend, & ceux qui sont déjà allongés céderont plutôt au poids. Il est vrai que le poids a à surmonter le frottement des fils tortillés. La Géométrie n'a pas de prise dans le calcul de ces combinaisons. Il en faut donc venir à des expériences exactes, & qui ne laissent pas de doute.

Le préjugé est pour ce qu'on a vu, & le préjugé porte à rejeter ce à quoi on n'a rien vu de semblable. Mais avant que de rejeter des faits, ils faut examiner s'ils sont aussi extraordinaires, qu'ils le paroissent, parce que souvent on a exagéré le vrai, & on lui a donné par-là un air fabuleux.

La mode donne un passeport



à ce qu'il y a de plus ridicule & de plus contradictoire au sens commun. Personne n'a honte de faire ce qu'on voit faire à tout le monde, les plus sensés très persuadés de la sottise de la coutume, ne laissent pas souvent de s'en rendre les esclaves volontaires. Quand la route du faux est une fois tracée, il faut un courage peu commun pour oser s'en éloigner; c'est beaucoup si on ne la fuit pas pié à pié, si on ne la recommande pas aux autres, & si l'on se contente de marcher à côté & de s'en fraier une toute voisine.

Tous les hommes ne sont pas du même tempérament, & on ne les éleve pas non plus tous de la même manière. Lors donc que par des dispositions qui leur sont particulières, ils se rendent, sans y être forcés par l'évidence, à des propositions conformes à leurs penes naturelles, ou aux habitudes qui les dominent, le même Philosophe nomme ces Préjugés qui en naissent *Idola specus*: Il les considère comme des *Idoles nichées dans des recoins* & dans des replis de l'Esprit humain, qui varient suivant la diversité des génies. L'un  
ne

ne se plait qu'à ce qui frappe l'Imagination & ne se rend qu'aux preuves capables de l'agiter. A un autre tout ornement devient suspect, il n'écoute que des démonstrations toutes seches. L'un se rend d'abord aux Idées qui lui paroissent pompeuses ; la subtilité est démonstrative pour un autre ; pour persuader un troisième il ne faut qu'un *tout ainsi que* &c. il ne fait pas résister à une comparaison. Il en est qui cèdent dès qu'on leur allegue un exemple ou deux aisés & frapans.

Il en est qui ne sauroient tenir contre un trait d'érudition, des sentences, des autorités énoncées dans plus d'une langue, on se croiroit coupable d'obstination en s'y refusant. Par rapport à d'autres on pose un Principe & sans le prouver on en tire des Conséquences, & ces conséquences on les pousse loin, par le moien de Calculs & de Théorèmes subtils & pénibles à suivre. Le moien de se refuser à des principes d'où naissent des Conséquences où l'on s'exerce avec tant de distinction.

Un mélancholique est prévenu pour la retraite, & regarde comme





dangereux tout ce qui en tire. Un homme dur & chagrin se prévient en faveur de toutes les maximes pénibles & sévères. L'humeur dont on se trouve est pour chacun une source de Préjugés. On doit se défier de tous les principes & de toutes les conclusions qui y sont conformes. Notre goût nous doit être suspect en matière de conjectures, & encore plus de systèmes.

Dés que des personnes, d'un caractère distingué, ont assez de crédit pour faire valoir leurs Maximes, & se sont acquis un pouvoir & une réputation, qui préoccupe en leur faveur & leur concilie de l'autorité, ce qu'ils appuient & qu'ils recommandent passe, par là même, pour incontestable, & forme une quatrième espèce de Préjugés appelés *Idola Theatri*. Ils ont leur vogue pour un tems, & ceux, qui brillent sur le Théâtre du Monde, font respecter ce qui leur plaît à des gens, qui se font également un plaisir & un honneur de les admirer.

La Prévention fondée en raison & en autorité pour l'hypothèse de Galilée, sur la chute des corps, fut cau-



cause qu'on se hata trop & qu'on s'obstinât à l'appliquer aux vitesses des eaux courantes, ou sortant de leur réservoir. Cependant cette dernière vitesse, est due à des causes beaucoup plus simples, de sorte que cette découverte ne seroit pas une preuve de mérite dans son invention, si elle n'avoit été longtems cachée aux plus habiles Géomètres.

Il y a des choses que tout le Monde dit, parce quelles ont été dites par des personnes d'une certaine réputation. On accuse par exemple, Annibal d'une faute insigne de n'avoir pas assiégé Rome d'abord après la Bataille de Cannes, & on ne peut assés s'étonner d'un éblouissement si grossier. Mais une preuve qu'Annibal auroit put ne point réussir, contre ce Peuple belliqueux, dont les défaites animoient le Courage, c'est qu'ils se trouverent en état d'envoyer par tout des secours, & ses conquêtes furent cause qu'il n'en reçut plus lui-même de Carthage.

Spinosa s'entête d'Athéisme, & par là se moque des Chrétiens qui croyent *Trinité*; & *Transsubstantiation*. Cependant, selon lui une



même substance est une infinité de personnes, & cette même & unique substance est grosse & petite & en plusieurs lieux.

La triste vie des Chrétiens exposés à des persécutions presque continues, en jeta plusieurs dans la mélancholie; il n'étoit pas possible qu'elle ne produisît cet effet sur tous ceux qui y avoient du penchant; la crainte de succomber redoubloit la tristesse dans ceux en qui un cœur craignant Dieu, & attentif à son Salut, accompagnoit un tempéramment timide; dans cet état ils prirent aisément du dégoût pour toutes les douceurs des Sens, ce dégoût les rendit plus indifférens pour la vie, & par conséquent plus en état de la perdre courageusement dans l'occasion; or ce dégoût qui avoit son utilité dans de certaines circonstances, & étoit un secours à la Vertu, ils le regardèrent comme une Vertu en lui-même; les Solitudes les plus vastes, & les plus incultes leur parurent les plus conformes à l'exercice de cette Vertu pour laquelle leur humeur étoit un puissant préjugé. La coutume acheva de les y affermir, & de-

ve-



venus peu propres à vivre avec les autres hommes, ils firent consister la perfection du devoir à s'en séparer : Cependant il paroît bien plus conforme à la nature & aux besoins de l'homme, aux préceptes de l'Evangile, à l'imitation de Jesus-Christ & de ses Apôtres, d'éclairer continuellement la Société par des bonnes œuvres, & par de sages maximes, que de mener une vie si peu utile, & qui conduit si naturellement, à l'ignorance, aux erreurs, aux visions. Il fut un tems où les Moines se trouvèrent presque tous Anthropomorphites, & zélés pour cette hérésie jusqu'à à la fureur & à la cruauté.

Les austeritez qu'on s'impose diminuent la vigueur de l'Esprit & du Corps, on travailleroit davantage, & beaucoup plus long tems, si l'on se conservoit dans une vigoureuse santé; *St. Bernard* ruina la sienne, *M. Pascal* abrégea extrêmement ses jours, si utiles au public, & on ne voit autre chose, dans l'Histoire de ceux qui ont pris ce genre de vie, que des foiblesses, que des incommodi-

H 6                   tés,

tés, vieillesse enfin & mort prématurée.

Chaque famille est un Théâtre où l'exemple des Maîtres tient lieu de Raison. Il suffit quelquefois qu'une mere chérie ait eu du foible pour les prédictions, pour disposer un homme fait, & d'ailleurs sensé & savant à donner dans les songes & les autres présages.

Le Christianisme est divisé en *Partis*. Dans chacun d'eux c'est un grand Préjugé contre une Maxime, ou contre l'explication d'un passage, si elle plait à ceux à qui on y donne le nom d'Adversaires, ou si elle a pour Auteur une personne estimée dans un Parti différent. On apprend la Religion aux enfans comme on sifle les chansons aux Perroquets, & bien des gens, dès qu'ils sont sortis de l'enfance, ne s'instruisent pourtant pas avec plus d'attention & de discernement que les enfans. Il y a dans chaque Parti certaines Maximes régnantes, dont on ne se met point en peine d'examiner la solidité & les preuves, au contraire on se fait un mérite de les croire sans hésiter.

Par



Par l'esprit de parti on confond la sagesse terrienne . animale , diabolique avec la sagesse d'enhaut , celeste , pure , paisible , modérée , traitable , pleine de misericorde & de bons fruits & sans hypocrisie. Jaq. III. 17.

Nous avons été nourris & élevés dans de certaines opinions , qui nous paroissent faire l'essence de la Religion , & auxquelles nous croyons devoir tout sacrifier. La rejection des opinions contraires , la haine pour ceux qui les défendent , le delir de les flétrir & de les exterminer , tout cela est un effet de la prévention de faction , de cabale. On est sincère , mais on est aveugle & passionné.

La Philosophie de Platon a régné , celle d'Aristote à pris sa place , non sans effort & sans tumulte. Les chaires des Prédicateurs ont retenti de la maxime que chaque chose tend à son centre. Des comparaisons tirées des quatre élemens , ont été plus d'une fois la matière de leurs illustrations. L'ame végétative , sensitive & raisonnable , & une infinité de pareilles bagatelles étoient souvent alléguées comme des principes du sens commun. Ramus a ensuite introduit son

jar-

jargon, & dès que des gens d'autorité se furent mis en tête de le suivre, tout Discours formé sur l'enchainure de ses *Liens*, avoit pour lui le Préjugé, & tout Discours qui s'écartoit de cette méthode passoit pour embrouillé & pour ténébreux. Suivant la réputation du Maître, auquel on est tombé en partage, on étend ou l'on resserre les paroles que l'on explique. L'un subtilise, un autre ne veut que sens profond & que merveilles. Celui-ci ne fait qu'accumuler des passages, & prétend expliquer le plus clair, par le plus obscur, autant & aussi souvent que le plus obscur par le plus clair. Celui-là n'est sensible qu'aux preuves qui se tirent des Auteurs Grecs, des Etymologies Arabes, & des allusions aux anciennes coutumes. Ainsi le théâtre change de Préjugés, mais le Bon-Sens qui est de toutes les aides la plus sûre, se trouve rarement la plus respectée.

Ramus pour s'être écarté d'Aristote, l'Idole pour lors placée sur le Théâtre, perdit ses emplois, & courut risque d'être envoyé aux Galères. Exemple bien propre à se  
con-

conduire dans des circonstances de cette nature avec modération. Une illustre compagnie & des plus respectables, fut sollicitée à prononcer contre le Cartésianisme. *M. Des-Preaux*, para ingénieusement le coup.

On consultera utilement *M. Brucker*, sur l'histoire de la Philosophie ancienne & les Périodes de ses dogmes: on en a des abrégés, en françois, qui font souhaitter la traduction de tout l'ouvrage, un auteur excellent vient d'y suplér, & il est engagé d'honneur auprès du public de continuer.

Un Théologien se fait un grand nom & se donne ensuite une autorité proportionnée à sa réputation. On apprend par cœur son Système. Ses définitions passent pour tout autant d'oracles. Ce sont là les principes de la Religion. De là on passe à l'étude de l'Écriture Ste. ; on y trouve quelques endroits qui ne paroissent pas entièrement conformes aux pensées du Docteur ; que fait-on ? On trouve moyen de ramener l'Écriture à son Système, avec le secours de quelques distinctions. Son nom tient lieu de preuve, & par zèle



zèle pour le Dieu des miséricordes ,  
on condamne , sans miséricorde tous  
ceux à qui il arrive de penser au-  
trement , que le Maître à qui on s'est  
donné.

Louis XI. fit lier avec des chaînes  
de fer les Livres des nominaux. La  
plus grande partie des Cordeliers  
passa dans le parti de l'Empereur  
Louis de Baviere contre le Pape Jean  
XXII. au sujet de la question , si le  
Pain & le Vin que les Cordeliers  
Consumoient leur appartenoit en pro-  
pre ou s'ils n'en n'avoient que l'usu-  
fruit. En 1209 le Concile de Paris  
condamna au feu les œuvres d'Aristo-  
tote. En 1543 François Ier. con-  
damna Ramus pour avoir écrit con-  
tre Aristote.

On lit dans les mémoires litte-  
raires de la grande Bretagne , C.  
Tom. XIII. p. 249 , que l'an 1201  
un docteur après s'être distingué à  
Oxford alla à Paris , où il fut esti-  
mé le plus grand Théologien de cet-  
te ville. Il soutenoit qu'Aristote étoit  
supérieur à Moïse & à J. C. Cette ido-  
le étoit alors placée sur le Théâtre.  
On est bien revenu de ce préjugé ;  
d'autres passeront de même malgré le

le crédit où ils s'ont, & la vérité viendra enfin au dessus des ténèbres & des méprises.

*Henri Morus* combattit l'explication mécanique qu'on donnoit à plusieurs phénomènes par des objections, qu'il n'étoit pas facile de détruire dans ce temps là, il en concluoit que pour expliquer ce qui se passoit dans l'univers, il falloit avoir recours à un principe métaphisique qu'il avoit baptisé d'un nom grec, mais dont il ne donnoit pas d'idée, le gout de l'évidence a empêché à son système de faire fortune, & il est à présumer que d'autres auront le même sort.

Aujourd'hui en France on est Cartesien, en Angleterre Neutonien, en Allemagne Leibnitien; doutera-t-on que dans le grand nombre de ceux qui se déclarent chacun pour son système, & qui font profession d'en être les admirateurs & les défenseurs, il n'y en ait sur qui le préjugé est la cause qui a le plus d'effet?

Quand une dispute s'élève dant la République des lettres, il ne faut pas s'attendre qu'il sorte du monde.

fa



savant, une voix générale qui décide le procès : mais dans la suite du tems, les bons esprits & amis scrupuleusement du vrai, autant qu'ennemis des contestations, engagés par des circonstances à se déclarer pour l'affirmative ou pour la négative, tomberont dans le sentiment vrai par l'enchaînement des vérités, & l'autre demeurera oublié ; il y a eu, & il y aura encore de ces décisions fourdes du public.

Non seulement chaque parti a ses opinions favorites qu'on y garde sans les avoir examinées, & que plusieurs mêmes se font un scrupule d'examiner. Ce préjugé s'étend plus loin que les opinions, il consacre des mots, qu'on prononce & qu'on écoute très-respectueusement, sans avoir aucune idée à l'intelligence de laquelle, si on veut s'élever, on l'essayera en vain, car elle se trouve composée de parties contradictoires.

Un Jeune homme pense sérieusement à mériter le titre de savant dans le sens que l'usage lui donne. Il s'étudie à s'exprimer avec facilité & avec élégance, à ranger ses ma-  
tié-



tières par ordre & à bien placer ses citations. Pour ce qui est de l'examen attentif, exact, scrupuleux, perpétuel, il s'en dispense. A cet égard tout professeur qu'il soit devenu, il est encore un jeune homme & un étudiant, mais il a du crédit, on lui fait la cour, là dessus un autre jeune homme souhaite de s'instruire plus à fond, il demande de bonne foi des éclaircissements, il s'y attend; on le trouve importun & on conclut que l'orgueil le domine & que c'est un esprit dangereux.

Les préventions & le zèle pour les soutenir, vont si loin que l'on fait des associations. Un Théologien se lie avec un philosophe, un autre avec un philosophe opposé. Ces systèmes marchent de Compagnie, & les étudiants s'enrollent sous un drapeau ou sous un autre, en vertu des liaisons de voisinage, d'amitié de patronat, & souvent peut-être par fantaisie, par hazard & par gout pour la faction.

Après avoir posé de certains principes, sans preuves convaincantes, après les avoir adoptés dès l'enfance la raison la plus évidente n'est plus  
ref-

respectée : Elle sort de sa juridiction & elle doit honorer ces principes mis sur le thrône, par un humble silence.

Un Conciliateur ou un homme, qui se borne à exposer sincèrement les prétentions des deux partis opposés, court risque de déplaire à l'un & à l'autre, chacun admire ses opinions proposées sous des tours éblouissans. Un stile moderé, sur un sujet pour le quel on se passionne, paroît un stile de mépris.

Il est très dangereux de se prévenir en faveur de quelque Système, on rejette d'abord comme absurde tout ce qui y est contraire. On prend les moindres apparences pour des preuves solides, & c'est ordinairement un des grands obstacles à des nouvelles découvertes. En matière de religion sur tout on donne dans ces préventions avec facilité, & on se fait un devoir de s'y affermir, on croit, mais sans examen, ce qu'on entend débiter sous des noms respectés, & faux, tout ce qu'on cite sous des noms odieux.

Souvent on est embarrassé lors  
qu'on



qu'on à considéré certains objets , que les préjugés de la naissance & du parti , ne permettent pas de se développer entièrement à soi-même. Telle est la vraie notion de la *superstition* Bibl. Rais. 1733, p. 333.

L'esprit de parti est un fond de préjugés, qui aveuglent jusqu'au point de faire estimer comme essentiel en matière de Religion un habit, un geste, une grimace. Il suffit de porter un nom, & de s'être entêté d'un certain genre de vie, pour regarder comme sacré, & souverainement agréable à Dieu, ce qui passe aux yeux du reste des hommes, avec raison, pour indifférent.

Qu'une personne, qui brille & qui fait grand bruit sur le Théâtre du Monde, s'avise de dire qu'il y a une Religion pour les Princes ; une Religion pour les Sujets ; une Religion pour les Ecclesiastiques ; une Religion pour les Gens de guerre ; que le salut est attaché à une certaine Bourgeoisie ; & que de certains droits temporels s'étendent au delà du Temps ; les hommes sont toujours tellement disposés à plier sous l'Autorité d'un  
Nom



Nom célèbre, & ils croient toujours avec tant de facilité, ce qu'il seroit de leur intérêt qu'il fût vrai, que ces sentimens, tout étranges qu'ils paroissent quand on vient de les proposer, trouveroient des Sectateurs. Qu'on les compare avec d'autres qui sont tres-respectés, on n'y trouvera que peu de difference.

Des Communautés entières soutiennent avec chaleur de certains sentimens, qui sont universellement condamnés par d'autres où l'on s'habille un peu différemment. Deux Préjugés s'unissent, l'entêtement pour la Communauté dont on est Membres & l'éloignement pour les autres.

Le nom d'*Idole* convient parfaitement à cet esprit de parti, qui par une espèce d'enchantement, trouble l'Esprit au point de faire adorer des Préjugés, & recevoir comme des principes indubitables tout ce qui sert à les appuyer. L'exemple de Mr. *Dodwel*, très-savant homme d'ailleurs & très-religieux, suffiroit pour faire comprendre combien on doit se défier de cet esprit-là. Cet  
hom-

homme, tout savant & tout pieux qu'il fut, a porté son entêtement pour la nécessité de l'Episcopat, jusques à croire que le Fils de Dieu avoit répandu son sang, & que ce grand mystère, l'admiration du Ciel, s'étoit accompli. afin que ceux sur la tête desquels, des Evêques verseroient un peu d'eau acquissent une ame immortelle, que celle des autres hommes, quelques vertus, quelque amour de Dieu, & quelque attention à lui plaire qu'ils eussent eu d'ailleurs, n'auroient d'autres sort que celui des bêtes. Pour appuier ces extravagances, il a fallu s'aviser de mille principes favorables aux Libertins. Mais qu'importe, l'esprit de parti ne s'attache qu'à ceux du dedans, & laisse en paix ceux du dehors. Ainsi ce savant & zélé Chrétien transforme les hommes en bêtes, comme *Circé* faisoit autrefois. Il nous met au rang des animaux brutes, à moins que la Toute-puissance divine ne trouve plus à propos de nous rendre, par un miracle continuel, éternellement malheureux, pour servir toute l'avefion

sion





sion de ce devot, & de son saint parti.

C'est encore par un effet de ces préventions & de ces égaremens, où jette l'esprit de parti, que le même Mr. *Dodwel* voudroit tirer la plus forte preuve de l'authenticité des Livres qui composent le Nouveau Testament, de l'autorité de l'Eglise, & de la Tradition du second Siècle, qui les reconnut, & en dressa le Canon, afin de donner plus de poids à la tradition de ce Siècle dans lequel on ne sauroit contester que l'Episcopat ne se trouva universellement établi, par l'Ecriture Sainte même; qui cependant, de l'aveu de ce savant homme, fournit des raisons qui lui paroissent assez démonstratives pour en conclure son règne favori. Mr. *Le Clerc* remarque à son ordinaire très judicieusement que nous croyons sans aucun doute que l'*Eneïde* est de VIRGILE; les *Questions Tusculanes* de CICERON &c ! quoiqu'il n'y eût jamais Synode Grammairien qui ait prêté son autorité à cette tradition : on n'a que



que faire de ce secours pour s'en assurer.

Ceux que l'esprit de parti jette dans ces excès, ceux dont il dérange la tranquillité, doivent naturellement tirer de leur trouble cette conclusion, que peut-être ils ne se trouvent dans les sentimens qu'ils défendent avec tant de zèle que par préjugé, & qu'ils auroient été Juifs ou Mahométans, avec autant d'attachement qu'ils sont Catholiques, ou Reformés, s'ils étoient nés de Parens Juifs, ou de Parens Mahométans.

M. l'Abbé *Renaudot* fournit une preuve surprenante de ce que peut la prévention, dans la Critique qu'il fait de M. *Ludolfe*. Elle va jusqu'à se moquer de l'entêtement de ce Savant pour les Vers Ethiopiens, qu'il admire, dit-il, par un effet de son amour singulier, pour la Langue Ethiopienne. Mais on trouve précisément le contraire dans M. *Ludolfe*, leurs Vers sont grossiers, dit-il, ils n'ont égard, ni à la quantité ni au nombre des Syllabes, ni à la Césure, se contentant de finir par la même Voyelle ou la même Consonne,

Tome V.

I

quoi



quoique les sons ne s'accordent point. C'étoit pourtant là une matière indifférente, mais dès que le zèle s'est échauffé sur quelque-unes, on ne voit plus les autres comme elles sont, la passion défigure tout. Voyez l'Europe savante 1719. Art III. Tom. XI. I. Partie. Cet Article est curieux, on y trouve un modèle de Modération. Il remarque que les passions des hommes ont toujours été assez marquées dans les Ecrits Polémiques des Théologiens pour les démêler d'avec les Vérités de la Religion, qui par une Providence particulière de Dieu, se sont conservées au milieu de ces hideuses disputes. Je n'ai étudié que dans l'unique vue de trouver la Vérité, sur cela je me suis fait une si forte habitude, que je me réjouis véritablement quand on me fait voir, que je me suis trompé en quelque chose; & la découverte de la Vérité m'empêche d'avoir honte d'avouer ma faute. Les voyes de la vraie Religion, sont simples & aisées.

Les sentimens établis par les Loix, les preuves autorisées par l'usage, quoique vraies, ne tirent pourtant leur force, sur la plupart de ceux qui

qui les reçoivent, que du Préjugé; souvent ils n'en peuvent alleguer aucunes preuves, ou celles qu'ils apportent sont si foibles que la moindre exception les renversent. Mais qu'importe, on croit, dit-on, parce qu'on veut croire, c'est le caractère de la Foi divine, c'est le sceau de la Grace, & c'est de cette manière qu'on sacrifie la certitude de la Foi, & l'honneur de la Religion en général, à une hypothèse particulière dont on est prévenu.

Chacun s'imagine que les Vérités de sa Religion, sont si claires que les habiles gens d'un autre Parti ne manquent pas de les voir, & qu'il n'y a que des considérations humaines qui les détournent d'en faire une profession ouverte. *Amésius* dans les Ouvrages qu'il publia contre les Episcopaux, ne reconnoît de gens de bien, que les Puritains. Selon lui, *Ceux-ci se faisoient connoître par l'aversion pour la Comédie, pour les femmes, pour la Danse, pour le Jeu, pour les Collations, le reste n'étoient que des joueurs, que des buveurs, des jureurs, des enfans de Belial. Il n'y avoit point de milieu entre les deux*



extrémités, ou d'abolir l'Episcopat, ou de faire revenir de l'Enfer l'Eglise Romaine. Dès qu'un Auteur parle ainsi, un Lecteur raisonnable s'en dégoûte, & ne peut plus continuer à le lire, sans se faire une pénible contrainte.

Ces préventions où l'on est pour des sentimens établis sur d'autres fondemens que ceux de la Raison, sont un véritable esclavage; ce sont des fers auxquels on se soumet volontairement, car il n'y a pas de plus parfait esclavage que de s'affujeter à ne penser que comme les autres le veulent, & à n'avoir d'idées que celles qu'ils trouvent à propos que l'on ait.

L'entêtement pour un *Système* est un Préjugé de cette nature, qui entraîne dans une infinité d'erreurs; Pourvû que ce qu'on avance s'accorde commodément au *Système* que l'on embrasse, on est content; Toute raison qui a ce caractère, est une monnoie frappée au bon coin, on ne se met plus en peine de son poids. On a imaginé le *Système* des Atomes, dont le concours fortuit a fait naître l'Univers; Une pesanteur

ternelle les faisoit descendre dans des abîmes infinis. Mais comment pouvoient-ils s'accrocher dans ce mouvement de descente, qui leur étoit commun à tous? Une partie descendoit par des lignes obliques, & par là atteignoit ceux dont la descente étoit perpendiculaire. Il seroit plus raisonnable de se taire, que d'avancer ainsi des suppositions sans fondement. Mais le silence ne fait point partie du Système; cette supposition y trouve place parmi les autres fictions.

Ce que dit *Lucrece* sur les Spectres n'est qu'un tissu de mots qui ne signifient rien; mais le Préjugé du Système le favorise, voila pourquoi il passe avec le reste.

Des Atomes s'assemblent pour faire une représentation infiniment mince] d'un homme, d'autres pour faire celle d'un cheval. Il y en a qui ne composent que la moitié d'une représentation humaine, pendant que d'autres s'assemblent pour représenter la moitié d'un cheval, & ces deux moitiés s'unissant, elles viennent frapper l'ame sous l'image d'un Centaure.



Tout est rempli d'assemblages & de représentations de cette nature. Il y en a qui dansent régulièrement & qui imitent les chants, sur lesquels la danse se règle.

On n'apperçoit pas avec la même facilité tous ces spectres qui voltigent sans cesse dans les airs, & si l'on apperçoit plutôt ceux qui ont du rapport à l'humeur dont on se trouve, ou aux objets dont on s'est occupé pendant le jour, cela vient de ce que ces spectres sont extrêmement minces, & par conséquent ne peuvent être remarqués que par ceux qui s'y rendent extrêmement attentifs; or on ne peut se rendre plus attentifs à des objets pour lesquels on a du goût, & on ne voit mieux ce qu'on est d'humeur de voir que parce qu'on le regarde de plus près.

Les Epicuriens regardoient comme un Dieu celui qui leur avoit débité hardiment les rêveries, dont il n'avoit ni idée ni preuve.

Si on n'étoit pas accoutumé aux effets de l'esprit de parti, on ne pourroit lire qu'avec une extrême surprise ce que St. Luc raporte dans le

le 23. des Actes. St. Paul, après avoir défié ses ennemis, de pouvoir le convaincre d'aucune action punissable devant les Tribunaux des hommes, ajoute que „ Tout ce pour-  
 „ quoi il se voioit exposé aux insultes de ses ennemis, c'est qu'il prê-  
 „ choit, & qu'il confirmoit une doctrine, qui mettoit l'espérance de la resurrection au dessus de tout doute. “ Ce mot irrite les Saducéens qui se piquoient de penser plus sensément que le vulgaire, & qui par conséquent ne pouvoient souffrir ceux qui faisoient passer leur prétendue sagesse pour une impiété. Ce même terme encore reveille, dans l'esprit des Pharisiens, toute leur animosité contre les Saducéens. Paul cesse de leur déplaire dès qu'il paroît s'unir avec eux contre leurs adversaires. Les dissensions domestiques leur font oublier l'ennemi commun; C'étoit, disoient-ils un peu auparavant, un *ennemi de Dieu, de son peuple & de son Temple, un ennemi de Moïse & de sa Religion.* Ils se croioient tout permis contre un tel monstre. A peine le Commandant Romain peut-il empêcher qu'il





ne soit mis en pièces. Les Juifs se croient dispensés d'observer, à son égard, des Procédures, dont les Payens même reconnoissoient la nécessité, & qu'ils ne vouloient omettre à l'égard de qui que ce soit. Mais un mot suffit pour leur faire oublier tout cela. St. Paul se déclare pour les Pharisiens contre les Saducéens. Voilà qui suffit, *ils ne trouvent plus aucun mal en lui, peut-être que quelque Ange lui a parlé*, & cela étant, il faudroit bien prendre garde de s'oposer à Dieu.

On a vû de nos jours quelque chose d'assez semblable, & qui n'est pas moins surprenant. On prendroit très-mal ma pensée si l'on m'accusoit de mettre une entière ressemblance, entre les circonstances que je viens de rapporter, & celles dont je vais parler. Le fait est, qu'on a vû de nos jours un homme faisant à très-peu près profession d'Athéisme, affectant à tout moment de faire l'apologie des Athées, & aimant à dire les choses les plus paradoxes pour leur justification. Prenant encore plaisir à répandre fréquemment des ordures, dans ses  
ouvra-

ouvrages ; s'éforçant sans cesse d'établir le Pyrrhonisme , & de jeter les hommes dans une incertitude , qui ne laisse subsister aucun principe de religion & de morale ; ne négligeant aucune occasion de tourner en ridicule la religion , & tout ce que les chrétiens respectent le plus ; ne lisant les Théologiens que pour en extraire tout ce qui leur peut être échappé d'expressions dures , & peu justes. Cependant parce que , dans un Pays , où de certaines controverfes , subtiles & difficiles , s'étoient trouvées , dans leur naissance , mêlées avec des intérêts de parti , il avoit eu la malice d'adopter les expressions les plus fortes des Orthodoxes , & l'adresse de dire qu'il se mettoit à couvert sous les Canons du Synode de Dordrecht ; cet homme qui n'avoit jamais employé sa plume à défendre la religion contre les libertins , mais qui au contraire avoit toujours pris grand soin d'exagerer leurs difficultés , de les pousser plus loin que personne n'avoit fait , & de les proposer avec tout l'artifice le plus capable d'éblouir ; cet homme , qui avoit porté



té l'audace, jusques à faire tous ses efforts, pour affoiblir tout ce qu'on allegue de preuves, en vuë de persuader que Dieu est un Etre très-bon; cet homme qui avoit employé tous ses talens, pour donner au Systeme des Manichéens, tout ce qu'il avoit pû imaginer de vraisemblance, n'a pas plutôt prononcé les termes vénérables de *Foi*, de *raison sacrifiée* à la *Foi*, de *Synode de Dordrecht*, règle de la raison & de la méthode d'expliquer l'Écriture *Sainte*, qu'une infinité de gens donnent dans le piège, & s'empresse, à l'envi les uns des autres, de lui procurer le plaisir qu'il cherchoit uniquement, de se moquer du Genre-humain. *Cet homme vit bien, il est irréprochable, c'est un grand défenseur de la Foi.* Si on s'avise de refuter tout ce qu'il a écrit contre la Religion en général, contre la Chrétienne, & la Protestante en particulier, il faut être bien circonfpect: On marche sur des brasiers d'un feu couvert de cendre, & si l'on veut s'éviter des affaires, il vaut mieux laisser la religion sans défense, que de se commettre avec un

un homme qui a mis les Zélateurs de son côté. Un léger soupçon d'Hetérodoxie, sur les matières mêmes les moins essentielles au Christianisme, vous fera plus de préjudice, que tout ce que vous pourriez écrire pour mettre la religion à couvert des insultes des libertins, & pour triompher de l'incrédulité, ne sauroit vous procurer d'appui & de faveur.

Ce n'est donc pas assez de défendre une bonne cause, il faut se faire un grand scrupule de la défendre, par les mêmes moiens, que l'on condamne justement dans ceux qui en soutiennent une mauvaise. On ne sauroit mettre en œuvre ces moiens sans nuire à la cause qu'on défend, & sans la rendre suspecte. On donne lieu de croire qu'on manque de bonnes raisons dès qu'on imite ceux qui ne sont pas raisonnables.

Il est très dangereux de se prévenir en faveur de quelque Systeme. On rejette d'abord comme absurde tout ce qui est contraire, on prend les moindres apparences pour des preuves solides, & c'est ordinairement



rement un des grands obstacles à de nouvelles découvertes.

En matière de religion sur tout on donne dans ces préventions avec facilité & on se fait un devoir de s'y affermir ; on croit vrai, sans examen, ce qu'on entend débiter sous des noms respectés & faux tout ce qu'on cite sous des noms odieux.

Cette réduction des Préjugés à quatre classes, n'est pas seulement ingénieuse, elle est, comme on voit, solide & fondée en raison. De plus elle a son usage, & à mesure qu'on pousse ses études, & qu'en examinant on découvre des Préjugés, il est utile de les rapporter chacun à sa classe, de réfléchir sur les dispositions par lesquelles on y est tombé, & de se rappeler les faux pas, par lesquels on y est venu : Par là on se souviendra mieux de ce que renferme de trompeur la maxime dont on s'étoit laissé éblouir, & l'on sera mieux en état de développer l'erreur qui se trouve dans celles qui lui ressemblent.

Outre ces quatre classes générales des préjugés, il en est encor d'une grande variété ; les hommes en four-  
mil-



millent. La plûpart ne jugent que par prévention; la coûtume, l'humeur, l'intérêt, l'amour & la haine, décident de leurs jugemens, & suivant que ces principes changent, ou sont fixes, on les voit legers ou opiniâtres.

Spinosa s'est auffi avifé de vouloir reformer certains préjugés: *L'homme, selon lui, rapporte tout à soi, & juge de tout par ses utilités, & suivant que la conduite des autres l'accommode, il lui donne les noms d'honnête & de vertueuse, polie, liberale, genereuse, ou au contraire, dure, inhumaine, cruelle, trompeuse; au lieu que selon lui, rien n'est ni louable ni blamable, tout est également l'effet d'une enchainure, sur laquelle quoi que ce soit ne peut rien.*

*Ce que nous apprenons commodément, ce dont nous nous souvenons aisément, ce que nous parcourons avec facilité, nous lui attribuons de l'ordre, & cet ordre est une matière d'éloges. Quoi l'ordre ne seroit-il qu'un nom donné à la cause imaginaire de ces facilités? Et ces facilités au contraire ne sont elles pas l'effet d'un ordre réel?*

*Ce*



*Ce qui fait sur nous des impressions agréables, nous l'appellons beau; & un beau réel, n'est-il pas au contraire la cause naturelle & fréquente de ces sentimens agréables? N'y a-t-il pas un ordre que nos idées intellectueuses approuvent? N'y a-t-il pas un beau, qui se fait connoître à l'entendement?*

Il est des préjugés qui n'ont pas été suivis de mauvais effets: par exemple, Cicéron remarque que de tems en tems, des hommes nés, avec des talens singuliers pour l'éloquence, & après les avoir cultivés avec un grand soin, s'étoient fait admirer & suivre comme d'excellents modèles; Il les nomme, & il rapporte leurs differens caractères, par le moyen desquels les genres d'éloquence ont varié, & se sont succédées l'un à l'autre. Le Théâtre a changé de face, & un préjugé a fait place à un suivant.

Les hommes aiment naturellement le nouveau, & ceux qui ne se sentent pas assez de capacité, pour travailler avec succès à devenir originaux, cherchent à l'envi les uns des autres, à se livrer à un nom célèbre

bre

bre & à se faire distinguer, par l'empressement de leur zèle à soutenir les idées & sa méthode.

C'est ainsi encor que des hommes nés Musiciens, & d'un Esprit Original sur cette matière, ayant pris goût pour un certain mode, ont composés des airs sur ce ton là, avec d'autant plus de succès qu'ils y étoient portés par leur humeur. Ces airs ont frappé, ils ont eu la préférence & ont emporté les suffrages, dès là on a crû qu'il suffisoit de composer sur ce mode pour réussir.

V. J'ajouterai encore que les préjugés, de même que les principes, se bornent à la Spéculation, ou s'étendent à la pratique. On auroit de la peine à compter ceux-ci, il y en a trop; peu de gens se donnent la peine de raisonner, ce n'est donc pas en raisonnant qu'ils se trompent, & qu'ils se conduisent mal, c'est en se rendant en aveugles à ce qu'on leur a dit, & à ce qui leur est tombé dans l'imagination.

Dans les Pais où le Despotisme regne hautement, c'est un préjugé, que le plus essentiel devoir & la plus parfaite gloire, consistent à obéir,



béir, fans hésiter le moins du monde, à toutes les fantaisies d'un homme, dont on brouille la cervelle tant que l'on peut, par des flatteries & par des bassesses, qui vont jusques à l'Idolatrie. C'est un préjugé parmi bien des peuples chrétiens, que l'injustice, la cruauté, le meurtre, sont des actions indifférentes, & même des actions d'éclat & d'honneur, dès qu'elles portent le nom de *Guerre*. Que cette guerre soit en elle-même juste, ou de la dernière iniquité, c'est un examen dont le préjugé dispense. Un préjugé encore, qui fait honte au Christianisme, c'est qu'un homme n'a point d'honneur dès qu'il ne tire pas satisfaction par le sang, d'un mot qui lui déplaît, d'une grimace même, comme si l'honneur dépendoit de la fantaisie d'un brutal. Il y a même quelques Païs, où il faut être querelleux, pour passer pour brave & pour honnête homme, c'est le préjugé où des Loups, des Ours & des Tigres élèveroient leurs petits, s'ils avoient un langage.

Pour un rien, on est prêt à s'égorger, il y a déjà là de la folie, c'est  
une



une espèce d'yvresse ; Ensuite le moindre sang répandu fait succéder la politesse à la fureur, on redevient ami comme si on ne s'étoit battu qu'en songe. Le préjugé a attaché à ces légéretés une idée d'honneur ; & par l'effet de c'est injuste principe, il est des pais où le vice est plus honoré que la vertu.

On peut alleguer plusieurs causes de cette Coûtume aurrefois presque générale de se donner la mort. Les progrès de la Secte Stoïque, qui y encourageoit, l'établissement des Triomphes & de l'esclavage, qui firent penser à plusieurs grands hommes, qu'il ne falloit pas survivre à une défaite ; l'avantage que les accusés avoient de se donner la mort, plutôt que de subir un jugement, par lequel leur mémoire devoit être flétrie & leurs biens confisqués ; un espèce de point d'honneur, peut-être plus raisonnable que celui qui nous porte aujourd'hui à égorger nôtre ami, pour un geste ou une parole ; enfin une grande commodité pour le Héroïsme, chacun faisant finir la pièce qu'il jouoit dans le monde, à l'endroit où il vouloit : Des senti-  
mens

mens, qu'une passion emportée fait naître, écartent toutes les idées qui la contrequarreroient.

*Considerations sur les causes de la grandeur des Romains & de leur décadence.*

C'est encor un Préjugé de pratique, répandu assés univérsellement, que pour faire honneur à un hôte que l'on a invité chez soi, il le faut enyvrer & ne rien négliger pour cela. Si l'on se contentoit de se mettre en sa présence en état de bêtise, & si l'on s'enyvroit seul, on pourroit dire que l'on veut bien, pour quelque tems devenir bête, afin de le rendre maître absolu de soi-même & de sa maison, & s'offrir à lui avec tout ce que l'on a en sa disposition. Mais ce n'est pas cela : pour lui prouver com bien on l'honore & on l'aime, on attaque tout ensemble sa fanté & sa raison, & on l'invite par son Exemple & ses caresses à se transformer lui-même en bête, pour un tems : on pourroit écrire sur la porte de leur chambre à manger : Que personne ne sorte d'icy que fou. Il en est de leur maison comme des palais enchantés où  
dès

dès que l'on a été admis, on n'en fait plus trouver la porte. Cependant on veut passer pour des gens qui poussent le point d'honneur au plus haut degré de la délicatesse ; Mais demandés leur ce que c'est, & vous trouverez qu'ils n'en ont point d'idée.

N'y a-t-il pas encore une infinité de gens qui croiroient donner atteinte à l'éclat de leur naissance, s'ils faisoient profession des Lettres ? Suivre une charuë l'épée au côté, dresser des Chiens & des Chevaux, s'enyvrer tous les jours, faire fa court à un debauché & aux personnes qui se livrent à ses débauches, tout cela ne déroge point, l'honneur n'en reçoit aucune atteinte. Mais faire servir des lumières qu'on a acquis par la lecture & la méditation, à dégager les autres hommes des ténèbres où ils se perdent ; élever des enfans, instruire des adultes, c'est oublier qu'on est Gentil-homme ! Qu'y a-t-il de plus méprisable ! Quand les Docteurs de l'Ecole définissent l'Homme un animal raisonnable, pensent-ils bien à ce qu'ils disent, & ne voient-ils pas à quel-

le

le foule de gens il faudroit refuser le nom d'Homme, si on ne le donnoit qu'à ceux à qui cette définition convient ?

Des peuples belliqueux ont crû autrefois, & il en est qui aujourd'hui croient encore, que les sciences amollissent le courage, & qu'ils ne doivent savoir que mourir. Préjugé ridicule & d'autant plus honteux, que des preuves d'expérience, en grand nombre & d'un grand éclat sont impuissantes à l'arracher. La Brutalité & l'Héroïsme s'excluent mutuellement. Un Héros l'est d'autant plus qu'il est propre à plus de choses, & renferme plus de talens ; Il est encore incomparablement plus Héros par le *bien* auquel son inclination le porte, que par le *mal* auquel des circonstances fatales l'obligent à se prêter. Exposer sa vie est un Héroïsme beaucoup moins parfait que de sacrifier ses plaisirs, ses amusemens, ses fantaisies, ses passions de quelque nature qu'elles soient.

Les hommes s'obstinent sur ce sujet tout à rebours ; Ils ne peuvent ignorer les avantages de la paix. Ils ressentent long-tems les désolations d'une

d'une guerre. Cependant ils ne pensent pas qu'un Prince ait régné glorieusement, lorsque son Histoire n'est pas chargée d'événemens sanglans. Une malignité secrète, qui se plait aux idées du mal, ne seroit-elle point la source de ce Préjugé, & de ce renversement d'idées ?

Les Peuples seroient heureux, si leurs Souverains se propoisoient constamment pour modèle *ALCIME Roi des Lidiens* qui à beaucoup de tendresse pour ses sujets, avoit joint une piété solide. Sous son règne les Lidiens à l'abri de la paix que leur avoit procurée ce Prince, amassèrent des richesses immenses ; ils vivoient heureux, & personne parmi les particuliers ne songeoit à troubler le repos & la tranquillité de ses concitoyens. Ce Prince ne se laissa point éblouir par le titre pompeux de Conquérant, persuadé que les victoires se gagnent toujours au dépens des Peuples. Il ne fut jamais flatté que par la gloire fine & délicate de régner par ses bienfaits, dans le cœur de ceux que lui avoit confié la Providence. Il mourut extrêmement Vieux, & sa mort parut en-

core

214. LA LOGIQUE.  
core prématurée. H. de l'Ac. d. B.  
L. F. VII. p. 373.

Avec tout cela, il faut un long espace de tems, pour dompter la malignité du Cœur humain, & l'amener enfin à regarder avec plus de plaisir l'age d'or renaissant, que des Villes en feu & des Compagnes couvertes de Cadavres.

Un Préjugé enfin de Pratique des plus universels & des plus enracinés, c'est de rapporter tout à soi, de ne se déterminer que par intérêt; C'est la source de l'envie, & dès là de la malignité; il a la force de déguiser les vices, & d'affoiblir le mérite de toutes les vertus.

Force des  
Préjugés.

VI. Les Préjugés font, dans l'esprit, comme des taches, qu'on n'efface presque jamais entièrement. Une secrète repugnance à se dédire, & la seule force machinale des habitudes, font retenir divers restes d'une ancienne erreur. La vieille Philosophie dispute tant qu'elle peut le terrain à la nouvelle. On voit régner dans les Ecoles un mélange bizarre de Raison & de Pédanterie. D'un côté on se permet de penser à la moderne, d'un autre on s'impo-

se



se l'obligation de parler, l'ancien langage, & de s'habiller à l'ancienne mode. Les Juifs & les Payens, portèrent une partie de leurs Préjugés dans la Religion Chrétienne, même du tems des Apôtres, & parmi ceux qui ont pensé à une Réformation, les uns ont crû voir plus clair & ont traité de Préjugé ce que les autres retenoient. J'ai oui parler d'un Juif, qui avoit embrassé de très-bonne foi le Christianisme, & qui ne pouvoit s'empêcher de sentir quelque horreur à la vûe de la chair de porc.

L'Esprit humain aime ce qui est facile, c'est une des raisons qui lui fait aimer l'ordre & la régularité, & la supposer même là où elle n'est pas. *Copernic* qui avoit eu le courage de s'élever au dessus d'un Préjugé universel, sur le repos de la Terre au centre du Monde, conserva encore celui des mouvemens des Astres parfaitement circulaires; on est enfin revenu de ce Préjugé, mais on a fait divers efforts, & peut-être tous inutiles, pour déterminer leurs cours sur des Courbes régulières. C'est comme si on se fatiguoit

à





à chercher l'expression algebrique, peut-être constante de chaque courbure d'Arbre. Il y a infiniment plus de varieté dans la Nature, qu'une Intelligence finie n'y en auroit mis.

Les principes généraux de ce qui est juste & dans la bienfiance (*ejus quod decet*) font communs à tous les hommes; mais des préjugés les obscurcissent, & la force de la coutume & des exemples les font disparoître. *Les principes de la Loi naturelle* dit le Père Brumoi *ne s'effacent pas. Mais les conséquences éloignées s'altèrent quelquefois.* Les Anciens Grecs s'imaginoient que quand un jeune homme de mérite étoit en danger de mourir, la bienfiance engageoit un Vieillard de sa famille à s'offrir aux parques en sa place. Est-on plus raisonnable aujourd'hui sur des articles de morale encore plus essentiels, dit ce même Pere. Un François est insulté. „ Le prétendu „ bons sens François veut qu'il „ courre les risque du duel, & qu'il „ tue ou meurre pour mettre à cou- „ vert son honneur. C'est peu. Car „ la maxime n'étant pas encore en- tière-

„tièrement abolie, on ne sent pas  
 „affés combien elle paroitra ridicule  
 „dans deux mille ans, & de quel  
 „air on l'eut sifflée du tems d'Euri-  
 „pide. Mais il prend fantaisie à un  
 „Chevalier du tems passé, de mé-  
 „surer son épée avec un inconnu  
 „qui ne s'y attend pas. Il faut en  
 „passer par-là. La raison le veut :  
 „il y va de l'honneur ; la gloire  
 „y fait voler. Je ne parle point  
 „des seconds dans les Combats sin-  
 „guliers, autre bisarrerie qui fait  
 „souper deux amis ensemble pour  
 „s'entregorger un moment après  
 „en épousant une querelle qui ne  
 „les regarde pas, & que souvent ils  
 „ignorent, prêts à prendre parti  
 „pour le premier venu. Je m'en  
 „tiens à la bisarrerie de l'usage.  
 „Mettons sur notre Théâtre ce que  
 „nous avons vu à ce sujet, & ap-  
 „pelons y les Atheniens passés, ou  
 „même les François à venir dans  
 „quelques milliers d'années. Y au-  
 „roit-il assez de petites maisons à  
 „leur gré pour loger ceux qu'on  
 „leur peindroit imbus de pareilles  
 „idées. “

Entre les Causes des préjugés

Tome V.

K

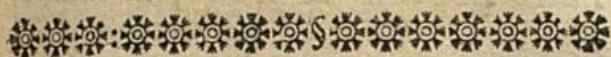
peut



peut-être n'y en a-t-il aucune qui les affermissent autant que l'Esprit de parti; &, ce qui est honteux pour la raison, & une preuve des plus marquées de sa facilité à s'égarer, c'est que le zèle qu'inspire l'esprit de parti, n'est rien moins que proportionné à l'importance des matières sur lesquelles on se divise. On comptera pour une conversion de faire passer un Thomiste au Molinisme, & réciproquement. Il n'est plus Aristotélécien, dira-t-on, il est converti & zélé Chartésien: Il n'est plus Orthodoxe, nous l'avons converti, & il est tout-à-fait Leibnitien. On s'empresse pour ces changemens, & on les honore du Nom de Conversion. Mais qu'un homme ne rougisse point de faire profession de Pyrrhonisme, d'ignorer si la Religion Chrétienne a véritablement Dieu pour son Auteur, ou si elle n'est que le Système de quelques Esprits trompés, ou trompeurs, Visionnaires, ou Séducteurs; c'est sur quoi on demeure tranquille, & des gens qui font profession de penser ainsi, vivent en repos, & souvent en honneur chés les Catholiques, & chés les Protestants.

CHAPI.





## CHAPITRE VII.

*Des principales causes de nos  
faux jugemens.*

I. **O**N ne se trompe jamais Précipitation, cause générale des erreurs.  
 quand on n'attribue à un  
 sujet que ce que l'on y voit, ou ce  
 qui revient au même, quand, on  
 apperçoit que ce que l'on affirme  
 est contenu dans l'idée dont on l'af-  
 firme ; car, dans les propositions  
 même négatives, l'exclusion de l'at-  
 tribut est affirmée du sujet duquel  
 on nie cet attribut. Puis donc que  
 nos jugemens ne renferment que  
 trop souvent des erreurs, il faut  
 conclure que souvent on affirme &  
 l'on nie sans avoir vû. On suppo-  
 se, & l'on décide avant que d'a-  
 voir apperçu : on se hâte donc  
 trop d'acquiescer, & on peut dire  
 que toutes nos méprises viennent de  
 cette précipitation. Quand on voit  
 & que l'on se rend attentif à ce  
 que l'on voit, on ne peut s'empê-  
 cher de se l'avouer ; il n'est pas en



notre pouvoir de n'en pas tomber d'accord. Tout ce qu'on peut faire pour éluder la force de l'évidence, qui, sans attendre le consentement de notre Liberté, s'empare de notre acquiescement, c'est d'en détourner son attention. Ceux qui la fuient ainsi, sont coupables, & abusent de leur liberté: au contraire, ceux qui s'y livrent, sont louables, & font un bon usage de leur Liberté; non en ce qu'ils acquiescent, quoi qu'ils puissent s'en empêcher, car il ne faut acquiescer que quand l'évidence force; mais en ce qu'ils appliquent leur attention, quand il seroit en leur puissance de la détourner. Celui qui juge sagement, cède nécessairement à une évidence victorieuse: mais celui qui se trompe, se rend volontairement à une supposition, pendant qu'il est encore le maître de son acquiescement; & par conséquent il se rend donc trop tôt. Il faut chercher les causes de cette précipitation pour les éviter.

On mérite le reproche d'avoir décidé avec précipitation, lorsque sur une expérience ou deux, qui auront réussi au gré d'une conjecture,

re;

ré, on conclut en faveur d'un sentiment nouveau; & on a d'autant plus de tort de s'être si promptement haté, que la proposition, contre laquelle on s'éleve, est fondée sur un grand nombre d'expériences, & a persuadé un plus grand nombre d'habiles gens, enfin, est en soi-même plus vraisemblable. C'est par ces considérations que M. Carré s'anime à examiner les preuves d'un sentiment reçu, & la force des objections qu'on y oppose (1710).

Quelquefois la prévention pour une vérité s'opposera à l'admission d'une autre. Le Cristallin reconnu pour un des principaux Organes de la Vision, a fait ignorer longtems la véritable nature de la Cataracte.

On voit, par ce que je viens de dire, que le pouvoir d'acquiescer s'étend plus loin que celui de connoître, & que souvent la Volonté se détermine à acquiescer totalement à ce dont l'Entendement ne connoit qu'une partie: par conséquent, que former des idées, & acquiescer, sont des actes différens, & qu'*entendre* & *vouloir* ne doivent pas se confondre



en un. Nous n'avons pas deux Ames, ni une Ame double, mais une seule & même ame peut penser en différentes manières; elle n'est pas toujours dans le même état: autre est celui de connoître, autre est celui de vouloir. Ces deux actes peuvent s'exercer en même tems; mais l'un pour cela n'est pas le même que l'autre: il leur arrive aussi d'être l'un sans l'autre hormis dans ce sens: *Quand je veux, je connois que je veux.*

Ces distinctions ne plaisent pas à ceux qui redoutent tout ce qui pourroit conduire à reconnoître une liberté véritable.

Ce qu'on appelle *suspendre son jugement*, n'est, disent-ils, qu'un acte non de volonté, mais d'entendement, qui s'apperçoit qu'il ne voit pas assez clairement. Mais l'expérience ne nous apprend-elle pas que, quand l'évidence d'une proposition nous incommode & nous déplaît, par son opposition à nos desirs, à nos intérêts, ou à quelque Systême, en faveur duquel nous sommes prévenus, nous en détournons notre attention pour n'être pas obligé d'en tomber d'accord, &

& nous la tournons sur quelques prétextes de douter. Reciproquement, si une proposition qui manque d'évidence, flate nos desirs, autorise nos panchans, nous nous dispensons de l'examiner scrupuleusement, & nous y acquiesçons d'abord, nous nous obstinons même à la soutenir. Il en est de même d'une proposition que nous n'entendons que très imparfaitement, mais que nous adoptons sans hésiter, dès qu'elle est avancée par un homme en qui nous avons de la confiance, soit par amitié, soit par respect, soit par coutume.

*Le vrai, ajoûtent-ils, est réel par là même qu'il est vrai, & le faux manque de réalité par là même qu'il est faux. Ainsi l'affirmation du vrai est un acte réel, mais l'affirmation du faux n'est, à parler exactement, qu'un acte négatif, qu'un non-acte.*

Trois fois deux font neuf. Cela n'est pas, & il en est ainsi de toute proposition fautive. *Un duël est une action louable*: cela n'est pas, elle n'est pas louable: Cependant l'affirmation de celui qui la soutient louable, est un acte aussi réel, que l'affirmation de celui qui la soutient fautive.





firmation de celui qui louë la générosité & la grandeur d'ame.

Ce qui frappe vivement l'imagination tient lieu d'évidence; on s'y rend, & on ne fait point tenir contre de vives impressions. Un homme se dit Prophète, & le dit hardiment; il annonce d'un ton terrible, & avec les expressions les plus fortes, les jugemens de Dieu; On le croit sur sa parole: & dès que l'imagination, ainsi soumise, a une fois soumis la raison, on ne revient plus de son erreur, on s'y obstine malgré ce qu'on voit. *Jean de Leyde* se présente aux peuples, las d'être gouvernés trop rudement, & de voir bien de la tyrannie dans la religion; il se présente à eux en qualité de Réformateur. Il établit ensuite la Polygamie; il gouverne à son gré; il punit; il condamne à mort, & est lui-même exécuteur de ses arrêts. N'importe, il est toujours respecté comme Réformateur & comme Libérateur. Ces grandes idées se sont emparées de l'imagination; elle n'en revient point.

Tout de même que, quand il s'agit de la vûe, on confond la perception

ception avec le jugement qui l'accompagne à l'ordinaire ; l'entendement fait la même faute. En supposant de la liaison entre des idées, qui, pour s'être souvent présentées en même tems, ne reviennent pas l'une sans l'autre.

II. Tout ce qui détermine notre choix, d'un côté plus que de l'autre, est cause de notre précipitation. Le tempérament, les habitudes, les passions produisent cet effet. Nous avons traité dans la Première Partie de cet ouvrage, des illusions où ces principes nous jettent ; nous ne rappellerons pas ce que nous en avons dit. La première opération de l'esprit réglée comme il faut, met en état de bien conduire la seconde.

Causés  
particu-  
lières.

Une espérance très flatteuse, l'amour d'une idée que l'on a conçue, & les autres passions, peuvent quelquefois obscurcir dans notre esprit jusques aux idées mathématiques.

Quand je pose en fait que notre tempérament, nos passions, nos habitudes déterminent nos jugemens, il ne faut pas s'imaginer que je fais

K 5 se

se dire à un homme , *Je suis d'un naturel chagrin* , voici une proposition qui m'accommode , car elle a quelque chose de dur ; ou , j'ai accoutumé de me conduire d'une certaine manière , & voici une maxime qui appuie mon habitude ; ou , je sens que je hais , & ce que l'on vient de me dire autorise mon animosité : donc il me faut approuver tout cela. Personne n'est assez fou , ou assez ennemi de la Vérité pour raisonner ainsi. Mais voici ce que c'est ; on se détermine quelquefois par idées , & d'autres fois par sensations. Dès que l'on se trouve trop près du feu & qu'on se brûle , on se retire incontinent ; la sensation produit d'elle-même cet éloignement , sans que le raisonnement ait besoin d'intervenir. Un homme qui a faim , & qui trouve une viande de bon goût , se satisfait sans raisonner : nous suivons de même nos penes , & nous sommes déterminés immédiatement , par les sensations qui les accompagnent , elles nous déterminent , dis-je , à acquiescer , & à nous ranger à ce qui leur est conforme , sans l'entremise du raisonnement.

*Clodius*



*Clodius* étoit un homme abominable. Il n'avoit rien fait pendant son Tribunat, qui n'allât au deshonneur de la République; *Cicéron* vouloit qu'on cassât ses Loix, puis qu'il n'étoit pas un véritable Tribun, l'adoption, par laquelle il avoit passé du rang des Patriciens, à celui des Plebeiens étant nulle, & contre les Loix. Cependant *Caton* lui-même, grand ennemi de *Clodius*, & grand ami de *Cicéron*, prit sa défense, parce que son expedition de Cypre, quoi qu'il l'eût entreprise malgré lui, étoit la suite d'un ordre que le Peuple lui avoit donné, à la sollicitation de *Clodius*.  
*Epitom. L. CIV. Liviani, cap. 86.*  
*Si acta ejus rescindantur, etiam que ipse in Cyprico negotio egisset rescindantur.*

Une idée fait plaisir, & par là même qu'elle fait plaisir, on s'y rend; on suppose, par exemple, qu'on est effectivement ce qu'on devoit être: pourquoi cela? Parce que cette supposition plait. C'est un des grands obstacles à notre perfection; on se dispense de travailler à devenir ce que l'on croit que l'on est déjà. On se trompe première-

228 LA LOGIQUE.  
ment foi même, & dès-là on trompe les autres.

On se rend à ce qui plait. On se promet d'atteindre à la vielleſſe; Cependant il eſt rare d'y parvenir. Le moins vraisemblable eſt précifément ce qui le paroît le plus, & ſur quoi l'on compte d'avantage. D'où vient cela? Il fait plaiſir.

Si l'on trouve moins de ces argumens qui ne paroiffent bons, que parce qu'ils tendent à favoriſer une Théſe, pour laquelle on eſt prévenu d'inclination; ſi, diſ-je, on trouve moins de ces argumens dans les Livres des Libertins, c'eſt parce que ces Livres ſont en plus petit nombre. Du reſte, ils ſont plus entêtés de leur hypothèſe que qui que ce ſoit, ils ne la perdent point de vûe, & tout ce qui leur paroît y pouvoir ſervir, ils l'adoptent par là même, & ils le donnent hardiment pour ſûr & pour bien examiné.

Leur paſſion, pour le dire en paſſant, ne doit pas être médiocre. I. C'eſt un grand intérêt de cœur qui les jette dans ce travers, & un ſoup-



soupçon qu'ils se trompent ne leur sauroit venir dans l'esprit sans leur causer d'étranges allarmes. 2. Ils voyent tout le reste des hommes déclaré contr'eux : Cela les irrite, & les engage à faire arme de tout, afin de fortifier leur cause & de se faire des partisans.

M. TOLAND demande, d'où vient que l'on s'est moins attaché à l'histoire de la République des *Juifs*, qu'à celle des *Grecs* & des *Romains*. Il y en a une raison qui faute aux yeux : Les histoires des Grecs, & des Romains sont écrites avec beaucoup plus d'élégance, renferment un grand nombre de détails très-curieux, aussi bien que très-instructifs, pour les gens de guerre & pour les Politiques.

Mais il est plus agréable à M. Toland de répondre à cette question, „ en alleguant la ruse & la „ malice des Ecclesiastiques, qui ont „ caché au Peuple cette histoire, ou „ qui s'en sont rendus les seuls In- „ terprètes. Des traits odieux répandus en gros sur les Ministres de la religion, & les interprètes de l'Écriture, disposeront plus favorable-

blement à admettre la nouveauté de ses sentimens.

„ On lit, dit - il, *Nomb. X. 33.*  
 „ que l'Arche alla devant les Is-  
 „ raelites. Si dans d'autres en-  
 „ droits on ne lisoit pas qu'on la  
 „ portoit, on se feroit imaginé qu'el-  
 „ le avançoit miraculeusement. Il  
 „ en est ainsi de la Nuée; Ce n'é-  
 „ toit qu'un fanal qu'on portoit.  
 „ Quelle conséquence! „

*Deuter. 1. 32. 33.* Moÿse repro-  
 che aux Israélites leur incrédulité,  
 nonobstant la Nuée qui alloit de-  
 vant eux. De quelle force auroit  
 été son argument, si ce n'avoit été  
 qu'un fanal porté par un autre hom-  
 me? Cependant M. Toland allègue  
 ces passages comme des preuves qui  
 le favorisent, aussi bien que ce qui  
 est dit *Nomb. XIV. v. 14.* Voilà  
 une méthode bien singulière de pré-  
 venir des objections.

A l'argument tiré de l'*Exode XIV.*  
*vs. 19. & 20.* il répond en alléguant  
 l'exemple de Cyrus, qui a été en-  
 suite suivi par d'autres; c'étoit d'al-  
 lumer des feux derrière l'Armée. De  
 cette manière on voioit les ennemis,  
 & on n'en étoit pas vû; mais tout le

contraire arrive dans l'endroit cité. La Colonne se place entre les deux Camps, & est d'un côté ténèbres, & de l'autre lumière.

En baissant le fanal, Moïse auroit sans doute fait accroire à ce peuple soupçonneux & rebelle, que Dieu étoit irrité contre lui.

L'Ange, qui faisoit marcher la Nuée, n'étoit que le guide qui portoit le fanal. Voilà bien de quoi éclairer une si grande Armée! Il seroit moins déraisonnable de rejeter tout net une histoire que de s'expliquer ainsi: Mais un homme vain ne veut se refuser aucune occasion de dire des choses extraordinaires. D'ailleurs il fait qu'il aura le plaisir de chagriner par là des gens qu'il n'aime point, & enfin il espère plus de succès sur l'esprit de quelques personnes, de ses interprétations, auxquelles il donne un air d'érudition, que d'une négation toute simple de l'histoire.

Les sensations ont ordinairement plus de pouvoir sur nous que les idées. Une sensation efface aisément une idée, mais il est rare qu'une idée tienne contre une sensation; il faut



faut pour cet effet que la volonté lui prête de la force; il est nécessaire que l'attention s'y fixe avec quelque effort; & c'est en cela que consiste, au moins en partie, la force d'esprit. Les idées nous apprennent ce que nous devons croire, & ce que nous devons faire: Les sensations combattent nos lumières, & nous entraînent souvent à tout le contraire de ce que nous devons. Préférer, dans ces occasions, les impressions plus foibles aux impressions plus fortes, c'est l'ouvrage de la liberté, qui prend le parti de la raison, & c'est par là qu'on est sage.

Si on donne aux apparences le nom François de *Visions*, & le Latin de *Visa*, résister aux apparences, sur-tout quand elles sont flateuses, & vouloir bien se donner la peine de passer jusques à la certitude, ce sera *obsistere visis*, le grand éloge du sage.

*Ego maximam actionem puto, repugnare visis, obsistere opinionibus, & assensus lubricos sustinere.* Cic. Acad. Quæst. Lib. IV.

Pour revenir des opinions où ces prin-

principes confus, qui consistent en sensations, nous jettent, il n'y a qu'à les faire naître d'un raisonnement; leur ridicule fera honte. Il va en Carosse, donc il est plus éclairé & plus homme de bien que s'il alloit à pié. Son Carosse est tiré par six chevaux, donc il a plus d'esprit, & il est plus judicieux, que celui dont deux chevaux font tout l'équipage.

On fait souvent des raisonnemens tout semblables à celui que *Cicéron*, (ou l'Auteur des Livres adressés à *Herennius*) tourne en ridicule. Il est à propos de châtier un ami, car aujourd'hui je châtierai le mien suivant son mérite. (4) On ne veut point se condamner, on aime à croire qu'on a raison, c'est par ce Principe qu'on approuve ce qu'on fait, sans se mettre en peine d'examiner s'il est raisonnable, ou s'il ne l'est pas.

III. Il y a une cause de précipitation & la vanité.

(4) *Amicum castigare ob meritam noxiam,  
Immane est facinus, verum in etate utile,  
Et conducibile.*

*Nam ego amicum hodie meum  
Concastigabo pro commerita noxia.*

Sur tout  
la paresse  
& la vanité.

234 LA LOGIQUE.  
tation & de suspension, qui a bien,  
comme les autres, sa source dans les  
inclinations de notre cœur, mais  
qui mérite une attention particulié-  
re, tant parce qu'elle est une des  
plus fréquentes, que par cela même  
qu'elle se fait moins sentir & moins  
remarquer: On fait la peine, &  
l'on s'en dispense le plus qu'on peut;  
l'examen est pénible, & par là on  
s'en lasse bientôt. Il est fatigant  
de pousser son travail, voilà pour-  
quoi on ne le continue pas. Il est  
mortifiant de penser que l'on a tra-  
vaillé en vain, voilà pourquoi on se  
fate d'avoir réussi. Par l'influence  
de ces dispositions, il arrive, qu'a-  
près avoir rejeté ce qui étoit d'a-  
bord tombé sous la main, après a-  
voir refusé ce qui étoit d'abord ve-  
nu en pensée, après, dis-je, avoir  
refusé de l'admettre, parce qu'en  
effet il n'étoit pas assez net & assez  
juste, las de chercher, & de se ren-  
dre difficile, on se rend enfin à la  
dernière réflexion qui se présente,  
qui souvent ne vaut pas mieux que  
les précédentes, & quelquefois mê-  
me, leur est inférieure, parce qu'el-  
le ne vient dans l'esprit, que quand  
il



il est encore plus épuisé qu'il n'étoit auparavant. Ce ne sont pas seulement les enfans qui tombent dans cette faute, en composant leurs thèmes; les compositions que l'on fait, dans un âge plus avancé, s'en ressentent. Quand on est ennuyé d'effacer, on cherche enfin une dernière pensée, dans la résolution de s'y tenir, & dès qu'elle est venue, on l'écrit sans autre formalité. Cette habitude s'affermir de jour en jour, par des actes réitérés, elle devient aisément dominante dans les adultes, plus pressés encore que les jeunes gens, parce que leurs emplois laborieux, & leurs fonctions, qui reviennent fréquemment, leur laissent rarement assez de tems pour bien examiner.

La précipitation à décider, est la cause immédiate de nos faux jugemens, & cette précipitation a diverses causes. Par paresse on se dispense d'examiner; par vanité on croit de n'en avoir pas besoin, ou l'on se persuade qu'une légère attention est très suffisante.

On n'hésite pas non plus à adopter incontinent une perception qui  
plait

plait en vertu de quelque intérêt, de quelque habitude, ou de quelque passion dominante.

Remède. IV. Pour éviter ces inconvéniens, il faut religieusement se garder de composer sur des sujets, que l'on ne s'est pas rendus encore assez familiers, & à l'exacte connoissance desquels on ne s'est pas encore élevé, en se poussant, par ordre & peu à peu, des premiers Principes & des plus simples idées à des assemblages plus composés. Il ne faut rien entreprendre, qu'après avoir consulté ses forces, & mesuré l'ouvrage avec le tems qu'il faut pour l'exécuter. On doit travailler par reprises, ne se déterminer, & ne se fixer à aucune pensée, dans le moment qu'elle naît, & que, par le plaisir que l'on sent à la mettre au jour, elle a la prévention pour elle; on doit laisser tomber cette prévention & refroidir le feu qui lui a donné la naissance, avant que de l'examiner.

Quand aux inconvéniens qui naissent des autres penchans, après ce que nous avons conseillé de leur opposer, dans la Première Partie de cet

cet ouvrage ; j'ajouterais simplement ici, qu'un homme, qui se rend attentif sur soi-même s'apercevra de ses inclinations, de ses passions, & de ses penes de tempéramment, & d'habitude. S'il craint donc de se méprendre & qu'il ait à cœur la vérité, il se défiera de toutes les conclusions conformes à ces principes suspects, & plus elles y seront conformes, plus il redoublera son attention à les examiner ; il suivra l'ordre dans ses manières de penser, avec la dernière exactitude, & le dernier scrupule ; enfin il ne se rendra que forcé par l'évidence. C'est le seul motif par où il est permis de se déterminer. Il faut toujours voir avant que de décider.

Suivant cette Règle, les opinions, dans lesquelles nous avons été élevés, sont celles dont nous devons le plus nous défier ; tout ce que nous avons intérêt de croire, \* tout ce qui nous mène à le soutenir, tout ce qui nous vient de la part des personnes, à qui nous avons  
de

\* „ Il faut se défier d'une expérience,  
„ ou l'on voit ce qu'on veut voir. *Hist.*  
„ de l'*Accad. des Sc.* Ann. 1709. p. 59.

de grandes obligations, & de qui nous espérons beaucoup ; tout ce qui part des personnes, à qui il est doux de plaire, doit être examiné avec des redoublemens d'attention. Souvent on croit ne se rendre qu'à l'évidence, quand en effet on se soumet au rang, ou l'on cède à de certains agrémens. Des lumières médiocres ne laissent pas d'éblouir dans un Grand, ou dans une femme ; on n'a pas grand peine à se rendre quand on se fait honneur de ses maîtres.

Lorsqu'en examinant, on se trouve vivement agité par la crainte de trouver fausse l'opinion qu'on examine, ou l'argument qu'on pèse, on n'est pas dans l'état où il faut être pour s'assurer, & souvent alors on n'aime pas la Vérité comme on doit, puisqu'on seroit très-mortifié de lui faire un sacrifice. Mais, dira-t-on, un homme qui cherche à s'assurer de l'existence de Dieu, de sa Providence, ou de l'immortalité de l'Ame, a-t-il tort de souhaiter de s'en convaincre ? Pour bien examiner & pour bien s'assurer, doit-il regarder ces Propositions, avant que de s'être convaincu de leur vérité,

rité,

rité, avec la même tranquillité & la même indifférence que celles qui ont pour objet des hypothèses de Physique, la divisibilité de la matière, par exemple, le mouvement de la Terre ? &c. & faut-il qu'il les envisage d'un cœur aussi tranquille, que s'il s'agissoit de délibérer s'il feroit mieux d'acheter un fond de terre, ou de prêter son argent à intérêt, d'acheter un emploi, ou de vivre en repos ? &c. Je répons que plus ces questions sont intéressantes, plus aussi elle méritent d'être éclaircies par des preuves démonstratives. Par conséquent il faut être exact, il faut être scrupuleux sur la solidité des preuves, à proportion de l'importance de ces Questions.

Un cœur à qui il seroit indifférent de se convaincre de l'existence de Dieu, & de sa providence, à qui il seroit indifférent de croire là-dessus quelque chose, ou de ne rien croire, seroit sans contredit dans des dispositions affreuses. Mais celui que le louable desir d'établir ces vérités prévient en faveur de la première preuve qui s'offre à lui, & qui, dans la crainte d'y trouver du foible,



ble, ne l'examine que superficiellement, & sans la peser, avec toute la circonspection que l'amour de la Vérité exige, fait tort à la Vérité même, qu'il a en vûe d'établir : Qu'elle se demontre par cette preuve, ou par une autre, c'est ce qui lui doit être indifférent, & toute son inquiétude doit se borner à demêler les solides d'avec les foibles.

On ne sauroit faire trop de réflexions sur ce qu'on voit, & sur ce qu'on lit, pour se défier de ses passions, & pour se garantir, par cette défiance, des illusions où elles jettent.

C'est par le secours de la défiance que l'on se garantira de tomber dans l'erreur, de même le Sage ne méprise aucun écueil & trouve sa sûreté à les craindre.

*Gerbert* avoit succédé au Siège de *Reims* à *Arnoul*, dont le Pape n'approuvoit pas la déposition. Il écrivit donc contre l'autorité du Pape avec tant de chaleur qu'il en perdit enfin son Evêché. *Othon III.* auprès de qui il se refugia, le fit Archevêque de *Ravenna*; dès là il fut élevé  
au

au Pontificat, & alors il changea de Stile, & soutint l'autorité du Pape, avec la même chaleur qu'il l'avoit combattue. On regarde les choses en divers sens, & on s'arrête, ou sur le pour, ou sur le contre, à mesure que l'intérêt tourne les yeux, & les fixe sur l'un ou sur l'autre.

REGIS *Logique*, Part. IV. Ch. V. p. 51. Ed. d'Amst. Pour s'affurer si la prévention ne s'est point mêlée dans nos jugemens, il faut considérer, 1. S'il n'est pas vrai que nous ne croyons la chose dont il s'agit, que parce que nos maîtres nous l'ont ainsi enseignée. 2. S'il n'est pas vrai que nous ne croyons cette chose, que parce qu'elle a été aprouvée par un grand nombre de personnes que l'on estime dans le monde. 3. S'il n'est pas vrai que nous ne la croyons qu'à cause du long usage & de la coutume, c'est-à-dire, à cause que nous avons une telle idée depuis notre enfance, & que nous avons jugé que plusieurs choses étoient véritables, parce qu'elles étoient conformes à cette idée. 4. S'il n'est pas vrai que nous concluons la vérité

Tom. V.

L

dont



dont il s'agit, d'un Principe supposé & que nous n'avons jamais examiné. 5. S'il n'est pas vrai enfin que c'est la seule nouveauté qui nous la fait croire.

Si on lit avec quelque attention l'histoire d'*Acofta*, on y verra, de quelle manière les Préjugés & les passions le firent passer d'erreur en erreur. D'abord il avoit conçu la religion Chrétienne précisément telle qu'on la lui avoit enseignée, & ne s'avisant pas pendant quelques années, de douter que les Passages, qu'on lui avoit allegués, ne renfermassent le sens qu'on lui avoit appris à leur donner, dès qu'il lui parut que ce sens étoit faux, il en conclut que le Nouveau Testament n'étoit pas Divin. Il étudia l'Ancien avec une grande liberté d'esprit, parce que l'esprit de controverses n'avoit pas préoccupé son esprit à cet égard. Il n'y trouva donc rien à rejeter, & se fit Juif de bonne foi. Il vit ensuite, avec mortification, que les Juifs n'observoient pas assez bien la Loi de Moïse, il leur représenta là-dessus ce qu'il pensoit; mais les mauvais traitemens que ces repré-

sen



sentations charitables lui attirerent ,  
l'aigrirent contre l'injustice de ces nou-  
veaux frères ; le chagrin , avec le-  
quel il les regarda , l'afermit toujours  
plus dans la pensée qu'ils étoient dans  
le tort ; dès là il commença à dou-  
ter qu'il fussent le Peuple de Dieu.  
Mais s'il n'y a aucun Peuple de  
Dieu , à quoi bon la révélation ? Il  
examine de nouveau celle du Vieux  
Testament , avec un esprit chagrin,  
& cet esprit , avec lequel il exami-  
ne , lui faisant naître des doutes ,  
ces doutes lui plaisent , par leur  
conformité avec l'humeur dont il  
se trouve. Le voilà donc sans reli-  
gion ; il prend cependant le parti  
de seindre ; ; mais la continuation  
des mauvais traitemens redoublant  
sa haine contre les hommes , la vie  
lui devint odieuse , & tout ce qu'il  
souhaite c'est de pouvoir se vanger  
du plus odieux de ses ennemis , a-  
vant que de se donner la mort.

V. Il se trouve des gens , qui De la sus-  
sont en effet résolus de ne se ren- pension.  
dre , qu'à une évidence qui les for-  
ce , & qui leur enlève la liberté de  
n'acquiescer pas , mais qui , par le-  
gèreté d'esprit , ou par le plaisir de



contredire, ne donnant que peu d'attention aux sujets qu'on veut leur faire connoître & aux preuves qui les établissent, demeurent dans la suspension & dans l'incertitude. A cette juste résolution, de ne céder qu'à l'évidence, il faut donc joindre une sincère & ardente application à chercher & à voir; il faut que rien ne soit capable de retarder & d'amolir l'empressement à s'instruire, & à trouver la vérité.

Les hommes se portent sur le sujet de la suspension, comme sur une infinité d'autres, aux extrémités opposées: Il y en a aussi à qui elle est insupportable. Ce dernier état est plus naturel; car l'état de suspension est un état imparfait, dans lequel on sent son ignorance & ses ténèbres; on sent l'éloignement où l'on est du but auquel on aspire, savoir la connoissance des choses, connoissance à laquelle notre esprit tend naturellement; on sent enfin la difficulté qu'il y a d'y parvenir. Quand donc on éprouve tout cet assemblage de mesaise, qui naît de la suspension, on se hâte de s'en tirer, & comme pour se défaire de l'en-

nui, autre état qui nous fait sentir notre imperfection & notre vacuité de biens, on se livre au premier amusement qui s'offre; de même pour sortir de la suspension, on se rend aux premières notions qui se présentent.

On peut appliquer en général à l'incertitude, ce que *Senèque* dit en particulier de celle où l'on se trouve quand on flote entre l'espérance & la crainte. *Nihil æquè amarum quàm diu pendere. Æquiore quidam animo ferunt præcidi spem quàm trahi*, de *Benef. Lib. II. cap. 5.* Rien n'est plus insupportable que de demeurer longtems en suspens, & il y a des gens qui aiment mieux qu'on leur refuse d'abord ce qu'ils demandent, que de le recevoir après avoir languï dans une longue attente. Il y en a de même qui aiment mieux décider que tout est incertain, & renoncer tout d'un coup à l'espérance de favoir quelque chose, que de se résoudre à s'instruire peu à peu & avec de grandes précautions.

Deux Caractères sont l'écueil de tous les bons Conseils. Les uns ne concluent rien par incertitude



& les autres concluent mal, parce qu'ils ne sont jamais incertains. Il faudroit qu'ils eussent les uns & les autres affés bonne opinion de leur prochain, pour le consulter & pour l'écouter.

Combien de gens paroissent incertains, sur le parti qu'ils doivent prendre, parce qu'ils sont résolus de n'en prendre aucun.

Ce n'est qu'en s'attachant à la Vertu & à la Vérité, qu'on peut éviter ce qu'il y a de ridicule dans le Caractère d'homme décisif, & dans celui d'homme incertain.

Il en est de l'état de suspension, comme de l'état d'ennui, il nous fait sentir nôtre imperfection, on se presse à s'en tirer ; On fuit de paroître ignorant aux yeux des autres, & à ses propres yeux ; On se hâte de décider ; On décide au hazard, & on s'arrête à l'apparence de savoir, sans se mettre en peine de la réalité.

La nature donc nous disposant elle-même à nous déplaire dans la suspension & à nous en éloigner, on se forme aisément à l'habitude de décider. Or dès qu'une fois on s'y

s'y livre, on est hors de la route de la Vérité, on n'examine plus, on décide seulement; conjecturer & résoudre se suivent immédiatement, & l'on ne met plus d'intervalle entre la première vûe & l'acquiescement. De là viennent tant de méprises, dans la spéculation, tant de bevuës, dans la conduite, tant de périodes qui ne signifient rien, tant de diversité dans les sentimens & tant d'obstination à soutenir chacun le sien. Mais, d'un autre côté, l'empressement des hommes à parler sur toutes sortes de sujets, la vanité de passer, pour des gens qui ont tout parcouru & tout étudié, & en même tems, l'impuissance où l'on est de tout connoître, la répugnance que l'on se sent pour ce qui fatigue, sur-tout pour la peine de s'arrêter longtems sur le même sujet, de l'envisager par toutes ses faces, de le manier de tous ses côtés, d'examiner sévèrement ses propres pensées, de les corriger, de les rejeter, & de revenir sur ses pas; tout cela dispose bien des gens à se contenter d'une connoissance superficielle, & d'une apparence de savoir, qui passe





néanmoins pour un savoir réel aux yeux du plus grand nombre. Ils s'accoutument donc uniquement à effleurer les choses ; mais dans l'appréhension de ne pouvoir, avec une connoissance si superficielle, se soutenir dans tout ce qu'ils avancent, & de tomber de tems à autre en contradiction, ils ne veulent rien assurer & prennent le parti perpétuel de la suspension & du doute. Si ce parti est d'abord un peu mortifiant, enfin l'habitude le leur adoucit, & les y affermit au point de ne le quitter jamais. D'un côté, l'Esprit humain est porté à juger de tout par vanité ; D'un autre, par paresse il ne peut se résoudre à toute l'application nécessaire pour bien juger ; sa paresse & sa vanité trouvent donc également leur compte, dans la pensée qu'on ne sauroit aller au delà du vraisemblable.

La Paresse & la Vanité, l'amour du repos & celui de la distinction, sont les deux principales pentes qui gouvernent le cœur humain ; elles le maîtrisent tour à tour, & s'empêchent l'une l'autre d'aller à l'excès. Sans la Vanité, la Paresse nous  
re-

retiendrait presque toujours dans l'inaction, & l'ennui seul nous en chasseroit ; & sans l'amour du repos, la Vanité nous feroit tout entreprendre, nous compterions pour rien la peine, & aucun obstacle ne nous rebutteroit.

Quand ces deux Principes généraux s'unissent pour produire un mauvais effet, le mal est presque toujours sans remède. Un homme qui décide incontinent sur tout ce qui se présente, parce qu'il n'y a point de peine à décider, au lieu qu'il y en a beaucoup à chercher des raisons, à les peser, & à les examiner sévèrement ; si en même tems, il se fait un plaisir de penser, qu'il voit dans un clin d'œil ce dont les autres ne s'assurent qu'après y être revenus à plusieurs reprises, il s'opiniâtrera dans ses décisions par les mêmes principes qui l'ont rendu décisif. Examiner de nouveau, est un travail trop fatigant, un paresseux ne l'entreprendra point. Avoir qu'on s'est trompé, est un aveu trop mortifiant, un homme vain ne sauroit s'y résoudre.

Ainsi les uns, au lieu d'attendre

L 5

que



que l'évidence les tire de la suspension, & les force à sortir du doute, en sortent volontairement; les autres, au lieu de chercher l'évidence, qui arrache à la suspension, se plaisent dans cette suspension, & y restent encore volontairement. Chacun d'eux, suivant son humeur, se détermine, & se fixe, au parti qui lui agréé. Mais celui dans le cœur duquel l'amour de la Vérité règne, s'éloigne également de ces deux extrémités; il n'aime pas la suspension pour elle-même, mais il ne la hait pas non plus; il s'en accommode, & s'en fait un azile contre l'Erreur, & la précipitation, qui en est la cause, jusqu'à ce que l'évidence, qu'il cherche assiduelement, l'en fasse sortir en toute sûreté.

L'Incrédulité, & la Crédulité, sont deux extrémités opposées qu'il faut également éviter, par un amour sincère de la Vérité, & une application très-circonspecte à l'examiner. L'Utilité qu'on tirera par là de n'être pas credule, pourra être mise en parallèle avec l'utilité de

de croire, dont St. Augustin a fait un Traité.

La suspension & le doute ont été & seront toujours violents pour le commun des hommes, même pour les Philosophes, à qui un *Je ne sais pas*, coûte plus qu'au vulgaire. L'étendue de leurs connoissances, ou la persuasion de son étendue, flatte leur vanité, & quand la vérité se dérobe à leurs connoissances, ils se repaissent de probabilités; l'erreur leur paroît moins à craindre, que la honte d'ignorer.

La même paresse d'esprit, ou la même vanité qui dispose le Vulgaire à croire des faits extraordinaires, sans des preuves suffisantes, produit quelquefois un effet tout contraire dans ceux qui font profession de Sciences; Ils prennent le parti de nier les faits les mieux prouvés, dès qu'ils ont de la peine à les concevoir.

Un homme qui aime à dominer dans la République des Lettres, & qui s'y est acquis quelque crédit, ne s'emporte pas moins contre ceux qui, craignant de se tromper, suspendent leur jugement sur les matières sur lesquelles il a prononcé,



que contre ceux dont les sentimens font tout opposés aux siens : Souvent même les premiers lui paroissent plus odieux, parce qu'il regarde leur modestie comme un reproche secret, & une condamnation tacite, de la témérité, avec laquelle il a décidé sur ce qu'il n'entend pas. Ceux-ci en effet lui donnent bien plus de peine. Quand une matière nous passe, il est également facile de soutenir le pour & le contre, & les raisons de celui qui nie ne font pas ordinairement plus claires, que les raisons de celui qui affirme; de sorte qu'ils sont obligés à se pardonner reciproquement leur obscurité : mais que dire à des gens qui demandent des preuves nettes & précises, quand on n'en a point? Quelle mortification d'être forcé à reconnoître plus de sagesse dans l'ignorance d'autrui, que dans sa propre science?

Quand un homme savant & célèbre a tiré de ses Principes un grand nombre de conséquences, si, à force de les combiner, il en compose des théorèmes, qui par leur subtilité, par le nombre de leurs parties, &

la

la multitude de leurs rapports, demandent une grande attention, & un esprit très exercé pour les comprendre ; ce Savant, & cet homme célèbre, ne concevra aucun dépit contre un homme, qui lui avouera qu'il ne peut pas le suivre, & que par là il ne décide rien, sur des sujets qui passent sa portée, il souffrira même sans peine qu'on lui fasse des objections, & qu'on lui demande des éclaircissémens. Mais si, sans se hasarder de combattre les principes qu'il a posés, & sur lesquels il établit son Systême, on se borne à lui avouer, qu'on ne fait pas venir à bout de s'en convaincre parfaitement, il sera un vrai Sage, & un vrai Philosophe, s'il ne s'en fâche point. D'où vient cette différence ? Ne seroit-ce point de ce qu'il n'aime pas à sentir le foible de ses principes, & qu'il trouve en effet de la difficulté d'en convaincre ceux qui, par une docilité fort approchante de la prévention, ne se prêtent pas à ses preuves, & n'éprouvent pas la même impatience que lui, pour passer des principes aux conséquences ?

Quand



Quand on voit les hommes, soit dans les cercles & les conversations familières, soit dans les assemblées plus graves, & où l'on traite de matières plus importantes; quand, dis-je, on les voit appuier tout ce qu'ils avancent, par des preuves dont ils prétendent, que l'évidence doit sauter aux yeux de tout le monde, & opposer à ce qu'ils combattent des raisons, à la force desquelles il leur semble que tout doit céder; quand on les voit prendre un air attentif & toute la contenance d'un homme qui examine, & qui pèse les raisons de côté & d'autre, on croiroit qu'ils n'aiment que la Vérité, & qu'ils n'appréhendent rien tant que de se méprendre & d'entraîner les autres, dans quelque erreur, & même de les y laisser. Cependant ce n'est point cela, & pour peu qu'on ait l'usage du monde, on ne trouve, parmi la plupart des hommes que grimace. Il est vrai qu'ils se rendent attentifs à ce qu'on leur propose; mais toute l'attention qu'ils lui donnent se réduit à remarquer, s'il est conforme ou contraire à leurs intérêts; suivant cela ils l'approuvent

vent ou ils le condannent, & c'est par là qu'ils debuttent : Après cela ils cherchent des raisons, pour justifier leur goût à eux-mêmes & aux autres, & ces raisons, à mesure qu'elles leur viennent dans l'esprit, ils les trouvent toujours de poids; Ils ne s'embarrassent point de les examiner, ils pensent uniquement aux moyens de les faire passer dans l'esprit des autres, & de les leur faire sentir toutes telles qu'ils les sentent eux-mêmes. Quelquefois trop de vivacité les empêche de voir, qu'on leur fait une proposition où ils trouveroient leur compte; Leur premier mouvement ira à la rejeter: Cela est insoutenable, disent-ils, il n'y a pas là la moindre ombre de raison: mais obtenés d'eux un moment de patience, faites leur connoître que vous parlez pour eux; *Oh! Je ne vous comprenois pas*, diront-ils, *nous voila d'accord, vous pensez Juste, cela est très-bien.* La Proposition demeure la même, mais suivant qu'elle les interesse, ou qu'ils comprennent qu'elle les interesse, elle est raisonnable ou absurde. Il nous arrive quelquefois de rejeter  
une



une Proposition, parce qu'elle nous paroît contraire à des intérêts, avec qui les nôtres se trouvent confondus: mais, qu'on trouve moyen de les séparer ces intérêts, & de contrarier les uns sans donner aucune atteinte aux autres, incontinent l'absurdité disparaîtra. Ce n'est pas seulement les idiots, & les gens du plus bas ordre, qui se trompent si grossièrement; ceux dont les lumières devroient être les plus pures ne sont pas exempts de ces illusions, & quand on les surprend dans ces petiteffes, au lieu d'en rougir, ils se flattent qu'un air de gravité, & une obstination à soutenir ce qu'ils ont prononcé, les mettra à couvert de tout reproche. Dès que vous connoîtrez l'humeur d'une personne, & que vous serez informé de ses liaisons & de sa manière de vivre; suivant qu'il se trouvera dur ou complaisant, liberal ou avare, gai, ou mélancholique, tranquille ou inquiet, content ou fâché, fier ou timide; suivant qu'il sera ami ou parent de celui-ci ou de celui-là; suivant ceux avec qui il aimera à s'amuser; suivant ses camarades de jeu, de dé-  
bau-

bauche, ou d'intrigue; suivant enfin l'intérêt, que prendront à une affaire, ses rivaux ou ses flatteurs, vous pourrez sûrement prédire, de quel côté la justice & la raison lui paroîtront.

Dans tout le cours de la vie, on devoit se faire un scrupule extrême de décider, sur quoi que ce soit, qu'à proportion que l'on est éclairé; on devoit s'accabler de reproches intérieurs, dès que l'on se surprendroit à juger par d'autres motifs. Sans ces précautions, l'habitude de se déterminer par intérêt, ne sauroit manquer de s'établir, & dès qu'elle sera une fois fortifiée, les intérêts les plus importans des personnes qui nous sont confiées, les intérêts du Public & de la religion même, on les sacrifiera honteusement à des intérêts petits & personnels, sans avoir seulement assez de raison, pour soupçonner qu'on fait un tel sacrifice, ni assez de conscience pour l'apprehender.

CHA-





## C H A P I T R E VIII.

*Des Propositions Singulières, Univer-  
selles & Particulières.*

**L**E rapport des Propositions avec les choses sur lesquelles on prononce, les a fait distinguer en *Vraies* & en *Fausses*, & leur rapport avec nos connoissances, en *Certaines*, *Vraisemblables* &c. Le rapport du Sujet avec l'Attribut, dont il renferme l'idée ou l'exclusion, en *Affirmatives* & *Négatives*. Il faut passer à quelques autres distinctions, qui se tirent du Sujet & de l'Attribut considérés en eux-mêmes.

Des Pro-  
positions  
*Singulières.*

I. Si le terme qui exprime le sujet d'une Proposition ne s'applique qu'à une seule chose, elle est appelée *Singulière* & *Individuelle*, & son Objet un *Etre Singulier*, ou un *Individu*.

Quelquefois le sujet d'une Proposition, quoique exprimé en termes vagues, ne laisse pas d'être déterminé, par les circonstances, à un seul  
su-



fujet; comme quand je dis, *celui-ci*, *celui-là*, en montrant du doigt un homme, ou que je dis, *cet arbre* que je vois dans un tel endroit.

Afin qu'une chose porte le nom d'Individu, il n'est pas nécessaire qu'elle soit une partie indivisible; l'assemblage de plusieurs parties compose un seul individu, lors qu'il compose un seul tout: ainsi le corps de l'homme n'est pas plusieurs corps d'hommes, mais un seul corps d'homme; & en ce sens les noms qui désignent un Collège, une Communauté, un Peuple, une Nation, l'assemblage même de plusieurs Nations réunies sous un seul Souverain, ou liées par une confédération; tous ces noms sont des noms *Singuliers & Individuels*, lors qu'ils sont appliqués, chacun à son sujet considéré dans sa totalité: & c'est ce que nous avons déjà éclairci dans la Première Partie. Sect. II. Ch. V.

Les noms qui s'appliquent à plus d'un Objet, se prennent ou dans toute leur étendue, ou dans une partie seulement de leur étendue. Les premiers forment les Propositions

*Uni-*

*Universelles*, & les seconds les *Particulieres*.

Il est visible par là que les Propositions *Singulieres*, ont avec les *Universelles* un rapport qu'elles n'ont pas avec les *Particulieres* : car puis que le sujet d'une Proposition singulière ne s'étend point au delà d'une seule chose, il est évident qu'il y est dans toute sa force, de même que dans les Propositions *Universelles*, & non pas dans une partie seulement de son étendue, comme dans les *Particulieres*.

Comment  
on demê-  
le les *u-*  
*niverselles*  
d'avec les  
*particu-*  
*lières*.

II. Si les hommes s'exprimoient toujours exactement, on pourroit finir ici ce Chapitre, & ce peu de remarques suffiroit; mais quelquefois les expressions universelles sont des exagérations, qui, tout autorisées qu'elles soient par l'usage, doivent ne s'entendre qu'avec restriction, & n'être regardées que comme des Propositions particulières. Quelquefois au contraire on s'énonce modestement; mais ce que l'on exprime avec restriction ne doit pas laisser de s'entendre universellement. Il se trouve enfin des Propositions sans indice, au moins exprimé, ni de  
fin-

*singularité*, ni de *particularité*, ni de *universalité*. On demande des règles qui servent de guide dans ces obscurités.

On se rend attentif sur une proposition & on l'examine, ou pour se former une juste idée du sentiment, & des vûes de celui qui l'a avancée, ou pour découvrir s'il a avancé une erreur ou une vérité. Le second de ces examens roule sur le droit; il s'agit de déterminer ce que l'on doit croire: mais le premier roule sur le fait; il s'agit de savoir quelle a été l'opinion d'un homme. Quand on examine une Proposition, pour s'éclaircir sur sa vérité, il faut se former des idées exactes du sujet & de l'attribut, & les comparer ensemble. Si en faisant cette comparaison, l'on découvre que l'idée de l'attribut est renfermée, dans tout ce qui porte le nom de sujet, la Proposition sera reconnue pour *universellemant* vraie; si au contraire cet attribut convient à quelques sujets, & ne se trouve pas dans d'autres, elle sera comptée au nombre des *Particulières*; & par là il est manifeste que pour décider  
sur

sur l'universalité d'une Proposition, il faut connoître les choses sur lesquelles elle roule.

On n'est pourtant pas en droit d'accuser un homme qui avance une proposition, de se tromper, toutes les fois qu'il s'exprime en termes généraux, sans que l'attribut de sa proposition convienne, sans exception aucune, à tout ce qui porte le nom du sujet. Car dès qu'il s'agit du fait, & d'établir quel a été le sentiment d'un homme, pourvu qu'il suive l'usage dans ses manières de parler, on auroit tort de pousser trop loin ses expressions, & de leur attribuer plus de force que l'usage ne leur en donne. Or il est établi que l'on parle de ce qui se voit fréquemment comme de ce qui arrive toujours : Les discours des hommes sont remplis de ces Propositions, & leur Langage est si imparfait, qu'il faut une malice plus que médiocre pour se prévaloir de ses irrégularités, en vûe d'attribuer à ceux qui parlent ou qui écrivent, conformément à l'usage reçu, des excès dont ils sont fort éloignés. Quelquefois même il se trouve qu'un principe  
dé-

dérailonnable a donné lieu à quelques expressions, qu'on n'a aucun tort de suivre, dès que l'usage les a autorisées. C'étoit par l'effet d'une vanité ridicule autant qu'excessive, que le Peuple Romain prenoit plaisir à s'appeller le maître de la Terre. Par là l'Empire Romain & Toute la Terre, *Orbis Terrarum*, *οἰκουμένη* étoient des termes Synonymes. S. Luc emploie le dernier de ces mots dans le sens usité, quand il rapporte que l'Empereur ordonna par un Edit, que toute la Terre fut enrôlée.

III. Voilà pourquoi on distingue Trois sortes d'Universalités. Premièrement, une *Universalité exacte*, qui ne souffre aucune restriction; comme quand on dit, que tout nombre pair se divise en deux parties égales; que tout ce qui agit, existe: & l'on appelle, dans l'École, cette universalité *Mathématique*, ou *Metaphysique*, parce que les propositions que l'on établit dans ces Sciences, aiant pour objet des matières nécessaires, & qui ne varient point, par là même ne reçoivent point d'exception.

2. Les loix de la nature, ensuite des

Trois sortes d'Universalités. Premièrement, une Universalité exacte, qui ne souffre aucune restriction; comme quand on dit, que tout nombre pair se divise en deux parties égales; que tout ce qui agit, existe: & l'on appelle, dans l'École, cette universalité Mathématique, ou Metaphysique, parce que les propositions que l'on établit dans ces Sciences, aiant pour objet des matières nécessaires, & qui ne varient point, par là même ne reçoivent point d'exception.



desquelles les hommes marchent sur deux jambes, les oiseaux volent, les métaux sont pesans, ces loix ont toujours lieu, si l'on excepte des cas rares, où la nature paroît s'oublier & sortir de sa route; & comme ces cas sont très-rares, on n'y fait pas attention, & l'on prononce généralement que les oiseaux volent, & que les hommes ont deux piés, & cette *universalité* est appelée *Physique*.

3. Il y en a une autre, qui est moins nécessaire encore, & qui est établie sur des principes plus sujets à varier. Telle est l'*Universalité* des propositions, qui indiquent à quoi les inclinations des hommes se portent ordinairement. Ainsi l'on dit que les Mères poussent trop loin leur tendresse pour leurs enfans; que les jeunes gens sont légers, & aiment à se dissiper en amusemens: On dit qu'une nation est fière, ou laborieuse, ou ingénieuse, ou stupide &c. Cette *Universalité* est appelée *Morale*. Peut-être a-t-elle reçu ce nom par un pur hazard. On a donné le nom de *Metaphysique* à la première *Universalité*, & celui de *Physique* à la seconde, à cause des objets dont  
la

la plupart des propositions ainsi appellées traitoient. Après la *Métaphysique* & la *Physique*, la *Morale* s'est présentée pour prêter son nom à la troisième espèce d'Universalité. L'École étoit pleine de distinctions qui ne devoient pas leur naissance à des causes plus raisonnables. On y avoit la tête occupée de ces trois noms, qui distinguoient les trois parties de la Philosophie qu'on y enseignoit, & dès qu'on avoit emprunté un de ces noms pour désigner un terme d'une division, il falloit bien que les autres suivissent pour en exprimer le reste. *Cause Physique*, *Cause Morale*, *Nécessité Physique*, *Nécessité Morale*. Les règles de la *Morale* sont établies sur des principes simples & certains, & l'on peut démontrer ses conclusions avec autant d'étendue & de force que celles de la *Métaphysique*.

Cependant comme l'on règle sa conduite sur les circonstances, & qu'il y a des occasions où ils faut se déterminer, sans être sûrement & incontestablement éclairé sur les circonstances; on se trouve souvent réduit à suivre, dans le cours de la

Tome V.

M

vie,



vie, le *Probable* à la place du *Certain*, & ce qui arrive le plus souvent tient lieu de ce qui arrive toujours ; cette considération donne quelque fondement au nom d'*Universalité Morale*.

*Il est de l'essence d'un bon Livre d'avoir des Censeurs, & la plus grande disgrâce, qui puisse arriver à un Ecrit qu'on met au jour, ce n'est pas que beaucoup de gens en disent du mal, c'est que personne n'en dise rien.* Cette Proposition est d'une *Universalité morale*, exprimée encore dans des termes qui me paroissent un peu forts. On regarde comme attaché à l'essence d'un Livre ce qui est simplement une suite de l'humeur. Un Livre peut être bon, sans rien contenir d'opposé aux sentimens reçus, & un tel Livre n'aura pas de Censeurs ; Le Nom d'un Auteur, peu connu, met encore son Ouvrage à couvert de la Critique. Les Savans laissent assez en repos ceux qui ne leur font point d'ombrages, & avec qui ils n'ont rien à démêler ; on louë quelquefois un Ouvrage que l'on mettroit en pièces s'il avoit été composé par un Collegue.

IV. Quand



IV. Quand on avance une proposition, sans y insérer aucune marque ni d'Universalité, ni de Particularité, & que mettant à part les termes de *tous*, de *toujours*, de *quelques-uns*, d'*une partie* &c. on dit simplement, par exemple, *les Cercles se partagent en deux parties égales par le Diamètre*, *les Courtisans font tous ce qu'ils peuvent pour faire tourner la cervelle à leurs Maîtres*: Quand il s'agit de m'assurer de l'Universalité de la vérité de ces propositions, j'examine les idées des choses qu'elles rassemblent; Quand il s'agit simplement de découvrir l'intention de celui qui les avance, s'il est présent, je l'interroge; si je ne puis consulter que ce qu'il a écrit, je me fers de ce qui précède, & de ce qui suit le texte qui m'embarrasse, pour en étendre, ou pour en resserrer les expressions. Par la Connoissance enfin que j'ai de la vérité de ce qu'il affirme ou qu'il nie, j'évite de donner à ses paroles un sens dont l'erreur sauteroit aux yeux, car on ne doit pas présumer qu'un Auteur se trompe si grossièrement.

Propositions Indéfinies.



Deux autres restrictions dans les universelles.

V. Il y a des propositions qui s'étendent universellement à tous les *Individus*; il y en a dont l'Universalité ne va pas au delà des *Genres*; *Tous les hommes sont mortels*. Cela est vrai de tous les individus. *Tous les animaux terrestres furent sauvés du Déluge dans l'Arche*, cela est vrai de tous les *Genres*. Quelquefois encore une proposition est universellement véritable, pourvu qu'on ne l'étende pas au delà des *Individus* d'une certaine sorte & d'une certaine qualité. *Tous les hommes sont sauvés par Jésus-Christ*, c'est-à-dire, tous ceux qui sont sauvés; par où l'on voit encore la nécessité où l'on est de connoître les choses dont il est traité dans une proposition, pour se former une juste idée de sa vérité.

Il y a encore des propositions dont l'Universalité, simplement Morale, & déjà resserrée par des exceptions, n'est vraie que par rapport à de certains tems, & à de certains lieux. Quand Horace dit.

*Ætas parentum, pejor avis, tulit  
Nos nequiores, mox daturos  
Progeniem vitiosorem.*

Lib. III. Od. VI. 44.

Nos



Nos pères valent moins que nos ayeux & notre posterité va devenir encore plus vicieuse que nous ; Il voioit le train des choses ; il avoit raison de parler ainsi , & l'expérience a justifié sa prédiction. Mais rien ne seroit plus ridicule que de regarder ces paroles comme renfermant une Maxime Universelle, applicable à tous les tems & à tous les lieux. Un Prince éclairé, homme de bien, & véritablement digne du Thrône , s'il y regne longtems, ne fauroit manquer de faire d'heureuses reformes dans ses Etats , & si ceux qui lui succéderont , marchent sur ses traces, on verra la probité croître de règne en règne, & de génération en génération.

De l'inclination qu'on a pour les décisions universelles.

VI. On aime les propositions générales, car on trouve qu'elles procurent une plus grande étendue de connoissance que les particulières , & voilà pourquoi on s'y rend facilement, sur tout lorsque le tout dans lequel elles sont exprimées a quelque chose de brillant. Car on aime encore à approuver ce en quoi on trouve de l'esprit ; mais ces maximes générales & brillantes renferment souvent des sens très-faux. Ce-



*lui qui donne doit incontinent oublier, & celui qui reçoit doit toujours se souvenir.*

Il faudroit donc continuer à faire du bien fans discernement aux ingrats, tout comme aux personnes de mérite.

Mais en général il n'y a rien que les hommes sachent moins faire que de se renfermer dans de justes bornes. Les uns se font une Loi de tout approuver, les autres une gloire de tout critiquer. Les uns savent tout & voient au delà de ce qui est, les autres ne veulent pas seulement convenir de ce qu'ils voient.

Les propositions universelles favorisent également la paresse & la vanité de l'homme. Par paresse il a de la repugnance pour les détails, & il se lasse d'étudier, l'un après l'autre, tous les sujets qui se ressemblent: Par vanité il aime se persuader qu'en faisant peu de pas, il ne laissera pas d'avancer beaucoup; & quand il acquiesce à une proposition universelle, il s'applaudit de l'étendue où il a poussé ses connoissances. Les propositions générales rencontrent ainsi, dans notre Nature, des

prir



principes qui les rendent aimables , & qui les font recevoir , il ne faut pas s'étonner si l'on en prend trop facilement l'habitude ; Les hommes n'ont d'abord fait usage que de leurs Sens , & leurs premières conclusions n'ont été tirées que de l'expérience : Cent ou deux cens pierres , dont chacune leur a paru pesante , leur ont suffi pour prononcer en général que toute pierre étoit pesante. Ils ont ainsi raisonné sur divers sujets , & n'éprouvant rien qui les obligeât à se retracter , ils se sont accoutumés à bâtir des maximes générales sur un petit nombre de faits , & cette méthode leur ayant réussi sur un grand nombre de sujets on s'en est fait une Loi.

L'amour propre s'accommode aisément de ce penchant à l'Universalité. Un homme a réussi sur plusieurs sujets , il a heureusement démêlé des controverses embarrassées , il a aplani des difficultés , il a mis en évidence des preuves qui en manquoient ; Il n'en faut pas davantage pour se flatter qu'on réussira toujours ; On a réussi sans beaucoup de peine ; On se flatte de n'avoir





plus besoin d'efforts, on se rend aux premières vûes, & on se croit né, pour relever les fautes des autres.

On n'aime pas la peine, & on se dispense aisément d'examiner, si des propositions, à l'universalité desquelles on s'est accoutumé dès l'enfance, sont aussi exactement, aussi générales que l'indiquent les termes dans lesquels elles sont énoncées. Des attentions plus appliquées ont fait connoître, que ce qui a été dit du terme fatal assigné à la vie de chaque animal, a été dit trop vaguement & trop généralement, & tel insecte dont la vie avoit été fixée à un an, a pu l'allonger à trois. C'est ainsi encore que sur des anciens ouï dire, on a cru que les fourmis s'amassoient des grains pour se nourrir: Leur travail est un emblème de diligence, & par là est mis à propos devant les yeux des paresseux, pour leur servir de leçon, d'exemple, & de reproche. Mais le travail des fourmis va à se mettre à couvert du froid; & les grains y servent encore mieux que les brins de paille; Du reste leur engourdissement pendant tout l'hy-

ver, ne leur permet pas d'en faire un autre usage.

VII. Mais on a beau entasser des expériences, la conclusion qu'on en tirera, ne pourra jamais s'élever à une Universalité sur laquelle il soit permis de se reposer entièrement, à moins qu'on n'y joigne des raisonnemens formés de notions véritablement universelles. Il peut toujours échapper quelque chose à l'expérience, & on n'est assuré qu'il ne peut se présenter aucun cas qui ne se rapporte à quelqu'un de ceux qu'on a déjà vû, que quand la nature des choses nous est assez connue pour nous convaincre, par de justes idées, que les choses doivent toujours aller, comme quelques expériences nous ont fait voir qu'elles alloient.

Quand je m'affure qu'aucun effet ne sauroit naître, qu'en vertu de quelque changement, & qu'il n'est pas possible qu'aucun changement arrive sans mouvement, je compte assez sur les idées que j'ai d'*effet*, de *changement*, de *mouvement*, pour me persuader, que cette proposition est sans contredit universelle, & pour conclure, qu'il se fait

M 5 du

Les Conclusions universelles sont souvent trompeuses.



274 LA LOGIQUE.  
du mouvement là même où je n'en  
vois point.

De mille personnes qui auront  
fait quelque étude des Méchaniques,  
même plus que superficielle, à pei-  
ne s'en trouvera-t-il deux ou trois,  
qui ne reçoive cette règle comme  
générale sans exception. *Dans les  
Leviers les distances du point fixe aug-  
mentent les forces:* Mais ceux qui  
ont compris que ces distances n'aug-  
mentent les forces, que parce qu'el-  
les augmentent les vitesses des mo-  
biles, comprendront aussi que, dans  
les cas, où la distance ne produi-  
roit point ce dernier effet, elle ne  
feroit point non plus cause de l'au-  
tre qu'elle ne produit qu'en vertu  
de celui-ci, & c'est ce qui arrive  
dans de certains pendules composés.

L'expérience fait voir qu'on ne  
sauroit être trop circonspect en ma-  
tière de faits & de Phénomènes Phy-  
siques, ni trop réservé à avancer des  
propositions générales.

C'est avec bien du fondement que  
dans l'Histoire de l'Acad. 1732. On  
remarque que les Propositions géné-  
rales ne conviennent pas à la Phy-  
sique comme à la Géométrie.

On



On avoit cru que le sublimé cor-<sup>Hist. de</sup>  
rosif sophistiqué noircissoit, étant ar-<sup>l'Acad.</sup>  
rosé d'huile de tartre, au lieu que<sup>des Scien-</sup>  
le bon ne faisoit que rougir. L'é-<sup>ces.</sup>  
preuve s'est trouvée fausse; Il y<sup>An. 1699.</sup>  
a même tel sublimé qui ne noircit<sup>p. 46.</sup>  
jamais. <sup>Voyez</sup>

Sur un assez grand nombre d'ex-<sup>l'Hist. de</sup>  
périences on avoit conclu que le mê-<sup>l'Ac. des</sup>  
lange des Sels Acides avec les Al-<sup>Sc. Ann.</sup>  
calis étoit l'unique cause des fermenta-<sup>1709.</sup>  
tions; mais ce principe une fois  
supposé, on s'est donné des entorses  
pour trouver des Alcalis où il n'y  
en avoit pas.

Les petits génies, par là même  
qu'ils ne sont pas capables des dé-  
tails, qui demandent de l'étendue  
d'esprit, de la pénétration, des ef-  
forts & une attention soutenue, s'ac-  
commodent plus que les autres des  
propositions universelles qui leur ca-  
chent à eux-mêmes leur ignorance,  
& les dispensent de se donner des  
soins auxquels ils ne se sentent pas  
propres: Il leur semble même qu'ils  
cachent encore aux autres leur igno-  
rance par ce moyen, & qu'on s'ap-  
percevra moins qu'ils savent peu,  
quand ils diront beaucoup. Voila  
M 6 pour-



pourquoi dans la crainte de ne dire pas assez, ils disent toujours trop; L'exageration est leur caractère; le ton décisif est encore une suite des mêmes principes.

Ce penchant qui nous précipite à des conclusions universelles est encore une des sources du Pyrrhonisme dont nous avons déjà traité. *Je me suis trompé: donc on se trompe toujours, & personne n'est assuré d'avoir réussi dans un raisonnement.*

Par paresse, par vanité, par impatience, on se laisse aller à des expressions universelles, on affirme, on nie, sans rien excepter. Après cela il se présente des cas qu'on ne peut accorder avec ce qu'on avoit regardé comme généralement vrai, & alors par un effet des mêmes principes, de la même Paresse, de la même Vanité, de la même Impatience, on rejette universellement ce qu'on avoit admis avec la même étendue, on tombe dans l'irrésolution, dans le doute & dans le Pyrrhonisme, & dès là on s'abandonne aux plus ridicules fantaisies. Montagne en fournit à tout moment des exemples. Voulez-

lez.



lez-vous un homme sain, le vou-lez-vous  
 réglé & en ferme & seure posture ?  
 affublez-le de ténèbres, d'oïveté, & de  
 pesanteur. Il nous faut abstenir pour  
 nous assagir : & nous éblouir pour nous  
 guider. —

Liv. II.  
 Ch. 12.

Vaut-il pas mieux demeurer en sus-  
 pens, que de s'infrasquer en tant d'er-  
 reurs que l'humaine fantaisie à produic-  
 tes ? — Prenez le plus fameux parti,  
 jamais il ne sera si seur, qu'il ne vous  
 faille pour le deffendre, attaquer, &  
 combattre cent & cent contraires par-  
 tis. — Les apparences sont égales par  
 tout : la loi de parler, & pour &  
 contre, est pareille. —

Si l'apoplexie assoupit & esteint tout  
 à fait la vuë de notre intelligence, il  
 ne faut pas douter que le morfonde-  
 ment ne l'éblouïsse. Et par conséquent  
 à peine se peut-il rencontrer une seule  
 heure dans la vie où nostre jugement se  
 trouve en sa deuë assiete, nostre corps  
 estant sujet à tant de continuelles mu-  
 tations, & estoffé de tant de ressorts,  
 que j'en crois les Medecins, combien  
 il est malaisé, qu'il n'y en ait toujours  
 quelqu'un qui tire de travers. —

Ceux-là se moquent qui pensent ap-  
 petisser nos débats & les arrester, en  
 nous

nous



nous rappelant à l'expresse parole de la Bible. D'autant que nostre esprit ne trouve pas le champ moins spacieux à contreroller le sens d'autrui, qu'à représenter le sien. — Il y a peu de relation de nos actions, qui sont en perpetuelle mutation, avec les Loix fixes & immobiles. Les plus desirables, ce sont les plus rares, plus simples & générales: Et encore crois-je, qu'il vaudroit mieux n'en avoir point du tout, que de les avoir en tel nombre que nous avons.

Jamais deux hommes ne jugerent pareillement de mesme chose. Et est impossible de voir deux opinions semblables exactement: non seulement en divers hommes, mais en même homme, à diverses heures. Ordinairement je trouve à douter, en ce que le commentaire n'a daigné toucher. Je bronche plus volontiers en païs plat: comme certains chevaux, que je connois, qui choppent plus souvent en chemin uni. Qui ne diroit que les choses augmentent les doutes & l'ignorance, puis qu'il ne se voit aucun livre, soit humain, soit divin, sur qui le monde s'embesogne, duquel l'interpretation fasse tarir la difficulté.

Les



Les Maximes & les Caracteres font depuis quelque tems les Ouvrages les plus à la mode, & il ne faut pas s'en étonner; car sans compter que les premiers, qu'on a vû dans ce genre, ont eu ce tour original si efficace pour plaire, il est certain que l'Esprit humain y trouve tout ce qui est conforme à ses inclinations les plus dominantes. Il y a du brillant qui l'élève avec de la diversité qui le pique & le tient en haleine; Des matières à la portée de tout le monde y sont présentées sous une forme peu commune; Quand on les lit on sent qu'on fait plus que s'amuser, & qu'on s'occupe sur des sujets qu'il importe de connoître, le cœur humain, ses vertus & ses vices. On jouit du plaisir malin de voir tout le ridicule des autres, & si on y trouve aussi les peintures de ses propres foibleffes, elles sont si bien confondues avec celles des sages & des plus vertueux, qu'on cesse d'en avoir honte & qu'on ne s'avise plus de se les reprocher. C'est par là que ces Livres peuvent avoir de mauvais effets, & je ne doute pas qu'ils n'en ayent: On s'y exprime  
trop



trop universellement. On se croit affranchi de l'obligation de travailler à devenir véritablement sage, quand on se persuade que le Sage est une chimère; que ceux qui passent pour l'être plus que les autres, n'ont par dessus les fous & les méchants, que des dehors; que tout n'est qu'apparence & que grimace, & que les moins trompeurs des hommes sont ceux qui, sans avoir en vûe d'imposer aux autres, s'imposent tout bonnement à eux-mêmes, se croient ce qu'ils ne sont point, c'est-à-dire, que les *moins trompeurs* sont les *plus fots*. C'est en vain que pour prévenir le mauvais effet d'un venin si dangereux, on prend soin d'avertir, qu'on ne parle que des *vertus humaines*, & qu'en faisant disparaître tout ce que l'homme croit avoir de bon, on lui fait mieux sentir la nécessité de la grace & l'excellence des *vertus Chrétiennes* qu'elle inspire. On voit bien à quoi aboutit cette pompeuse distinction. Ils esperent par là de se tirer d'affaire, de jeter de la poudre aux yeux des devots, & de se mettre à couvert de leur zèle, souvent plus qu'humain, & tout  
autre

autre que celeste; mais au fonds ce langage ne signifie rien, ou il mène à l'*enthousiasme*. Il faut donc être en garde contre des maximes vagues, & craindre qu'il n'y ait de la témérité à juger si généralement des autres par soi-même.

Les propositions trop universelles sont une source de contradictions, & il arrive à la plupart des hommes & des Auteurs en particulier la même chose qu'aux Avocats. On a quelquefois le plaisir, dans une même semaine, d'entendre plaider un même Avocat, pour un Mari contre sa femme, & pour une femme contre son Mari. S'il a l'Imagination vive, il ne parlera dans son premier Plaidoyer que de l'empire des Maris. Il le fondera sur la Nature, sur la Raison, sur la Parole de Dieu, sur l'usage. Il citera l'Écriture; il citera les Pères; il citera les Jurisconsultes; il citera les Voyageurs; il déclamera contre les femmes, & il ne raisonnera que sur des propositions universelles. Mais deux jours après, ce n'est plus cela. Il passe dans des maximes tout opposées, il traite d'usurpation l'autorité des Maris,

ris, il parcourt la Sainte Ecriture, le Code, la Physique, l'Histoire, & la Morale en faveur des femmes, raisonnant toujours sur des Principes universels; car un Esprit véhément ne croit rien prouver, s'il n'affirme, ou s'il ne nie sans exception; & par conséquent lorsqu'il s'engage à soutenir des intérêts opposés, il faut nécessairement qu'il se contredise.

La passion qui grossit toujours les objets ne manque pas de jeter les hommes dans l'exageration, & les Propositions universelles. Les *Prédicateurs* feroient bien d'y penser; on enveloppe tout un Auditoire dans la même condamnation, & par là ceux qui la méritent n'en font point émus, car on se fait peu de peine d'un défaut universel; le plaisir de censurer est un piège dangereux. Sous prétexte de vouloir corriger tout le monde, on ne corrige que ce soit; personne ne s'allarme des défauts qui lui sont communs avec tout le reste des hommes, on ne s'en fait ni honte ni reproche; c'est par cette raison que la satire est sans effet dès qu'elle est trop générale

le, elle jette dans l'indolence, ou dans le découragement.

Les maximes trop générales font, à leur tour, la source de mille préventions & de mille écarts dans la Théorie & dans la Pratique. Pour peu qu'on ait d'inclination à faire une chose, on l'entreprend, & sur quoi fonde-t-on l'assurance du succès? Elle a réussi à deux ou trois, c'est assez pour compter en général sur la facilité & la sûreté de l'exécution. C'est un homme de Lettres, il a donc les défauts que l'on a remarqué dans quelques-uns ou dans plusieurs. L'exception embarrassée, les décisions universelles font plaisir.

Le Docteur SWIFT, *Projet pour l'avancement de la Religion.* „ Un  
 „ homme du monde voyant par ha-  
 „ zard un faquin couvert d'une ro-  
 „ be d'Ecclesiastique, qui au milieu  
 „ de la nuit cherche à regagner sa  
 „ maison d'un pas chancelant, spec-  
 „ tacle qui n'est pas extrêmement  
 „ fréquent parmi nous, mais qui ne  
 „ tient pourtant pas du miracle, au-  
 „ ra d'abord mauvaise opinion de  
 tout

„ tout le Clergé, & fera par là mé.  
 „ me confirmé dans ses propres vi.  
 „ ces.

Memoire pour servir à l'histoire de la Grande-Bretagne 1702. c'est le défaut de presque tous les hommes, de ne pouvoir se persuader qu'il y ait des Courtisans, ou des Ministres intègres, qui ne travaillent pas à s'enrichir aux dépens du Public.

Suivant les circonstances, l'application des maximes générales doit varier, & souvent la Raison qui les a dictées veut qu'on les abandonne : J'ai connu des gens qui, prévenus de la pensée qu'un jeune homme doit fréquenter des personnes au dessus de soi, fuioient toujours leurs égaux, & affectoient de changer d'amis à mesure qu'ils s'élevoient eux-mêmes.

De cette précipitation à conclure universellement, naissent les Systèmes défectueux, par là même que le principe en est étendu à trop de sujets. Sylvius a cherché la cause de toutes les maladies dans l'Intestin duodenum. Un autre les fera toutes venir des Vers, chacun se fait un prin-



principe défectueux par là même qu'il est trop général.

*Des Terres autrefois molles & argileuses se sont petrifiées, comme il paroît par les squelettes qu'elles renferment. Donc'un jour vient que toute la Terre sera petrifiée.* D'un côté les fucs particuliers, & qui ne sont point universellement répandus, peuvent contribuer à ces petrifications; & d'un autre la culture perpetuelle, ne peut-elle pas prévenir cette dureté?

Ceux qui s'honnoient autrefois du nom de Philosophe & qui s'érigeoient en maîtres des autres, ne raisonnoient pas toujours avec plus de circonspection que le Vulgaire. Quantité de leurs Régles générales sont uniquement tirées de quelques observations faites à la hâte. Celle-ci, par exemple, qui a fait beaucoup de bruit: *Les Degrés ne varient pas l'espèce,* comment y est-on venu? Premièrement on a distribué les Corps en diverses Classes, & on les a rangés sous divers noms appellés *Espèces*. Nous avons déjà vû que pour faire cette distribution, on a consulté les Sens plutôt que la Raison & la nature des choses. Ensuite on s'est aper-

perçu que le Feu pour devenir plus lumineux & plus chaud, ne devenoit pas plus feu, & qu'un Couteau pour être moins tranchant ne cessoit pas d'être Couteau : On a ainsi parcouru quelques ouvrages de la Nature & de l'Art, où l'on a vérifié cette maxime pour en faire enfin la Règle générale des Espèces. Cependant c'est par degré que l'on va du trop grand ménage, qui est un vice, à une honnête épargne, & dès là à la libéralité, qui est une vertu ; & c'est en continuant ces mêmes degrés qu'on arrive à la prodigalité, qui est un autre vice : C'est par degrés encore qu'on peut passer successivement de la cruauté à la sévérité, à la douceur, à la mollesse & à l'indifférence : A deux pas du feu vous sentez une chaleur agréable, à deux doigts vous vous brûlez ; à mesure que le mouvement de l'eau diminuë, de chaude elle devient tiède, & ensuite froide ; le Chaud & le Froid passent pourtant pour des qualités de différente espèce. Continuez de diminuër le mouvement, vous viendrez enfin au repos. Que de distinctions ne faut-il pas pour se  
main-

maintenir en possession d'une maxime une fois autorisée ? Une fautive manière de philosopher, introduit des règles, par l'autorité desquelles on prétend exclure des Ecôles une saine Philosophie. Celle de Descartes, par exemple, se trouve opposée à des Maximes que les Péripateticiens regardoient comme les principes du Bon Sens, quoi qu'elles ne fussent fondées que sur des préjugés & des conséquences précipitées, comme on le voit dans l'exemple que nous venons d'examiner.

Un peu plus, un peu moins, fait la différence des Chiens d'avec les Renards ou avec les Loups ; des Lievres avec les Lapins. Et pour me servir d'exemples plus simples, les Péripateticiens appelloient le Mouvement de descente un *Mouvement Naturel*, & le Mouvement de montée, *Mouvement Violent*.

Cependant lors qu'un pendule après avoir descendu remonte, c'est le même mouvement qui continué : A mesure qu'il approche de la situation perpendiculaire, les petits arcs qu'il décrit approchent plus d'être des lignes horizontales, & à mesure qu'il



qu'il s'éloigne de cette même situation perpendiculaire, les petits arcs qu'il parcourt vont toujours en s'élevant, & ils passent d'un de ces mouvemens à l'autre, par des différences & par des degrés d'une infinie petitesse. Quand un Corps tomberoit au centre de la Terre, en parcourant une ligne droite, dès qu'il y feroit arrivé, son mouvement ne feroit non plus anéanti, que celui d'un pendule parvenu au plus bas de sa descente: Ce même mouvement continueroit donc, & en continuant changeroit d'espèce; il monteroit & feroit appelé *Mouvement Violent*.

Je crois aisément que plusieurs observations faites par les Sens, lors qu'elles s'accordoient, ont donné lieu de penser à des maximes générales; mais les uns se sont entièrement reposés sur le rapport des Sens; les autres ne l'ont regardé que comme un avertissement, qui les appelloit à un examen plus appliqué. Ils ont donc consulté les idées de l'Entendement, & c'est de la nécessité de leur liaison qu'ils ont conclu qu'une proposition qui les renferme est vraie universellement. Combien de fois la

pa-

pareffe ne s'est-elle pas autorifée de la maxime qu'on ne peut plus rien dire de nouveau? Cependant où en seroit-on, si on l'avoit toujours prise à la lettre?



## CHAPITRE IX.

### *Des Propositions composées.*

I. **Q**Uand une Proposition est considérée comme l'assemblage d'un seul sujet avec un seul attribut, elle est appelée *Simple*, mais quand on y conçoit plus d'un sujet & plus d'un attribut, elle reçoit le nom de *composée*.

Définitions.

Quand une proposition composée renferme plusieurs Sujets, elle peut se résoudre en autant de simples qu'elle contient de sujets, & si elle renferme outre cela plusieurs Attributs, chaque sujet se comparant successivement avec tous les attributs, on fera derechef avec chaque sujet autant de propositions simples qu'il se trouvera d'attributs; cinq sujets & cinq attributs en feront vingt-cinq.

Tom. V.

N

cinq.



cinq. C'est la raison doublée des Mathematiciens.

Division. II. Lors que tous les Attributs sont tous affirmés, ou tous niés du même Sujet, ou lors qu'on affirme ou qu'on nie le même Attribut de tous les Sujets, l'École appelle ces Propositions *Congrégatives*; mais lors qu'un Attribut est nié & un autre affirmé du même Sujet, ou lors que le même Attribut est affirmé de l'un des Sujets & nié de l'autre, elles reçoivent le nom de *Segrégatives*.

On divise les *Congrégatives* en deux espèces; car, ou elles présentent un simple assemblage, ou elles posent de plus une dépendance. Les premières sont appelées *Copulatives*, les secondes *Connexives* ou *Conditionnelles*.

Afin qu'une *Copulative* mérite le nom de Vraie, il faut que cette qualité convienne à toutes les simples dont elle est composée; car il faut affirmer conformément à la raison, tout ce que l'on affirme, & nier à propos tout ce que l'on nie; autrement on est dans l'erreur en tout, ou en partie; ainsi une proposition *Copulative* peut être combattuë en  
au.

autant de manières qu'elle renferme de simples. La connoissance, la probité, les plaisirs, le pouvoir, les richesses contribuent à nos contentemens: tout cela est vrai. La connoissance, la vertu & les titres sont nécessaires pour la félicité; le troisième membre est faux, & la proposition n'assemble pas toutes les parties qui la composent conformément à la vérité.

III. Soit que dans une Conditionnelle les deux membres qui la composent ( dont le premier est Principe & le suivant Conséquence ) renferment chacun une vérité, comme, *si il est beau de savoir, il est beau d'étudier*, ou soient faux, pris séparément, comme, *si 2. est moitié de 6, 4 est moitié de 12*; celui qui avance une telle proposition a dessein d'établir, il pose & il assure, que si l'on veut se soutenir, être d'accord avec soi même, ne se contredire pas, penser uniformément & conséquemment, il faut tomber d'accord du second membre dès que l'on a accordé le premier. Lors que cette nécessité a lieu, la Proposition Conditionnelle est reconnue pour vé-

De la vérité des conditionnelles.



*ritable*, ce qu'elle pose est vrai. Il faut, comme elle le déclare, ou rejeter l'un & l'autre de ses membres, ou les admettre tous deux. On s'en sert dans les occasions, où il importe de réduire à cette nécessité celui avec qui l'on dispute.

Des *cau-*  
*sales.*

IV. Si l'on prétend que le premier membre renferme la Cause du second, la proposition *Commexe* n'est pas seulement *Conditionnelle*, elle est *Causale*. Il ne faut pas les confondre; toute *Causale* est bien *Commexe*, car il y a toujours liaison, & nécessaire liaison, entre la Cause & l'effet; mais toute *Conditionnelle* n'est pas *Causale*; il y a d'autres liaisons que celle de Cause à Effet. Si le Baromètre monte nous aurons le beau temps, si le Soleil & la Canicule se lèvent à la même heure les chaleurs redoublent, cela est vrai, mais l'Antécédent n'exprime point la Cause du Conséquent.

L'Esprit humain qui se plaît à imaginer les causes de ce qui le frappe, & qui aime à aller vite, se flatte d'avoir rencontré une Cause dans le premier rapport de liaison qui se présente. Je me contenterai  
ed

de donner cet avertissement en deux mots, parce que, dans la première Partie de cet ouvrage, on s'est assez étendu sur les routes par lesquelles on peut arriver à la découverte des véritables causes, & les démêler de mille accompagnemens qui n'en ont que l'apparence.

V. Les Propositions *Copulatives* ne sont pas toujours expressément marquées par les *Conjonctions*, qui leur sont propres, non plus que les *Connexives* par les leur. Lors, par exemple, que je dis, *la nuit survient, la fraieur redouble*, ce discours a la force d'une proposition causale, *la fraieur redouble parce que la nuit survient*. Quand je dis, *on tire plus de fruit des Lettres de Pline, que de celles de Ciceron*, cette Proposition est *Copulative*, & se resoud en ces trois affirmées. *Les Lettres de Pline sont instructives; Les Lettres de Ciceron instruisent; celles de Pline ont la préférence*. Là où vous irez je vous suivrai, signifie, *vous & moi arriverons au même lieu*; Il y a deux sujets, *vous & moi*; l'attribut c'est *arriver en un certain lieu*.

Des propositions  
composées  
dans le  
sens.

Ces sortes de propositions com-

N 3 po-



posées, dont les particules ne marquent pas assez visiblement la composition, ou l'espèce, sont appellées *Composées dans le sens*, & l'École les appelle *Exponibles*. Elles ne sont pourtant point plus difficiles à démêler que les autres, quand on ne s'arrête pas aux mots, & que l'on s'est tant soit peu accoutumé à se rendre attentif aux choses, & à ne juger qu'après examen & connoissance. Il faut toujours se demander, de quoi s'agit-il? s'agit-il de plus d'une chose? Les réponses fourniront les Sujets; que dit-on de chacun? affirme-t-on un seul Attribut, ou si l'on en nie plus d'un? La réponse les fera naître par ordre. L'attention encore, qu'on donnera aux choses mêmes, fera aisément comprendre si une particule est à sa place, ou si elle tient la place d'une autre.

Ces règles sont si simples, qu'on se fait même quelque peine d'y insister, dans un ouvrage qui peut être lû par d'autres personnes que par de jeunes Ecôliers: Cependant il y a peu de gens à qui on ne puisse reprocher d'y manquer; à peine une conversation dure-t-elle une heure, sans

sans que l'un n'y charge l'autre d'un sentiment qu'il n'a point, & sans que l'on y combatte une proposition que personne n'a avancée: & comment cela? La même proposition présente plus d'un sens, & pour avoir le plaisir d'objecter, on saisit celui qui ne paroît pas fondé, sans se mettre en peine si on a raison, ou si on a tort de faire ainsi penser les autres.

VI. Lors que l'on oppose simplement diverses propositions, & que l'on se contente de poser, qu'on ne peut les admettre toutes, mais qu'il en faut recevoir quelques-unes & rejeter les autres, sans spécifier pour laquelle l'on panche, la proposition *Segrégative*, qui renferme ces membres opposés, s'appelle *Disjonctive*. Il est étendu ou il n'est pas étendu, une Figure rectiligne est formée ou de 3. côtés, ou de 4, ou d'un plus grand nombre. Ou l'homme est libre, ou il n'est digne d'aucun reproche, non plus que d'aucunes loüanges.

Des dis-  
jonctives.

On se sert de ces propositions en vue de disposer celui avec qui on dispute à recevoir l'un des membres, dès qu'on lui aura prouvé la faus-





seté des autres, ou à rejeter les autres, dès que l'on aura établi la vérité de l'un. Or afin qu'elles ayent cette force, qu'elles servent à ce but, & par conséquent afin que celui qui les avance ne se méprenne pas, deux choses sont nécessaires : la première que les membres qu'elles renferment soient effectivement opposés & incompatibles, sans quoi de la preuve de l'un il n'y auroit pas lieu de conclurre à la rejection des autres, non plus que de la rejection de ceux-ci à l'aveu de celui-là. La seconde qualité nécessaire à la vérité de ces propositions, c'est une énumération exacte. Si, par exemple, je disois : *Une figure est fermée ou de 3 ou de 4 ou de 5 côtes*, il est visible que je me tromperois, car elle peut être fermée de 6 & de 7 &c. Il faut qu'un Gentil-homme prenne le parti des armes, ou qu'il s'attache dans une Cour à servir aux plaisirs du Prince, ou qu'il reste dans son Château, à régaler ses voisins, à faire des parties de Chasse, & à écorcher ses Sujets. Est-ce là tout ? Et faut-il vous ranger au nombre de ces animaux qui comptent pour rien les étu-

études, & la gloire de se rendre utile au public par ses lumières & par sa probité ?

Il est plus facile de s'assurer sur l'opposition des membres d'une Disjonctive que sur une exacte énumération de tous les membres ; car pourvû que l'on ne veuille prononcer que sur ce dont on est suffisamment instruit, on reconnoîtra sûrement, en se rendant attentif, si l'idée d'un membre contient l'exclusion de l'autre. Mais les bornes essentielles de l'Esprit humain sont cause que des cas, quelquefois même très-importans, lui demeurent cachez, sans qu'il s'en apperçoive, & sans qu'il puisse deviner qu'il lui échappe quelque chose. Quoique borné il est pourtant assuré que ce qu'il voit est effectivement tel qu'il le voit, mais pour cela il n'est pas assuré d'avoir tout vû & de n'avoir rien omis. Nous avons établi dans la première Partie que les oppositions contradictoires sont exactes, & embrassent tout, nous avons parlé des précautions qu'il faut prendre, pour les faire & pour s'en servir sans erreur, tout cela trouve ici son application.

N 5 Lors



Lors que Seneque, pour faire comprendre le danger que l'on court à vivre dans le grand monde, se sert de cette disjonctive; *Vous haïrez ou vous imitez*, *NECESSE est aut imiteris aut oderis*, (Lettre VII.) son énumération est insuffisante, on peut mépriser les vicieux, on peut aussi en avoir compassion. On peut haïr leurs vices sans les haïr eux-mêmes, & au lieu d'imiter leurs mauvais exemples, s'appliquer charitablement à leur en donner de bons.

C'est dans les matières de pratique sur tout qu'il est difficile de faire des énumérations exactes; comme elles varient à l'infini par les circonstances, quelque attention que les plus habiles & les plus exercés y apportent, il y a des cas qui se dérobent à toute leur pénétration, & ces cas imprévus suffisent quelquefois pour faire échouer les projets les plus finement concertés.

Cette Proposition Disjonctive, *ou il pleuvra demain, ou il ne pleuvra pas*, renferme non seulement une vérité en vertu de l'opposition de ses membres, mais de plus, parce que des causes qui agissent nécessaire-

re-



rement existent, & font déjà ce qui se doit pour la pluye ou pour le beau tems du lendemain. Mais quand je dis *Pierre répondra pair, ou impair*, l'opposition de ces deux membres, m'engage encore à compter cette proposition au nombre des vrayes; mais des causes nécessaires font-elles actuellement en branle, pour donner l'existence à une de ces réponses préférablement à l'autre? Celui qui prédit l'une des réponses rencontre par *hazard*, non seulement, par rapport à sa connoissance qui étoit sans certitude, mais par rapport à l'objet de la prédiction qui n'étoit point déterminé, & ne le pouvoit être, si on le suppose parfaitement libre. La Cause éloignée d'une détermination particulière existe bien, savoir la volonté, la liberté; mais la disposition actuelle de cette liberté à se déterminer, d'une certaine façon, c'est son ouvrage tout pûr, qui ne dépend pas d'une enchainure de causes.

VII. Lors que dans l'enceinte d'une proposition *Segregative*, on déclare ce que l'on affirme, & qu'on le démêle de ce que l'on nie, les propositions

N 6 po-

Des dis-  
cretives.



positions où ce discernement est exprimé s'appellent *Discretives* ; *il n'est pas savant, mais il est sage.* Ces sortes de propositions auroient du ridicule, si les membres qui les composent étoient incompatibles ; car qui pourroit souffrir que l'on dit, *Il est riche, mais il n'est pas pauvre ; Il parle, mais il n'est pas muët.* Il faut donc qu'elles puissent convenir, mais qu'elles ne conviennent pas actuellement à ce dont il s'agit. Puisque dans une *Discretive*, l'on nie & l'on affirme, il est visible que pour éviter la méprise, il faut & affirmer & nier conformément à la vérité, & que la proposition passe pour fautive, si l'un de ses membres l'est.

Toutes les Propositions *Discretives* ne sont pas également faciles à connoître, quand on s'attache aux mots, & que l'on ne suit d'autre guide. Celle-ci, par exemple, est une *discretive*, *Il se relâche dans ses études,* car elle pose qu'il a étudié avec application, mais qu'il ne continué pas avec la même diligence.

Règle générale.

VIII. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de se fatiguer à chercher tous les tours imaginables d'expressions, dans

dans lesquels les pensées peuvent plus ou moins s'envelopper, & d'en faire une énumération exacte. Ceux qui vont aux choses, qui s'y rendent attentifs & se demandent avec application, de quoi & de combien de choses on affirme ou l'on nie, démèleront sans le secours d'aucun autre art, les Propositions qui se rassemblent pour former une Composée.

Je ne m'arrêterai donc ni sur les *Exceptives*, ni sur les *Exclusives* qui sont des espèces de *Discretives*; car celle-ci: *Entre les pécheurs, les seuls repentans seront sauvés*, se réduit à cette autre; *Les repentans seront sauvés, mais non pas les autres pécheurs*, qui est *Discretive*, ou à celle-ci qui est *Exceptive*; *Les pécheurs ne seront pas sauvés, à l'exception des repentans, ou, si ce n'est qu'ils se repentent.*

L'exclusion a quelquefois plus & quelquefois moins d'étendue, on la détermine par les secours qui servent à démèler le vrai sens d'un discours obscur, & sur tout par la connoissance qu'on a des choses dont il s'agit. Ainsi quand je dis: *L'attention seule nous manifestera ceci ou cela*, je ne pré-

prétens pas que d'autres secours n'y puissent aussi contribuër, mais je déclare qu'on peut s'en passer & que l'attention peut suffire. Au contraire, quand je dis, *Dieu seul nous peut rendre parfaitement heureux*, je nie qu'aucun autre objet ait cette puissance. Mais dans l'exemple allegué ci-dessus, *les repentans seuls seront sauvés*, l'étendue de l'exclusion doit se resserrer par le sujet dont il s'agit, & se borner à ceux qui sont capables de repentance; car un enfant qui n'a vœu que trois jours seroit-il exclus du Ciel, parce qu'il n'a pas connu ni pratiqué la repentance? La manière dont les termes sont arrangés dans une proposition, ne contribuë au discernement dont il s'agit qu'en ce qu'elle le rend plus ou moins difficile. Il ne faut point supposer dans le langage des hommes une exactitude qui y manque souvent, ni par conséquent donner à leurs paroles un sens qu'on ne peut leur attribuer, que dans la supposition qu'ils se sont exprimés dans une parfaite exactitude. Il est plus raisonnable de croire qu'un homme ne s'est pas

ex-



exprimé avec assez de netteté, que de lui attribuer des pensées extravagantes; souvent même l'on ne pense pas à corriger une équivoque, pour cela même que ce qu'elle renferme d'absurde n'est pas d'une nature à venir aisément dans l'esprit. Quelquefois encore l'obscurité des expressions ne doit pas être mise sur le compte de ceux qui les emploient. La pauvreté d'un langage les réduit à cette nécessité aussi bien que la tyrannie de l'usage, qui ne pardonneroit pas une nouveauté de tours, ou une nouveauté de mots à l'intention de parler plus clairement.

Nous venons de dire qu'on appelle *composées dans l'expression*, les Propositions dont la composition fautoit aux yeux, & *composées dans le sens* celles dont il falloit un peu plus d'attention pour démêler les parties. Il y en a de composées à ces deux égards en même tems.

„ Si vous me marquez de l'ingratitude en me rendant, malgré que  
 „ j'en aie, ce que je vous ai donné,  
 „ à plus forte raison, êtes-vous ingrat  
 „ de



„ de me laisser desirer (1). En parlant ainsi l'on pose en fait 1. Qu'on est ingrat, quand on chagrine ceux à qui on veut marquer sa reconnoissance. 2. Qu'on l'est quand on ne veut pas rendre ; 3. Qu'on l'est dans un plus grand degré ; 4. Que l'une de ces propositions est la preuve de l'autre.

Composi-  
tions i-  
maginai-  
res.

IX. Quand même on peut substituer à une proposition deux autres équivalentes, il ne s'ensuit pas qu'on la doive regarder comme composée ; Elle doit passer pour simple quand elle n'a besoin que d'une seule preuve pour en établir la vérité ; Quand, par exemple, j'affirme que l'or est plus pesant que le plomb, on peut, si l'on veut, dire que je nie qu'ils soient d'un poids égal, & que je nie encore que le plomb soit le plus pesant ; puis qu'une seule expérience suffit pour prouver tout d'un coup que l'or l'emporte en pesanteur sur le plomb : J'allegue cet exemple parce que j'ai vû un Auteur ce-

(1) *Si mihi non desideranti redderes, ingratus esses : quanta ingrator es, qui desiderare me cogis ?* Sen. de Benef. Lib. VI. cap. 10.

celebre, qui donnoit dans cette faul-  
se subtilité. Il n'y auroit point de  
fin à refoudre les propositions com-  
posées dans leurs simples. *Le plomb*  
*n'est pas plus leger*, signifiroit 1. *il*  
*n'est pas d'une pesanteur égale*, 2. *L'or*  
*est moins leger*, & celle-ci se resou-  
droit en deux autres: circuits ridicu-  
les autant qu'inutiles.

On distingue une Universalité de  
Genre & une universalité d'indivi-  
dus. L'Antithese est claire en latin  
& a même de l'élegance: *De Generi-*  
*bis singularum, & de singularis Gene-*  
*rum*. Cette distinction a ses usages.  
En voici un exemple; un étranger  
arrive dans une ville, il parle de ce  
qu'il a vû en homme de bon sens &  
avec modestie. *Nous avons acquis*, dit-  
on, un *homme de mérite*, & on se fé-  
licite de cette acquisition: Cependant  
il ne se souvient pas, l'humeur prend  
le dessus: On change d'idée, non  
sans quelque honte secrette de s'être  
trompé, & on forme la résolution d'être  
déformais plus circonspect & de  
connoître avant que de juger. Mais  
cette résolution on l'oublie, on n'y  
pense plus jusqu'à ce qu'un nouvel  
événement en rappelle le souvenir;

cet

cet événement ne présente pourtant rien que ce qu'on a déjà connu par expérience. Si on veut l'appeller *Nouveau* j'y consens, & si à cette occasion on dit qu'il n'arrive rien de nouveau je ne m'y oppose pas. Une *Proposition générale* n'est point outrée lors que les cas qu'elle renferme se ressemblent. On trouvera dans les nouvelles Maximes sur l'éducation des portraits qui ne sont que trop généraux, & dont les événemens particuliers ne justifient que trop souvent l'universalité. Le savant & célèbre Muret se jouë élégamment sur ce sujet - là dans sa lettre.

## EP. XXXVII.

Fingam te ex me nunc quæriisse  
 num quid novi Romæ acciderit. U-  
 trum autem respondeam, incertus  
 sum, nova ne multa quotidie & ac-  
 cidisse & accidere : an nihil omnino  
 novi, nam & multa nova, inesperata  
 & inopinata quotidie eveniunt, & a-  
 lia quadam ratione, vetera, vulgata,  
 omnia usitata. Hic, quem pauper ne-  
 mo aspectu, nemo sermone dignaba-  
 tur, repente dives effectus, colitur  
 ab

ab eis, qui eum haud ita pridem ne resalutandum quidem esse duxissent, fastidit eos ipsos quos nuper horrebat: aditur per epistolam ab eis, qui nudius tertius eum, si quid peteret postridiè redire iussissent: Quis non hoc miretur, ut novum?

Quàm multos, qui diu jacuerant, in altum repente sublato: quam multos cum diu in sublimi stetissent, momento dejectos vidimus? qui falsa mirantur, solem vesperi occidere, eundemque manè redire mirentur. Ego si in quempiam virum antiquæ fidei ac probitatis inciderem, qui & aliis honesta præciperet, & ipse ad regulam suam viveret qui sine ambitione, sine simulatione, sine malis artibus ad virtutem & ad honestatem tota mente ferretur: *Clamarem, porro Quirites id mihi novum inusitatum, admirabile videretur.*



## CHAPITRE X.

### *Des Propositions Complexes.*

I. **U**NE Proposition peut rassembler un grand nombre de termes. Défini-  
tion.

mes, sans passer pour composée, lors que plusieurs de ces termes se réunissent pour former l'idée totale d'un seul sujet, ou d'un seul attribut. Un tel sujet n'est pas simple, mais pour être composé il n'est pourtant pas regardé comme deux ou plusieurs sujets, c'est un seul tout. Il faut dire la même chose d'un attribut composé. Les propositions qui renferment un sujet ou un attribut ainsi composé s'appellent *Complexes*. En voici des exemples; *Les hommes qui sont raisonnables préfèrent leur devoir aux voluptés. Les hommes qui sont mortels se consolent par l'esperance de l'immortalité.*

Division.

II. L'addition qui rend un terme complexe, en détermine quelquefois la signification & la resserre, d'autres fois elle la développe seulement & ne pose rien qui ne soit déjà renfermé, quoique moins évidemment, dans le terme auquel elle est jointe, quoique moins expressément. La première addition s'appelle *Déterminative*, & la seconde *Explicative*. L'addition est déterminative dans le premier des exemples que nous venons d'alléguer, & l'explicative a lieu dans le

le



le suivant. Si on change un terme qui est *Complexe*, par une *addition déterminative*, en un terme *simple* par le retranchement de cette addition, la Proposition deviendra *Fausse*, de *Vraie* qu'elle étoit; car il est faux de dire, simplement & en général, de l'homme, qu'il préfère son devoir à la volupté, mais les additions de la seconde espece peuvent être retranchées sans conséquence, & l'on peut dire tout simplement que *les hommes se consolent par l'esperance de devenir immortels*.

III. Quoique l'addition *Explicative* puisse être retranchée d'une proposition sans faire aucun préjudice à la vérité, il ne s'ensuit pas qu'elle soit toujours inutile; car souvent elle renferme la raison pour laquelle l'attribut convient au sujet, ou elle présente ce sujet sous quelque idée qui relève la force de la proposition, & la fait plus aisément remarquer.

Ainsi l'idée de *mortel* fait mieux sentir la nécessité d'être soutenu par l'esperance d'une autre vie. Et quand je dis des hommes qu'ils s'oublient aisément, on conçoit mieux qu'ils ont besoin d'être continuellement fortifiés

Utilité  
des ter-  
mes com-  
plexes,

fiés par de sages avis & par de bons exemples ; la facilité des hommes à s'oublier rend manifeste la nécessité des secours dont je fais mention. Quand l'addition a cette force, il ne faut pas manquer d'y insister, lors que l'on entreprend d'expliquer une proposition.

L'Incidente peut paroître superflue, à ne regarder qu'en elle-même, la proposition principale, dont elle fait une partie, car elle ne sert point à manifester la liaison de l'attribut avec le sujet. Mais la suite du discours fait connoître qu'on a eu raison de l'insérer.

Il est des gens qui s'imaginent que les richesses dispensent de l'obligation d'étudier, & que l'ignorance ne deshonne point les personnes d'un certain rang. A ces gens là on oppose cette proposition. *La Noblesse Angloise, quoique très riche, se fait un devoir & un honneur de s'éclairer, & en s'exprimant ainsi on ne dit rien d'inutile.*

Comple-  
xes dans  
le sens.

IV. L'addition qui rend un sujet ou un attribut complexe est quelquefois sous entendue, & d'autres fois tellement enveloppée qu'un terme peut

peut paroître simple quoiqu'en effet il soit complexe. Ainsi lors que l'on dit, *le Souverain ordonne ou défend telle ou telle chose*, il faut s'entendre le Souverain qui gouverne le païs que l'on habite, ou le Souverain duquel on parle ; ainsi encore quand on dit, *un devot se corrige rarement*, le terme de *faux* est s'entendu & doit se joindre à celui de devot.

Les idées accessoires changent les termes de simples en complexes, car elles en relèvent & affoiblissent la force, elles en modifient la signification ; L'usage change donc un terme de simple en complexe, & le rend complexe, dans un sens ou dans un autre ; le ton même de la voix & l'air avec lequel on s'énonce suffit pour produire cet effet. Il y a quelquefois de la délicatesse, & quelquefois de la malignité à faire ainsi penser aux autres au delà de ce qu'on leur dit.

V. Les Epithetes renferment des propositions incidentes qui rendent complexes celles où on les insère. Elles sont donc inutiles dès qu'elles ne servent pas à éclaircir, ou à faire sentir plus vivement ce qu'on énonce. Elles sont encore plus condamnables  
lors

Des Epithetes.





lors qu'elles ne conviennent pas au sujet auquel on les joint, ou qu'elles les caractèrisent par des traits qui lui sont communs avec d'autres.

Les devots, & ceux qui imitent leur langage, qui ne sont pas de tous les hommes ceux qui pensent le plus à ce qu'ils disent, ont assez accoutumé de charger leurs discours d'épithètes mal choisies. *Divine bonté, divins attributs, divine sagesse*, comme si celui qui dit Dieu ne disoit pas tout, & qu'il fût jamais arrivé à qui que ce soit d'oublier que tout ce qui est en Dieu est divin. Quand ils parlent de sa bonté pour eux, c'est toujours une bonté non seulement infinie, mais de plus toute particulière, & d'où savent-ils qu'ils sont plus les objets de la bonté de Dieu que les autres, & que la Providence prend d'eux des soins tout particuliers? Je suis pourtant persuadé qu'il y a dans ce langage moins de présomption que d'inadvertance; Quand on souhaite de dire quelque chose de grand & qu'on ne fait rien penser que de fort médiocre, on supplée par la pompe des mots à la petitesse de ses pensées.

Les



Les Epithetes sont en leur place, & font un bon effet quand elles servent à rendre complexes des propositions, qui n'auroient pas assez de force si elles étoient toutes simples; mais une Epithete qui n'ajoute rien & ne fait qu'allonger, est une preuve d'affectation sans jugement.

VI. Les propositions complexes portent le nom de *Reduplicatives* Des Reduplicatives. quand l'addition, qui change un terme simple en complexe, contient la raison précise pour laquelle l'attribut convient au sujet, & cette addition reduplicative est quelquefois expresse, & d'autres fois moins sensible. Quand je dis, *le Plaisir entant que plaisir est un bien, ou le plaisir est un bien entant que ce dernier terme marque un état agréable, & préférable en lui-même à un état incommode*; ces propositions sont manifestement reduplicatives: mais quand je dis, *la Vertu qui rend nos inclinations conformes à celles de Dieu, est la route essentielle de la Félicité*, cette proposition, sans en avoir les termes, a toute la force d'une reduplicative; comme si je disois, *la Vertu, entant qu'elle rend nos inclinations conformes à celles de*  
 Tome V. O Dieu,



*Dieu, est la route essentielle de la parfaite Félicité.*

Il est manifeste qu'une reduplicative doit renfermer deux vérités; la première, c'est que l'attribut convient au sujet, la seconde c'est qu'il lui convient par la raison qu'on allègue.

Quelquefois des propositions qui paroissent composées ne sont que des propositions complexes. *Affliction & Angoisse* signifient une affliction accablante.

*Honneur, Gloire & Immortalité* signifient une Immortalité souverainement glorieuse.

*L'Eau & l'Esprit*, une Eau Spirituelle, ou plutôt une purification de l'Ame.

*Pasteurs & Docteurs* signifie des Pasteurs éclairés, & qui s'appliquent à éclairer les autres, des Pasteurs qui procurent à leur Troupeau la connoissance de la vérité qui est la nourriture de l'Ame. Ils ne sont Pasteurs qu'en ce sens, & des Docteurs qui ne se seroient pas acquittés de ce devoir n'auroient été d'aucun usage à l'Eglise.

On voit qu'il faut être attentif aux  
cho-

choses & s'en former de justes idées, afin de ne pas se méprendre, en expliquant des façons de parler qui ne sont pas parfaitement simples.

Thrasimaque, dans le premier Livre des Loix ( de Platon ) fait un plaisant sophisme, en tâchant de se tirer d'affaire par une reduplicative. Ce qu'il y a de plus beau selon lui, c'est le premier Rang. *Mais dans ce premier Rang, on est exposé à faire des fautes de grande conséquence.* Point du tout un Législateur ne se trompe jamais entant que Législateur, ni un Général, entant que Général. C'étoit le talent de Socrate d'amener adroitement ceux avec qui il disputoit, à des aveux qu'ils avoient beau colorer, on les sentoît battus.

VII. Dans l'Ecole on subtilisoit Des *Modales* beaucoup sur certaines Propositions Complexes, dont la complexion tomboit, disoient-ils, sur la *Copule*. Ils en faisoient de 4. espèces, ils dispuoient s'il n'y en avoit pas un plus grand nombre, ils apprenoient à séparer la vérité de la *Complexion*, de la vérité de la *Proposition* même; Perte de tems! Rafinemens superflus! Quand

O 2 je



je dis, *Il est nécessaire qu'un Corps soit pénétrable*; Sans m'informer si les termes de *nécessaire* & d'*impossible* tombent uniquement sur la copule pour la modifier, afin de donner dans cette vûe à ces propositions le nom de *Modales*, je n'ai qu'à suivre ma règle ordinaire, & qu'à me demander de quoi s'agit-il? du Corps: qu'en dit-on? on affirme dans l'une qui est divisible, & l'on nie dans l'autre qu'il soit pénétrable: Ne dit-on rien d'autre? On dit de plus que la divisibilité convient au Corps nécessairement, & l'on assure non seulement que la pénétrabilité ne lui convient pas, mais de plus qu'elle ne sauroit lui convenir. Ainsi ces sortes de propositions sont effectivement composées, & se résolvent dans leurs simples.

De la réduction  
des Propositions.

VIII. Je laisserai de même les subtilités où on a pris plaisir de s'évaporer sur la réduction des propositions. J'avoué que je serois tenté d'exposer à mon Lecteur les badineries qui amusoient l'ancienne Ecole, si je savois que l'on tirât de cette lecture le fruit important de  
tenir



ténir pour suspect ce qui a passé par les mains de ces gens-là, & de ne recevoir rien d'eux sans examen. Mais comme le soin d'examiner est du goût de peu de gens, peu de gens aussi profiteroient de cette digression, & un moindre nombre encore se donneroit la peine de lire attentivement de pénibles bagatelles.

IX. Ce que l'on enseigne encore sur les oppositions *contradictoires*, *contraires*, *subcontraires*, ne me paroît d'aucun usage. Quand j'ai appris à examiner la vérité d'une Proposition & de l'éplucher en elle-même, je n'ai que faire de m'informer si elle est Contradictoire, contraire, ou Subcontraire, à d'autres vraies ou fausses. Pourquoi sai-je que celle-ci, *Tout homme est mortel*, étant vraie, sa contradictoire, *quelque homme n'est pas mortel*, est fautive? Pourquoi encore sai-je que ces deux, *Tout homme est Médecin*, *nul homme n'est Médecin*, peuvent être toutes deux fausses, mais non pas toutes deux vraies? Comment, dis-je, m'affûre-je de tout cela? Je me forme des idées exactes de chaque

De l'op-  
position.



318 LA LOGIQUE.  
sujet & de chaque attribut, & je  
les compare ensemble. La règle gé-  
nérale étant donc ici d'un usage clair,  
facile & immédiat, pourquoi se char-  
ger de prétendus secours, plus em-  
barrassans, & qui tirent eux-mêmes  
leur force de cette règle générale?

*Fin de la seconde Partie.*



LA



l'essentiel, on gagne pour acceffoire, de connoître l'importance de la question: si on ne la trouve pas importante & qu'elle ne paroisse d'aucune utilité, on lui refuse avec raison un tems trop précieux, pour le perdre à courir après ce qui n'est d'aucun usage. Mais si la question se trouve de poids, soit par elle-même, soit par ses suites, on redouble son attention pour la bien examiner. Il arrive encore souvent, sur tout lors que les questions ne roulent pas sur des sujets fort composés, qu'après les avoir bien déterminées, & avoir substitué la définition à la place du défini, elles se trouvent décidées, sans avoir besoin d'y répandre la lumière des preuves & du raisonnement.



## CHAPITRE II.

*De quelle manière on doit chercher les Argumens.*

I. **L**ORS que ce secours, dont nous venons de parler, un des plus utiles que l'on puisse  
 Q 4

23.  
 Définition de l'argument.